

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Only edition available/  
Seule édition disponible

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

Additional comments: /                      Pagination continue.  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
										✓	

1876.

BIBLIOTHEQUE DES FAMILLES.

LE

# FOYER DOMESTIQUE.

Revue Religieuse, Littéraire, Historique, Artistique, Agricole et de Temperance.

RÉDIGÉ PAR UN COMITÉ D'ÉCRIVAINS CATHOLIQUES.

LE FOYER DOMESTIQUE, accessible à toutes les bourses par son bon marché, paraît le 1er de chaque mois, par cahier de 64 pages, double colonne, formant un volume de près de 400 pages tous les six mois, composé de matières ainsi classées :

**Religion.**—*Sermons, Exhortations et Conférences* des orateurs sacrés du Canada et de l'Europe.

EXTRAITS d'Ouvrages, où l'on expose les preuves de la *Religion*, les dogmes de la *Foi*, les règles de la *Morale*, etc.

EXPOSÉ et RÉSUMÉ de tous les faits et de toutes les questions d'actualité religieuse soulevées dans l'intervalle de chaque livraison.

RAPPORTS et LETTRES édifiantes sur les *Missions* du Canada et de l'Étranger.

**Littérature.**—Choix varié des meilleures productions, tant du Canada que de l'Étranger. Les sujets ayant trait aux matières suivantes entrent dans le cadre de cette publication, savoir :

*Philosophie, Eloquence, Discours, Légendes, Critiques, Bibliographies, Biographies, Voyages* et Œuvres d'imagination.

**Histoire.**—*Mémoires* sur le Canada et autres pays; *Aperçus* sur l'histoire de l'Église et du

Clergé; *Études* des Mœurs et des Monuments, etc., etc.

**Sciences et Beaux-Arts.**—Découvertes scientifiques et applications des sciences aux arts. Revues des Concours et compte-rendu des œuvres d'art.

**Musique.**—Un morceau de *Musique*, pour Piano ou Chant, paraît dans chaque livraison.

**Agriculture.**—Travaux, recherches, découvertes et perfectionnements.

**Temperance et Luxe.**—Exposé des causes et des funestes effets de l'*Intempérance* et du *Luxe*, et autres désordres dans la société.

**Chronique Générale.**—Le *Foyer Domestique* ne s'occupe point de politique, mais il publie un *Résumé* des nouvelles politiques et autres les plus intéressantes, et un *Bulletin* des nouvelles religieuses locales et étrangères, afin de rendre plus complète cette *Gazette des Familles*.

UN  
Morceau de Musique  
Chaque Mois.

VOL. I.—No. 3.

—  
1er JUIN.

—  
OTTAWA.

ABONNEMENT:

\$1. par Volume (6 mois)

Frais de Poste compris.

Les lettres pour abonnement, envoi d'argent, etc., doivent être adressées à Mr. CHARLES DESJARDINS, Trésorier du *Foyer*, et tout ce qui se rattache à la rédaction à Mr. l'Administrateur du FOYER DOMESTIQUE, Ottawa.

Imprimé pour l'Administration du *Foyer Domestique* par la Compagnie typographique du CITEZEN.

# LISTE DES COLLABORATEURS.

<p><b>Adam</b>, (Abbé F. L. T.)—Montréal.  <b>Alleau</b>, (Abbé Th.) Missionnaire Apostolique, curé de Ste. Anne d'Ottawa.  <b>Amiot</b>, (Guil.) Avocat—Québec.  <b>B...</b> (Abbé G.)—Ottawa.  <b>Bélanger</b>, (J. A.)—Ottawa.  <b>Baillargé</b>, (G. F.) Sous-Ingénieur-en-Chef, Travaux Publics du Canada—Ottawa.  <b>Benoit</b>, (Alph.)—Ottawa.  <b>Benoit</b>, (Sam.)—Ottawa.  <b>Bourget</b>, (Jos. G.) emp. civ.—Québec.  <b>Caouette</b>, (J. B.) employé civil.—Québec.  <b>Chapman</b>, (W.)—St. François de la Beauce.  <b>Chandonnet</b>, (Abbé T. A.) Docteur en Philosophie, en Théologie et en Droit Canon.—Montréal.  <b>Chauveau</b>, (P. J. O.)—Québec.  <b>Chauveau</b>, (Alex.) M.P.P.—Québec.  <b>Chemin</b>, (Abbé Léon) curé de Grenville.  <b>Couture</b>, (Guillaume)—Montréal.  <b>Crevier</b>, (Dr. J. A.) Médecin-Naturaliste.—Montréal.</p>	<p style="text-align: center;">:O:</p> <p><b>De la Bruyère</b>, (Boucher) — St. Hyacinthe.  <b>De Montigny</b>, (B. A. Testard)—St. Jérôme.  <b>Dérôme</b>, (F. M.)—Rimouski.  <b>Desjardins</b>, (Dlle. Clara.)  <b>Dick</b>, (Dr. V. E.)—Chateau-Richer.  <b>Dion</b>, (J. O.)—Bassin de Chambly.  <b>Drapeau</b>, (Stanislas)—Ottawa.  <b>Evanturel</b>, (F. E. Alf.) LL.B., Avocat—Ottawa.  <b>Faucher de Saint-Maurice</b>, — Québec.  <b>Filliâtre</b>, (R. P.) O.M.I.—Ottawa.  <b>Fréchette</b>, (Louis-Honoré)—Québec.  <b>Gagnon</b>, (Ferd.)—Worcester, Mass., États-Unis.  <b>Garneau</b>, (A.)—Ottawa.  <b>Genand</b>, (J. A.)—Ottawa.  <b>Graziella</b>, (Mlle * *)  <b>Grenier</b>, (Dr. George)—Montréal.  <b>Guay</b>, (Abbé Chs.) N.-D. du S. Cœur.  <b>Huguet-Latour</b>, (L. A.) A.M., N.P., Montréal.  <b>Huot</b>, (Edouard)—Québec.  <b>Langevin</b>, (Abbé Edm.) V. G.,—Rimouski.</p>	<p><b>Legendre</b>, (Napoléon)—Québec.  <b>Le May</b>, (Pamphile)—Québec.  <b>Lemoine</b>, (J. M.)—Québec.  <b>Lérída</b>, (Mlle * *)  <b>Lorrain</b>, (Léon) Etudiant en Droit, premier lauréat au concours de poésie de l'Université-Laval,—Iberville.  <b>Malouin</b>, (J. A.)—Québec.  <b>Marmette</b>, (Joseph)—Québec.  <b>McCabe</b>, (L.)—Ottawa.  <b>Meilleur</b>, (Dr. J. B.), J.L. D.—Québec.  <b>Pallier</b>, (R. P.) O.M.I.—Ottawa.  <b>Paquin</b>, (R. P.) O.M.I.—Ottawa.  <b>Paquin</b>, (Elzéar)—Montréal.  <b>Poirier</b>, (Pascal)—Ottawa.  <b>Poisson</b>, (M. J. A.)—Arthabaskaville.  <b>Renault</b>, (Eugène)—Montmagny.  <b>Smith</b>, (Gustave)—Ottawa.  <b>Sulte</b>, (Benj.)—Ottawa.  <b>Tanguay</b>, (Abbé Cyp.)—Ottawa.  <b>Tassé</b>, (Joseph)—Ottawa.  <b>Tassé</b>, (Elié) Surint. de l'Education, Manitoba.  <b>Tessier</b>, (J. W.)—Montréal.  <b>Têtu</b>, (Dr. L.)—Rivière-ouelle.  <b>Turotte</b>, (L. P.)—Québec.</p>
---	--	--

Ainsi que plusieurs autres Ecrivains également disposés à enrichir notre Publication de leurs travaux.

## Sommaire des Matières de cette Livraison.

	PAGES.		PAGES
<b>Religion.</b>		<b>Archéologie.</b>	
Sermon sur la Pentecôte, par M. l'abbé Pierre de SAINT-VINCENT.....	153	Notes sur la Terre-Sainte.—I. Le Jardin de Gethsémani.....	198
Réponses aux Objections les plus répandues contre la Religion, par Mgr. de SÉOUR.— <i>Suite</i> .....	155	<b>Economie Sociale et Politique.</b>	
L'Œuvre de la Propagation de la Foi.—Mission d'Alaska.....	157	Essai sur le Droit Social Chrétien, par le Rév. Père L. P. PAQUIN, O. M. I.....	200
<b>Sciences Sacrées.</b>		L'Eglise libre dans un Etat libre, par McD D.....	205
Définitions de SAINT-THOMAS D'AQUIN.—I. La Science des Saints.—II. La Connaissance de Dieu, par M. l'abbé TH. ALLEAU.....	159	<b>Maximes et Pensées.</b>	
Etudes sur la Création, par M. l'abbé Th. A.— <i>Suite</i> .....	161	Sur la Perfection de la Nature.....	155
<b>Morale et Philosophie.</b>		Pensées.....	160
De l'Âme et de ses Destinées, par M. l'abbé V. POSTEL. <i>Suite et Fin</i> .....	163	Se résigner.....	162
La Queue du Diable, par M. l'abbé TH. A.....	166	Diverses Pensées, par le Comte de NUGENT.....	211
L'Eglise et la Chevalerie, par G. EYBENEACK.....	199	<b>Agriculture.</b>	
De la Calomnie, par M. l'abbé TH. ALLEAU.— <i>Suite</i> .....	206	Vingt courtes Leçons sur l'Agriculture, par un Ancien Cultivateur.— <i>Suite</i> .....	211
A la Jeunesse, par Charles de Sainte-Foi.....	213	<b>Partie Editoriale.</b>	
<b>Littérature.</b>		Ce que l'on pense du <i>Foyer Domestique</i> .....	213
Norbert.....	170	Raisons d'assurer au <i>Foyer Domestique</i> une grande circulation.....	214
Un Bon Fils, par Blanche ANDRIEU.....	176	Remarques sur la prochaine Livraison.....	214
Un jeune Ménage au XIXe siècle, par GUST. SMITH.....	174	Appel aux Abonnés.....	215
<b>Poésies.</b>		Agents Demandés.....	215
Les Plaintes de Minyane, par Léon LORRAIN.....	169	Adhésions nouvelles.....	216
Pensée de Mai, par Edouard HUOT.....	183	Renvoi du <i>Foyer Domestique</i> .....	216
Ton Nom, c'était le <i>Sien</i> , par J. A. BÉLANGER.....	184	Visites Pastorales.....	216
Élégie sur <i>Finaud</i> , par A. A. BOUCHER.....	193	Une Sentinelle de la Foi.....	217
<b>Histoire.</b>		Réunion des Evêques à Québec et à Rimouski.....	217
Mémoire sur le Canada, par Stanislas DRAPEAU.— <i>Suite</i> .....	99	Fête de la Reine, par G. S.....	217
<b>Bibliographie.</b>		Fête de l'Ascension, par L. A.....	218
Critique sur trois Ouvrages de Mr. HOWELLS, par P. C **	184	Jour de la Pentecôte.....	218
Mélanges d'Histoire et de Littérature.....	193	Notre Fête Nationale.....	218
<b>Science Médicale.</b>		L'Institut d'Ottawa.....	219
De la Dentition, par le Dr. F.-X. VALADE.....	210	Statistiques du Canada.....	219
<b>Beaux-Arts.</b>		Les Louisianais et les Canadiens, par M. l'abbé TH. ALLEAU.....	219
Etudes sur les Beaux-Arts, par M. le chevalier Gustave SMITH.— <i>Suite</i> .....	196	Le <i>Propagateur Catholique</i> , par l'abbé TH. A.....	220
<b>Musique.</b> —Balançons-nous, Nocturne à 2 voix.....	194	Les Jésuites Savants et Apôtres, par l'abbé TH. A.....	220
		Désastreux Incendie à Québec.....	221
		NOUVELLES GÉNÉRALES.....	221
		Correspondance, par M. Elzéar PAQUIN.....	223
		MÉMORIAL NÉCROLOGIQUE.....	224
		Liste des Agents du <i>Foyer Domestique</i> .....	228
		Bulletin des Annonces (3e page du Couvert).	228

## ABONNEMENT

Cette Revue est publiée le 1er de chaque mois, par cahier de 64 pages, formant 2 volumes de près de 400 pages, chaque année.  
Un morceau de Musique paraît chaque mois.

## PRIX :

Par Volume (6 mois.) \$1.

Payable durant les mois de Janvier et Juillet, chaque année.  
On s'abonne chez tous les Maîtres de Poste.

## BIBLIOTHEQUE DES FAMILLES.

L E

## FOYER DOMESTIQUE,

## ADMINISTRATION

Cette Revue, rédigée par un Comité de Collaborateurs, publie assez de matière pour charmer, pendant le mois, les loisirs de la famille.

Les correspondances pour abonnement, envoi d'argent, etc., doivent être adressées à Mr. CHARLES DESJARDINS, Trésorier, et tout ce qui se rattache à la rédaction, à Mr. l'Administrateur du Foyer Domestique, Ottawa.

Revue Religieuse, Littéraire, Historique, Artistique, Agricole, d'Education et de Tempérance.

## Religion.

## SERMON

sur

## LA PENTECOTE.

*Paracletus autem Spiritus Sanctus, quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia, et suggeret vobis omnia quaecumque dixerit vobis (Joan., xiv. 26).*

Mais le consolateur qui est le Saint-Esprit, que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit.

MES FRÈRES,



L'ESPRIT-SAINT qui procède du Père et du Fils est la troisième personne de la Sainte-Trinité. Égal au Père et au Fils, le Saint-Esprit est avec le Père et le Fils le Dieu unique, infini en puissance, en intelligence, en amour. La mission spéciale de l'Esprit consolateur et sanctificateur est celle-ci : enseigner aux hommes toutes choses et les faire ressouvenir de tout ce que J.-C. a dit quand il était sur la terre, c'est-à-dire rendre les hommes habiles au ministère du salut, leur communiquer l'art divin de se sanctifier les uns les autres. J.-C. envoya le Saint-Esprit à ses apôtres le jour de la Pentecôte, qui était le dixième jour après son Ascension et le cinquantième après Pâques.

Venez, Esprit créateur, remplir nos esprits de vos divines lumières et embrâser nos cœurs du feu de votre amour. Vous êtes l'âme de l'Eglise enseignante, l'âme encore de toute âme qui croit à l'enseignement de l'Eglise ; Esprit-Saint, inspirez, animez, vivifiez ces prônes sur les livres saints. En expliquant aux fidèles les Ecritures, je continue votre mission, puisque je rappelle aux hommes tout ce que N.-S. J.-C. nous a annoncé de la part de son Père.

Nous étudierons aujourd'hui le onzième et le douzième livre du Nouveau Testament, l'épître aux Philippiens et l'épître aux Colossiens.

Ces deux épîtres ont été écrites de Rome sur la fin des deux ans que Saint-Paul y fut comme prisonnier en arrivant de Judée. Car ce fut en ce temps-là que Timothée, dont il est question dans ces lettres, vint joindre l'apôtre à Rome.

I.

Les Philippiens, peuple de Macédoine, avaient été convertis au christianisme par Saint-Paul, qui était allé leur prêcher l'Évangile par une révélation particulière. Ils avaient reçu avec beaucoup de joie la bonne nouvelle, et ils persévéraient dans la foi avec tant de fermeté que l'apôtre avait conçu pour eux une affection singulière. Aussi furent-ils les seuls de qui il voulut bien recevoir quelque secours dans ses besoins. Ils lui envoyèrent de quoi le soulager lorsqu'il était à Thessalonique ; et lorsqu'il fut prisonnier à Rome, ils lui députèrent Epaphrodite, leur évêque, pour l'assister dans ses liens. L'apôtre le leur renvoya peu de temps après et le chargea de cette lettre, dans laquelle il les remercie de leur libéralité, et les félicite de leur fidélité à pratiquer la doctrine qui leur a enseignée.

Nous pouvons dire, M. F., ce que St. Paul disait aux Philippiens : " Dieu nous est témoin, avec quelle tendresse nous vous aimons tous dans les entrailles de J.-C. Et ce que nous lui demandons est que votre charité croisse de plus en plus en lumière et en toute intelligence, afin que vous sachiez discerner ce qui est le meilleur et le plus utile, que vous soyez purs et sincères, que vous marchiez jusqu'au jour de J.-C. sans que votre course soit interrompue par aucune chute ; et que pour la gloire et la louange de Dieu, vous soyez remplis des fruits de justice par J.-C." qui est le principe de tout le bien qui est en nous. (1)

Rendez *notre* joie parfaite, étant tous bien unis ensemble, n'ayant tous qu'un même amour, une même âme et les mêmes sentiments. Ne faites rien par un esprit de contention ou de vaine gloire ; mais que chacun, par humilité, croie les autres au-dessus de soi. Quo chacun ait égard, non à ses propres intérêts, mais à ceux des autres (2).

Et pour nous décider à tenir une conduite aussi chrétienne, St. Paul ajoute : " Soyez dans la même disposition et dans le même sentiment où a été J.-C., qui, ayant la forme et la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu ; mais, cependant, oubliant en quelque sorte

1 (Phil., 1. 8-11).

2 (Phil., II. 2, 3, 4).

sa propre gloire, et ne pensant qu'au salut des hommes, il s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature de serviteur, en se rendant semblable aux hommes, et étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au dehors. Et non-seulement il s'est anéanti jusqu'à se faire homme, mais il s'est abaissé lui-même dans cet état, en renonçant à sa propre volonté, et se rendant obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu, afin de récompenser sa profonde humilité, comme il récompensera la vôtre, M. F., l'a élevé par-dessus toutes choses, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, lui ayant donné le nom et la qualité de *Fils de Dieu*, et l'ayant fait reconnaître pour tel par les anges, les hommes et les démons, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur J.-C., est dans la gloire de Dieu son Père (3).

Nous devons, M. F., tout rapporter à J.-C., et pour gagner J.-C., mépriser toutes choses et les regarder, selon le langage énergique de l'Apôtre, comme des ordures, comme du fumier, *ut stercora*. Parce que par ce moyen nous arriverons à connaître J.-C. avec la vertu de sa résurrection et la participation de ses souffrances, nous étant rendus conformes à sa mort, afin que nous puissions parvenir de quelque manière que ce soit à la bienheureuse résurrection des morts.

Ne croyons point avoir atteint le but où nous tendons ; mais répétons avec Saint-Paul : " Tout ce que je sais maintenant, c'est qu'oubliant ce qui est derrière moi, et m'avancant vers ce qui est devant moi, je cours incessamment vers le but de la carrière, pour remporter le prix de la félicité du ciel, à laquelle Dieu nous a appelés par J.-C." (4).

Rendez-vous, M. F., les imitateurs de Saint-Paul, et proposez-vous l'exemple de ceux qui se conduisent selon le modèle que je vous montre en lui, vous éloignant entièrement de ceux qui se conduisent autrement. " Car, nous dit l'apôtre, il y en a plusieurs dont je vous ai souvent parlé, et dont je vous parle encore avec larmes, qui se conduisent en ennemis de la croix de J.-C. ; qui auront pour fin la damnation, qui font leur dieu de leur ventre, qui mettent leur gloire dans leur propre honte, et qui n'ont de pensées et d'affections que pour la terre. Mais pour nous, nous vivons déjà dans le ciel, comme en étant citoyens, par l'espérance que Dieu nous a donnée d'avoir un jour ce bonheur. Et c'est de là aussi que nous attendons le Sauveur, N.-S. J.-C., qui transformera notre corps tout vil et abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux, par laquelle il peut s'assujettir toutes choses" (5).

Nous souvenant que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie (Phil., iv, 13), rejoignons-nous sans cesse, chrétiens, en Notre-Seigneur. St.-Paul nous y invite une seconde fois ; réjouissez-vous. Que notre modestie soit connue de tous les hommes : le Seigneur est proche. Ne nous inquiétons de rien ; mais en quelque état que nous soyons, présentons à Dieu nos demandes par des supplications et des prières accompagnées d'actions de grâces. Et que la paix de Dieu, qui surpasse toutes nos pensées, garde nos cœurs et nos esprits en J.-C., (6).

## II

L'épître aux Colossiens leur fut apportée par Tychique et Onésime que St. Paul envoyait à Colosses. Les Colossiens, peuple de la grande Phrygie, avaient été convertis au Christianisme par Epaphras, disciple des Apôtres. Mais de faux docteurs étaient venus, après le départ d'Epaphras, prêcher au Colossiens la nécessité d'observer toutes les prescriptions de la loi de Moïse, et leur enseigner à honorer les anges par un culte superstitieux. Epaphras, qui se trouva prisonnier à Rome avec St.-Paul, l'avertit du danger auquel la foi des Colossiens se trouvait exposée. L'Apôtre ne les avait point vus, et ne leur avait point prêché l'Évangile ; cependant il crut devoir leur écrire contre les illusions des doctrines erronées répandues parmi eux.

Dès le commencement de l'épître aux Colossiens, St.-Paul s'applique à montrer que J.-C., est supérieur aux anges. En J.-C., d'après sa doctrine qui est la vraie doctrine de l'Évangile, réside toute plénitude ; il est la source et le principe de toutes les grâces que Dieu a voulu répandre sur nous : il est l'image parfaite du Dieu invisible, son Verbe coéternel et consubstantiel ; il a créé dans le ciel et sur la terre les choses visibles et invisibles, soit les trônes, soit les dominations, soit les principautés, soit les puissances ; tout a été créé par lui et pour lui. Dieu le Père a pris plaisir à réconcilier tout par J.-C., avec soi-même ; rétablissant la paix, soit sur la terre, soit dans le ciel, par le sang que J.-C. a versé sur la croix. St.-Paul achève le portrait de J.-C., par un trait qui doit nous toucher encore plus que les autres qualités de ce divin Sauveur. Il nous le représente comme notre médiateur, comme l'autour de la grâce et de la réconciliation.

" Prenez garde, disait l'Apôtre aux Colossiens, et nous vous adressons, M. F., le même avertissement, prenez garde que personne ne vous surprenne, et ne vous ravisse votre foi, par la philosophie, et par des raisonnements vains et trompeurs qui ne sont fondés que sur les traditions des hommes, et sur les principes d'une science mondaine, et non sur la doctrine de J.-C., auquel seul nous devons attendre toute notre lumière, notre justice et notre sainteté. " Car c'est en lui, continue St.-Paul, que la plénitude de la divinité habite corporellement ; et c'est en lui et par lui seul que vous en êtes remplis. " Et non-seulement vous, chrétiens mais les anges même n'ont rien qu'en lui et par lui, " lui qui est le chef de toutes les principautés et de toutes les puissances " qui sont dans les cieux ; c'est lui qui leur communique tout ce qu'elles ont de grâce, de force, de lumière d'éclat et de gloire. (7).

C'est encore avec J.-C., M. F., que nous avons été ensevelis par le baptême pour mourir au péché ; et avec lui que nous avons été ressuscités à la gloire et à la justice, par la foi que nous avons eue que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts par l'efficacité de sa puissance. " Car, écrivait St. Paul aux Colossiens, lorsque vous étiez dans la mort de vos péchés, et dans l'incircision de votre chair, J.-C., vous a fait revivre avec lui, vous pardonnant tous vos péchés. Il a effacé la cédule qui nous était contraire, il a entièrement aboli le décret de notre condamnation, en l'attachant à sa croix ; *delens quod adversus nos erat chirographum decreti ;*

3 (Phil., II, 5-11).

4 (Phil., III, 13-14).

5 (Phil., III, 10-21).

6 (Phil., IV, 4-7).

7 (Col., II, 8-10).

*quod erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci.* Et ayant désarmé les principautés et les puissances, il les a menées hautement en triomphe, à la face de tout le monde, après les avoir vaincues en lui-même (Col., 13-15), par sa croix, et nous avoir mis en liberté.

Jamais, s'écrie ici St. Chrysostôme, jamais Saint-Paul n'a parlé avec tant de magnificence. Ce langage merveilleux ne m'étonne point; le prédicateur du Crucifié défend avec sa sublime éloquence, la puissance, la vertu du Crucifié, *Crucifixi virtutem*, contre les ennemis de la croix.

Accordez-nous, ô Dieu très-miséricordieux, de bien comprendre cette vertu de la croix de votre Fils, de la croix de celui en qui vous avez mis toutes vos complaisances! Accordez-nous de bien nous pénétrer de la bonté qu'a fait éclater pour nous N.-S. J.-C. ! Oh! sentons tous au dedans de nous ce qui s'est fait pour chacun de nous en J.-C., et par J.-C. ! Il a détruit notre mort éternelle par sa propre mort; il a noyé dans son précieux sang le décret de notre condamnation; il a payé les douleurs effroyables qu'il a subies, payé toutes nos dettes; le chirographe, le billet que nous avions souscrit au démon, et à cause duquel nous étions destinés à des supplices sans fin, il l'a déchiré, il l'a cloué de sa croix; enfin il nous a délivrés de la captivité des démons, captivité que nous avions encourue par nos péchés: ô bonté! ô miséricorde! ô ineffable amour! Malheur, oui malheur, ô Jésus très-aimant et très-aimable, à tous ceux qui ne vous aiment pas, qui n'ont pas confiance en votre sang adorable, qui ne mettent pas tout leur espoir dans votre mort et dans votre résurrection! Malheur à ceux qui n'écoutent pas les conseils de St.-Paul, qui se laissent séduire par des orgueilleux et entraînent à un culte superstitieux envers les anges! La vie est en vous seul, ô Jésus, vous la tête et le chef duquel tout le corps de l'Eglise, recevant l'influence de la grâce par les sacrements, qui sont comme les vaisseaux qui en joignent et lient toutes les parties, s'entretient et s'accroît par l'accroissement de foi, d'espérance et de charité envers Dieu.

St.-Paul termine l'épître aux Colossiens en exposant, comme il l'a fait pour les Ephésiens, les devoirs des femmes et des maris, des enfants et des pères, des serviteurs et des maîtres. Il les invite à persévérer et à veiller dans la prière.

Esprit-Saint, vous qui êtes venu nous enseigner toutes choses, nous rappeler tout ce que J.-C. a fait pour nous, en nous en donnant l'intelligence, obtenez-nous de rechercher uniquement ce qui est dans le ciel où J.-C. est assis à la droite de Dieu, et de n'avoir de goût et d'affection que pour les choses du ciel, et non pour celles de la terre (Col., III, 1, 2). Ainsi soit-il!

Le monde n'est pas parfait; aucun monde ne l'est; DIEU seul est parfait. Une des plus fortes objections contre le panthéisme, ce sont les imperfections de l'univers. Si l'univers était DIEU, pourquoi ces astres qui ont disparu? Pourquoi ces espèces qui ont péri?

Otez DIEU de la nature, ce n'est plus qu'un océan de vie qui roule éternellement ses flots, et qui est lui-même sans intelligence, sans volonté, sans amour, sans vie.

## RÉPONSES

COURTES ET FAMILIÈRES

AUX OBJECTIONS LES PLUS RÉPANDUES

## CONTRE LA RELIGION,

Par Mgr de SÉOUR.

(Suite.)

VIII

## HUITIÈME OBJECTION.

*Il faut jouir de la vie; il faut prendre du bon temps: car le bon Dieu n'a pu nous faire que pour nous rendre heureux.*



OUI, oui! DIEU dans sa bonté ne nous a faits que pour nous rendre heureux! Mais la grande question est de ne pas nous méprendre sur le

BONHEUR.

Vous cherchez à être heureux. Vous avez raison. Mais gardez-vous de vous tromper dans le choix des moyens! Plusieurs voies sont ouvertes devant vous; une seule est la vraie... malheur à qui en prend une fautive!!!

Cette erreur est plus facile que jamais de nos jours; car jamais, je pense, la France n'a été inondée de plus de doctrines mensongères sur ce sujet. — Des hommes coupables ou égarés répandent de tous côtés, et par les mille moyens que fournit la presse, des doctrines qui, flattant toutes les passions, pénètrent aisément dans l'esprit des populations.

Ils veulent nous persuader que nous ne sommes sur la terre que pour jouir; que les espérances de la vie future sont des chimères; que le bonheur consiste dans la prospérité matérielle, dans l'argent et dans les jouissances que procure l'argent. — C'est la doctrine *du plaisir*.

C'est la doctrine qui cherche en ce moment à prévaloir sur le Christianisme et à matérialiser le bonheur.

Dans le siècle dernier on l'appelait *Philosophie*; de notre temps, on l'appelle *SOCIALISME*.

Je ne vous ferai pas l'injure de vous prouver que ce bonheur de jouissance est *dégradant*. Cela saute aux yeux. Ce qui nous distingue des bêtes, le bien, la vertu, le dévouement, l'ordre moral, il l'anéantit. L'homme ne diffère plus de son chien que par la peau et la figure; le *bonheur* est le même pour l'un comme pour l'autre, la satisfaction de tous ses penchants, la jouissance!

Mais ce dont on n'est point assez convaincu, et ce sur quoi je veux appeler votre attention, c'est l'*impossibilité pratique* de la doctrine socialiste, l'*absurdité* de son bonheur universel.

Je voudrais vous faire toucher du doigt "son opposition absolue avec la nature des choses, avec les faits existants que nul ne peut changer"; vous convaincre qu'elle n'est qu'un rêve, une dangereuse et ridicule utopie, et que sous les grands mots dont elle se pare, il n'y a rien.

S'il est un fait avéré, aussi clair que la lumière du soleil, c'est, sans contredit, la triste nécessité où nous sommes tous ici-bas de souffrir et de mourir : c'est la condition de tous les hommes sur la terre, c'est l'état où je suis, où vous êtes, où ont été nos pères, où seront nos enfants, d'où nul effort humain ne nous peut retirer.

N'y a-t-il pas, je le demande, ici-bas, et n'y aura-t-il pas toujours, toujours et toujours, des maladies, des peines, des douleurs ? N'y a-t-il pas, et n'y aura-t-il pas toujours des veuves et des orphelins ? des mères pleurant inconsolables devant le berceau vide de leur enfant ?...

N'y a-t-il pas et n'y aura-t-il pas toujours des conflits de caractères, des chocs de volonté, des déceptions profondes ?

Rien pourra-t-il changer cet état de choses ? Une organisation nouvelle de la société, QUELLE QU'ELLE SOIT, empêchera-t-elle que nous ayons des maladies, des souffrances, des fluxions de poitrine, la fièvre, la goutte, le choléra ? que nous perdions ceux que nous aimons ? Empêchera-t-elle les intempéries si désagréables des saisons, la rigueur du froid d'hiver, l'ardeur brûlante du soleil d'été ? Empêchera-t-elle que l'homme n'ait des vices ? qu'il n'ait de l'orgueil, de l'égoïsme, de la violence, de la haine ? Empêchera-t-elle surtout de mourir ?

Tout cela est-il ou n'est-il pas ? Et n'est-il point aussi certain que *cela est*, qu'il est certain que *cela sera toujours* ? Il faudrait avoir perdu la tête pour le nier.

Et que devient, dites-moi, en présence de ce fait, que devient, au milieu de tant de maux inévitables, cette *joissance constante*, ce *BONHEUR TERRESTRE PARFAIT* que nous promet le Socialisme ? — La seule approche de la maladie, du chagrin et de la mort suffit pour l'anéantir !... Et ces terribles ennemis sont toujours à notre porte.

Donc, votre Communisme, votre Socialisme (appelez-le comme vous voudrez) est un rêve, une vaine utopie, contraire à la nature des choses.

Donc, il se trompe, ou il me trompe, quand il me promet le repos du bonheur sur la terre, où il ne peut être, et quand il le fait consister dans un état impossible de jouissances.

Donc, il faut que je le cherche autre part ; car il est quelque part, je le sais ; la sagesse, la bonté, la puissance de DIEU m'en sont un sûr garant...

Où donc ? — Là où me le montre le Christianisme : "en germe sur la terre, en perfection dans le Ciel."

Le Christianisme, lui, s'accorde parfaitement avec le grand fait de notre condition mortelle. Il nous explique le redoutable problème de la souffrance et du bonheur.

Il prend l'homme tout entier et tel qu'il est ; il tient compte des faits essentiels que méconnaît le Socialisme (la dégradation originelle, la condamnation à la pénitence, la Rédemption de JÉSUS-CHRIST, la nécessité d'imiter le Sauveur pour avoir part à sa Rédemption, la vie éternelle qui nous attend, etc.). Il ne raisonne point en l'air, comme le Socialisme, et sur des suppositions chimériques.

Le Socialisme ne voit en nous que l'écorce, il oublie le noyau, l'âme. — Le Christianisme n'oublie point l'écorce, le corps, mais il voit aussi le noyau, et il trouve que le noyau vaut encore mieux que l'écorce. — Il rapporte tout à l'âme, à l'éternité, à DIEU.

Par une action aussi douce que puissante, il purge peu à peu l'âme de son orgueil, de ses cupidités, de ses concupiscences, de ses excès, de son égoïs-

me, en un mot, de tous ses vices ; et il pénètre ainsi à la racine la plus profonde de la plupart de ces maux que nous constatons tout à l'heure. Presque toujours, en effet, nos malheurs viennent de nos passions ; et ces passions, le Christianisme les apaise, il les contient, il les dompte.

Il donne à notre cœur cette joie, cette paix, si douce que produit la pureté de la conscience.

La foi nous montre clairement la voie qui mène au bonheur ; l'espérance et l'amour nous font courir dans cette voie, et rendent doux, aimable, le joug du devoir !

S'il fait tant pour l'âme, le Christianisme, nous l'avons dit, n'oublie pas le corps. Nous avons vu plus haut les soins dont il l'entoure.

Il s'en occupe, non comme du principal et du maître (ce serait un désordre), mais comme de l'accessoire et du compagnon. Il le conserve par la sobriété et la chasteté ; il le sanctifie par le culte extérieur, par la réception des sacrements, et surtout par l'union au corps sacré de JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie...

Il recueille ses derniers soupirs, il l'accompagne avec honneur jusque dans sa demeure dernière ; et, la encore, il ne lui dit point un éternel adieu !... Il sait qu'un jour, ce corps chrétien, purifié par le baptême de la mort, sortira radieux de sa poussière, ressuscitera dans la gloire, sera réuni à son âme, et goûtera avec elle, dans le paradis, d'innombrables délices !...

Tel est le Christianisme.

Il connaît, il promet, il donne le bonheur.

Il donne sur la terre ce qui est possible sur la terre. S'il ne donne pas tout, c'est que tout ne doit pas, ne peut pas être donné ici-bas.

Il appuie ses promesses des preuves les plus irréfragables. Ce qu'il n'a point encore, le chrétien sait, est sur qu'il l'aura un jour...

Aussi, tout vrai chrétien est HEUREUX. Il a des chagrins, des douleurs... Il est impossible de n'en pas avoir ; mais son cœur est toujours rempli, toujours calme et content.

Le Socialisme traite-t-il ainsi les pauvres égarés qu'il berce de ses chimères ? Il promet ce que nulle puissance humaine ne peut donner ; il promet l'impossible... Il n'a point d'autres preuves que l'audacieuse affirmation de ses chefs ; et ses chefs sont-ils bien propres à inspirer la confiance ?

"Le monde sera heureux, disent-ils, quand tout sera changé." — Oui ; mais QUAND tout sera-t-il changé ? — Si, comme nous croyons l'avoir prouvé, ce changement est contraire à la nature des choses, le monde court grand risque de ne jamais connaître le bonheur !

Le Socialisme fait comme le perruquier gascon qui mettait sur son enseigne :

*Demain, ici, on rase pour rien.*

*Demain* restait toujours *demain* ; et *aujourd'hui* n'arrivait jamais.

Le Socialisme veut la récompense sans le travail ; le Chrétien veut la récompense après le travail.

L'un dit comme les mauvais ouvriers, l'autre comme les bons. Aussi tout faïnéant, tout paresseux reçoit-il volontiers les doctrines du Socialisme, et repousse-t-il instinctivement la voix de la Religion.

Que notre France se garde donc de ces promesses croisées, mais séduisantes, dont ses ennemis remplissent leurs journaux, leurs romans, leurs pamphlets...

Qu'elle les repousse, qu'elle fasse justice, par son mépris, des hommes qui ne rougissent pas de proposer à leurs frères l'ignoble bonheur des bêtes, la jouissance!

Relevons la tête, ranimons notre foi engourdie; soyons, redevenons chrétiens! Là seulement est le remède à nos maux. Apprenons à comprendre, comme nos pères, les divines leçons que le GRAND MAÎTRE nous a laissées sur le BONHEUR :

"HEUREUX, dit-il heureux les pauvres en esprit (c'est-à-dire ceux qui sont détachés des biens fragiles de la terre); car le royaume du CIEL est à eux!

"HEUREUX ceux qui sont doux et pacifiques; parce qu'ils seront les enfants de DIEU!

"HEUREUX ceux qui pleurent; parce qu'ils seront consolés!

"HEUREUX les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde!

"HEUREUX ceux qui ont le cœur pur; car ils verront DIEU!"

Instruisons-nous, pénétrons-nous de cette religion catholique qui a créée la France! pénétrons-en notre esprit, notre cœur, nos habitudes, nos institutions, nos lois!... Nous aurons le bonheur POSSIBLE en ce monde, et le bonheur PARFAIT dans l'autre!

Qui veut plus est un insensé qui n'aura ni l'un ni l'autre.

(A continuer.)

## L'ŒUVRE

DE LA

### PROPAGATION DE LA FOI.

#### MISSIONS D'ALASKA.

Lettre de M. Lecorre, missionnaire, à Mgr. Baraud, évêque d'Anemour, vicaire apostolique d'Alaska et Mackensie.

Fort Nulato, 4 juin 1873.

**L**ANATISÉS par le séjour prolongé des ministres protestants, les sauvages se sont tenus à l'écart et n'ont pas cherché à connaître nos enseignements. Nos cérémonies étaient pour eux un épouvantail plutôt qu'un attrait. Une femme nous disait qu'elle viendrait nous entendre chanter, si nous voulions enlever la cache, c'est-à-dire l'autel protégé par un rideau d'indienne. La croix, ils la méprisaient et la regardait comme un objet d'honneur. Et nous-mêmes, nous n'étions à leurs yeux que les "meurtriers de Notre-Seigneur, puisque nous étions seuls à porter sur nous la croix" comme signe de notre cruauté.

"Heureusement notre séjour a pu faire tomber bien des préjugés dans l'esprit de ces pauvres sauvages. L'accueil sympathique qui nous a été fait à Youcon par les officiers canadiens de la Compagnie Alaska, les témoignages de respect et d'estime qu'ils nous ont prodigués pendant notre résidence au milieu d'eux, ont contribué à faire reve-

nir les sauvages des calomnies répandues contre nous.

"Il me coûte d'avoir à mentionner l'hostilité d'un officier de la Compagnie. Je tairai son nom et son histoire. D'abord, ami dévoué et poli à l'excess, catholique fervent, il est devenu, d'un seul coup, ennemi déclaré et insolent, renégat scandaux, et cela uniquement parce que nous n'avons pas voulu épouser sa haine contre les Canadiens. Obligé par son chef, M. Moïse Mercier, de quitter le fort Youcon pour se rendre ici après les glaces, il est arrivé, un jour avant nous, au fort Nuklukaiet et nous a dépeints au major Sympton, seul alors en charge du fort, sous les plus noires couleurs.

"Le 20 mai, vers midi, après six jours de navigation dans un canot d'écorce, dirigé par notre inséparable Loucheux Sylvain, nous arrivions à Nuklukaiet. Le protestantisme s'est glissé dans tous ces parages; mais il n'a pu y jeter de profondes racines. La croix, apportée de Russie, s'y est implantée auparavant: quelques tombes, creusées sur les rives aux environs de Nuklukaiet, nous ont montré ce consolant trophée de notre rédemption.

"Malgré l'accueil très-sympathique du major Sympton et les marques d'affection et de joie de M. F. Mercier, à qui nous devons de pénétrer jusqu'ici, et de M. Robert, son collaborateur, les sauvages du Bas-Youcon et de l'embouchure du Tanana montrent une réserve extrême et comme de la crainte à l'égard de notre sainte religion. A notre arrivée, quelques femmes, présentes au fort, se sont enfuies, et un vieux sauvage, conformément à la prescription du Rvd. MacDonald, a refusé de nous toucher la main. C'est un autre chef d'une tribu du Youcon qui nous l'a dit, en ajoutant:— "Quant à moi, je suis assez sensé pour savoir qu'il vaut mieux vous serrer la main, et j'ai été mécontent en apprenant que quelques-uns vous l'avaient refusé."

"M. Mercier et le major Sympton ont été indignés de ce procédé et ont plaidé chaleureusement notre cause auprès des chefs réunis au fort. Malheureusement, un jeune sauvage avait déjà répandu dans les tentes la nouvelle que le ministre protestant descendrait au printemps, et avait fait croire à ces ignorants que notre baptême n'était pas bon. Ces paroles ont un peu amorti l'effet des excellentes exhortations de M. Mercier, traduites assez fidèlement par son interprète, et ont retardé le succès de notre œuvre. Cependant, si le ministre ne descend pas, ou s'il ne peut pas séjourner au fort (chose à peu près certaine, d'après les dispositions des officiers en chef de la Compagnie), nous ayons l'espoir de voir bientôt le catholicisme régner à Nuklukaiet. Déjà les tribus du haut Tanana nous ont montré d'excellentes dispositions. La plupart des hommes sont venus entendre et apprendre les deux ou trois refrains de cantiques que nous avons essayé de traduire en l'un des idiomes du Bas-Youcon. Mais la traïte les absorbait presque entièrement, et leurs femmes étaient retenues dans leurs camps par cette espèce de honte qu'on a remarquée chez elles au commencement des missions. Malgré tout, avant mon départ pour Nosi-kaket, Mgr. Clut a eu la consolation de baptiser quatre enfants; deux appartenaient à un métis russe, les deux autres à deux chefs renommés, l'un du haut Tanana, et l'autre, du Bas-Youcon, nommé Laroaumo, très-redouté dans ces parages et puissant auxiliaire de la Compagnie. Ce sont là nos prémices dans le territoire d'Alaska.

“Généralement, les tribus du Nuklukaiet, comme celles de Nulato, semblent d'une humeur douce et pacifique.

“Le 27 mai, M. Robert descendant à Nosikaket pour la traite, j'ai demandé à Mgr. Clut de l'accompagner afin de pouvoir connaître un peu les dispositions des sauvages de cette place. La distance de Nuklukaiet à Nosikaket est d'environ 70 milles. Avec le secours de nos deux pagaies, nous l'avons franchie en une journée. Nosikaket est l'embouchure même d'une petite rivière qui se jette dans le Youcon. Trois traiteurs s'y disputent les faveurs des deux cents et quelques sauvages qui s'y rendent. Pour ma part, je disputais le prix des âmes, et n'avais, pour le moment, aucun concurrent bien sérieux. Déjà près de la moitié des sauvages y avaient fixé leurs tentes (car il n'y a pas de loges ici en été, et les loges sont remplacées l'hiver par les *bavaloras*, ou maisonnettes sauvages semblables, mais en petit, à celles des blancs). Je leur serrai la main à tous. Un bon sauvage, sachant que j'étais et frappé déjà de respect pour mon caractère de prêtre, avait soin de me précéder et de me les amener. J'arrivais donc sous d'heureux auspices, et je résolus de profiter bien vite de ces dispositions pour tâcher de baptiser les enfants. Le traiteur russe, loin d'être hostile à mon dessein, voulut le favoriser par l'entremise de sa femme qui me servit d'interprète auprès des sauvages. Après un léger repas pris dans sa tente, je fis rassembler les enfants jusqu'à l'âge de sept ans, et j'eus le bonheur de verser l'eau baptismale sur le front de quatorze d'entre eux. Ce fut une heure bien consolante pour moi, et qui compense amplement tout ce que j'avais souffert. Le lendemain matin, une nouvelle famille sauvage arriva : je pus encore enrégistrer quatre nouveaux petits chrétiens. Dans le cours de la journée, je rassemblai une grande partie des sauvages et leur appris les refrains que nous chantions à Nuklukaiet ; trois ou quatre fois, je les réunis autour de moi, et leur griffonnai une douzaine de feuilles de papiers en hiéroglyphes, sur lesquels je leur indiquai le sens des paroles que nous chantions. Ne pouvant m'expliquer, je me contentais, dans les intervalles, de leur montrer le crucifix et de leur faire comprendre que c'était l'image du Fils de Dieu mort pour nous. C'était ce qui les frappait le plus et excitait davantage leur sensibilité. Dans la nuit, un gros parti arriva encore et s'établit sur la rive opposée.

“Cette même nuit, survinrent deux jeunes gens envoyés de Nuklukaiet pour le rappel de M. Robert : je ne le sus qu'à mon réveil, et ma première pensée comme ma première parole fut celle-ci : “Le loup est arrivé dans la bergerie.” C'étaient, en effet, deux sauvages de la tribu du Bas-Youcon, connaissant le ministre, et fidèles encore à sa cause ; ils ne manquèrent pas de répéter que notre baptême n'était pas bon ; et cela suffit pour troubler mon troupeau naissant. Je voulus au plus vite prévenir le danger, en ayant recours encore à la femme du traiteur russe. Une fois de plus, elle me fut d'un grand secours, en repoussant les erreurs inventées par les ministres, et elle finit par persuader aux sauvages que la religion protestante n'était pas bonne, puisqu'elle repoussait la croix. “En effet, dit un vieux sauvage en forme de conclusion, je n'ai jamais vu les ministres se signer.” L'orage était à peu près passé ; mais je résolus d'attendre jusqu'au départ des deux envoyés, fixé au lendemain matin, pour baptiser les enfants des

nouveaux venus. J'essayai bien encore de rassembler les sauvages des tentes voisines, pour le chant des refrains ; mais, soit reste de préjugé, soit affaires de traite, ou préoccupation de la grande médecine que trois jongleurs devaient faire ce soir-là même, trois jeunes gens seuls répondirent à mon appel et vinrent avec leurs femmes. Après avoir répété trois ou quatre fois avec moi les paroles chantées que je leur indiquais sur leur hiéroglyphes, ils entonnèrent, à mon grand étonnement, les chants du ministre Mac-Donald, qui furent suivis d'une prière dans leur langue. Pauvres gens ! ils croyaient, j'en suis sûr, me faire plaisir, en me montrant ce qu'ils savaient ; et je fis comme s'il en était ainsi, me réservant de leur faire oublier plus tard Mac-Donald et ses enseignements.

“Le lendemain, saint jour de la Pentecôte, je passai à l'autre bord pour persuader aux sauvages, par l'entremise de l'interprète de Nulato, de faire baptiser leurs enfants. Avec la grâce de Dieu, ils ne firent aucune difficulté, et dix enfants furent encore régénérés. C'était tout ce que je pouvais faire dans cette place.

“Les sauvages se préparaient à partir, et j'allais rester seul avec M. Robert, en attendant la berge de Youcon qui n'arriverait peut être que dans quatre à cinq jours ou même plus tard. L'interprète de Nulato descendait aussi à son poste : il avait son oumiak et un kaiak à trois trous, grand et commode. Je pris le parti de descendre avec lui, dans l'espoir de baptiser quelques enfants le long du fleuve. Je m'embarquai donc dans le kaiak, et, me confiant au divin Sauveur qui avait comblé ce jour-là ses apôtres des dons du Saint-Esprit, je suivis mes nouveaux guides qui ne me comprenaient pas, ni n'étaient compris par moi. N'importe, j'espérais opérer quelque bien, et cela me suffisait. À défaut des hommes, je pouvais toujours m'entretenir avec Dieu. Cependant, je parvins à obtenir quelques mots que j'eus soin de fixer sur le papier ; et, dès que mes compagnons de voyages s'aperçurent que j'étais désireux de connaître les mots de leur langue, ils se firent un plaisir de mettre mon crayon à contribution. Leur idiôme est le plus dur que j'aie entendu, et semble, d'après le peu que j'ai oui d'esquimaux, avoir quelque analogie de son avec cette langue. En tout cas, il s'éloigne bien de la soucho montagnaise.

“Nous naviguâmes trois jours pour nous rendre à Nulato : toujours des montagnes, une végétation plus luxuriante que celle du Mackensie à la même latitude, une largeur de fleuve imposante et unie. Quatre fois, nous rencontrâmes des familles sauvages le long des rives ; pendant que l'interprète faisait les affaires de la Compagnie, je faisais les affaires de Dieu ; j'avais pour interprète les sauvages de l'oumiak, qui étaient parvenus à comprendre le but de mon voyage. Je baptisai, dans ces quatre campements réunis, onze enfants ; ce qui portait à trente-neuf le chiffre total des baptêmes, depuis mon départ de Nuklukaiet jusqu'à mon arrivée à Nulato, le 3 juin vers minuit. À notre débarquement au pied de la colline vaseuse sur laquelle s'élevaient les vieux bâtiments russes, qui servent de fort, j'ai été désagréablement surpris de revoir, si loincieux et maussade, l'officier de Youcon parti avant nous ; je le croyais déjà à la mer. Je pris mon courage à deux mains, et résolus d'être patient et doux. Je fus accueilli froidement par M. Frak, jeune Américain en charge du fort en l'absence de M. MacLeborge, compatriote de M. Morcier ; probablement, il avait été prévenu contre

nous par son compagnon actuel. Mais peu à peu, cette froidour se dissipa; M. X. lui-même, après n'avoir voulu chercher querelle en arrivant, se désarma; et je passai en leur compagnie la journée du lendemain en très-bons termes."

(A suivre.)

## Sciences Sacrees.

[Pour le Foyer Domestique.]

### LA SCIENCE DES SCIENCES.

#### DÉFINITIONS DE ST. THOMAS D'AQUIN.

##### CATÉCHISME A L'USAGE DES SAVANTS.

Si vous voulez connaître Dieu, regardez ses œuvres, et priez.

#### IÈRE QUESTION.

##### La Science des Saints.

A plus grande, la plus parfaite et la plus nécessaire de toutes les connaissances est, sans contredit, la *Connaissance de Dieu*.

Or, la connaissance de DIEU est une science la plus élevée de toutes les sciences.

Il y a deux sortes de sciences : les sciences naturelles, qui procèdent des principes connus par la lumière naturelle de l'intelligence, et la science surnaturelle, qui pro-

cede des principes connus par la lumière supérieure, c'est-à-dire par la Révélation.

La science des sciences est la *Science des Saints*. Elle est utile à tout :— elle est un maître infaillible, un guide fidèle, un juge incorruptible.

Elle a pour elle la *Certitude*, la *Dignité* et la *Fin*. Il n'y a pas de plus grande certitude que celle qui ne peut être trompée. C'est celle qui est produite par la lumière divine. Il n'y a pas de plus grande dignité que celle qui est au-dessus de tout. Celui qui connaît DIEU peut se passer de toute autre science, il arrivera certainement à sa fin. Cette Fin, c'est la Béatitude éternelle à laquelle doivent tendre toutes les sciences humaines.

Celui dont le but unique est de connaître la Cause la plus élevée de tout l'Univers, qui est DIEU, celui-là est certainement *Sage*, et la science qu'il poursuit est la *Sagesse*.

La *Sagesse* est la connaissance des Choses divines. *Sapientia est cognitio divinorum*.

La *Sagesse* ne fait pas seulement connaître Dieu tel qu'il peut être connu par les Créatures; mais tel qu'il se connaît lui-même et tel qu'il se fait connaître par la Révélation.

C'est DIEU, et DIEU seul, qui est le sujet de la science des saints; parcequ'il est DIEU qui-en est le principe et la fin.

Il serait impossible de savoir ce qui est en DIEU, si DIEU ne l'avait pas révélé.

Cette révélation se trouve dans la *Sainte-Ecriture* conservée par l'Eglise et expliquée par Elle.

Toute la Science de DIEU, toute la sagesse dont les hommes sont capables se trouve dans le dépôt de la Foi.

C'est ce dépôt dont ST. PAUL parle à son cher disciple, quand il lui dit :

" O Timothée, garde ce dépôt, évitant avec soin les nouveautés profanes et les discussions dangereuses qui se cachent sous le faux nom de science."

\*.\*

Ce qui était vrai du temps de ST. PAUL, ne l'est pas moins aujourd'hui; et les dangers auxquels la foi est exposée se sont prodigieusement multipliés.

Le grand danger, pour les fidèles, se trouve précisément dans une foule de définitions, de démonstrations et de spéculations auxquelles on donne le nom de Science et de Philosophie, de Progrès, etc. Il n'y a en tout cela qu'une dangereuse illusion. Au milieu des demi-ténèbres qui enveloppent le monde, au milieu des rêves du paganisme et des fantômes qui hantent l'imagination fatiguée, malade et surexcitée d'une foule de Chrétiens qui ne le sont que de nom, qui n'ont ni la foi ni la vertu de l'Evangile, il est de la plus haute importance d'exposer la *DOCTRINE CATHOLIQUE* dans sa simplicité et dans sa beauté originelle.

Il est de la nature de la lumière de dissiper les ténèbres.

C'est pour cela que nous voudrions, sans discussion, sans argumentation, donner aux lecteurs du *Foyer Domestique*, la plus admirable des démonstrations, en empruntant à la *Somme* de ST. THOMAS ses définitions et ses textes.

Ce que nous venons de dire sur les sciences sacrées est emprunté à la Première Question de la Première Partie. Peut-être quelques-uns de nos lecteurs seraient-ils plus satisfaits d'avoir, en même temps que l'exposition, le texte original. Mais cela est impossible; car il nous faudrait à chaque ligne, à chaque mot, donner le texte correspondant, ce qui augmenterait considérablement ce Travail, et rendrait la lecture fatigante à ceux qui ne comprennent pas le latin et pour lesquels nous voulons être instructif sans être fatigant.

\*.\*

Afin de bien faire comprendre et saisir notre but, nous traduirons encore les propres paroles de ST. THOMAS, au commencement de la *Somme Théologique*.

" Le docteur de la vérité catholique ne doit pas seulement instruire les savants; mais il doit surtout éclairer les ignorants. Comme le dit si bien ST. PAUL aux Corinthiens : *Je ne vous ai pas donné une nourriture solide, mais du lait, parce que vous n'êtes encore que des enfants du Christ*.

" Aussi notre intention, dans cet ouvrage, est-elle de traduire tout ce qui regarde la religion catholique de la manière la plus convenable pour l'enseignement de ceux qui ne savent rien.

" Nous allons donc essayer, avec la plus grande confiance dans le secours de DIEU, de développer brièvement et clairement tout ce qui concerne

« la sainte doctrine, dans l'ordre que comporte la « matière. »

Or, cher lecteur, St. THOMAS, en nous parlant avec cet bonhomie, ne nous avertit pas qu'il va nous donner un ouvrage in-folio de 2,000 pages ou 4 volumes in-8o. de 1,500 pages chacun ; et que ce petit catéchisme, qu'il nous annonce si simple et si clair, n'est rien autre que la *Somme Théologique*, qui est une des plus prodigieuses conceptions de l'esprit humain.

Ceux qui veulent devenir savants et forts dans la sainte doctrine, n'ont qu'à parcourir tous les rivages de ce fleuve et à sonder toutes ses profondeurs.

Ici, nous nous donnerons bien de garde d'entreprendre cette excursion. — Nous nous contenterons de cueillir les plus belles fleurs et d'exposer les plus belles pierres de ses rives.

Nous simplifierons autant que possible ; et, cependant, nous sommes encore effrayé de la délicatesse de ce Travail, pour lequel nous aurons besoin d'un discernement que l'Esprit de DIEU peut seul donner. Nous comptons sur LUI.

#### HÈME QUESTION.

##### La Connaissance de Dieu.

Notre intention est, avant tout, de vous donner la Connaissance de DIEU, non seulement tel qu'il est en Soi, mais selon qu'il est le Principe des Choses et leur Fin, spécialement de la Créature raisonnable.

DIEU n'est point connu par lui-même ; et la notion de son existence est tellement confuse et obscurcie dans l'âme des insensés qu'ils ont pu dire : *Il n'y a pas de Dieu !*

Mais cette ignorance est évidemment un acte de folie. — Car si nous ne pouvons voir DIEU face à face et le connaître tel qu'il Est, au moins pouvons-nous arriver à la connaissance des Choses invisibles par le spectacle et l'observation des Choses visibles.

*Invisibilia Dei, per ea que facta sunt, intellectu compiciuntur.* (Ad. Rom. I. 20).

\*.\*

Nous pouvons certainement arriver à la connaissance d'une cause par ses effets. Or, il arrive souvent que nous connaissons les effets avant de connaître la cause. Cette cause, il faut la chercher, la découvrir, ou plutôt il faut qu'elle nous soit démontrée, alors nous comprenons qu'elle existe, parcequ'il n'y a pas d'effets sans causes. D'où il faut conclure que, si DIEU ne nous est pas connu directement, nous le connaissons par les effets de sa Puissance et de sa Sagesse qui nous sont connus.

\*.\*

DIEU existe ! Il Est Celui qui Est.

L'existence de DIEU est évidente et nous pouvons en donner cinq raisons.

1o. Le monde, au milieu duquel nous vivons, est en mouvement, or il ne se meut pas et ne peut se mouvoir lui-même. Il faut absolument qu'une chose en mouvement ait reçu le mouvement qui n'est pas en elle. Donc, il y a un Premier moteur,

infiniment puissant et infiniment intelligent, et c'est Lui qui est DIEU.

2o. Tout ce qui existe est l'effet d'une cause, et rien de ce qui existe ne peut exister par soi-même. Multipliez les causes et les effets autant que vous le voudrez, vous serez toujours forcés d'arriver à une cause première, que l'on a appelée *Cause des causes*, et qui est DIEU.

3o. Tous les êtres n'existent pas nécessairement, donc ils n'ont pas toujours existé ; mais il faut absolument supposer un être nécessaire, ne dépendant d'aucune nécessité, et dont toutes les créatures dépendent nécessairement. Celui-là, c'est DIEU.

4o. Il existe en toutes choses un degré de perfection, plus ou moins grand. Or, en s'élevant du moins parfait au plus parfait, on arrive à Celui qui est le plus parfait, c'est-à-dire à la Perfection absolue, à DIEU.

5o. L'harmonie universelle prouve que toutes choses tendent à une fin et qu'elles y tendent toujours de la même manière. Ce n'est pas l'effet du hasard, mais celui d'une intention déterminée. Car ce qui n'a pas conscience de soi-même ne peut tendre à un but, si ce n'est dirigé par quelqu'un qui connaît et veut.

Il y a donc une intelligence qui dirige toutes choses vers une fin. Cette Intelligence, c'est DIEU, toujours DIEU.

\*.\*

Il y a d'autres preuves de l'existence de DIEU, que tout le monde connaît ; mais celles-ci suffisent pour que tout homme intelligent puisse les comprendre et établir sa foi sur un fondement solide, sur un roc inébranlable.

Nous vivons dans un temps, dans une société profondément troublés, et entraînés, loin des grandes études et des enseignements sérieux, par le tourbillon des jouissances terrestres. On veut faire ce qu'on appelle une vie courte et bonne. Hélas ! la vie est toujours courte ; mais qui peut dire qu'elle est bonne.

Sachez-le, amis lecteurs, les plus grandes jouissances de l'âme, sont les plaisirs de l'intelligence. Or, l'intelligence se complait dans la Vérité, elle y trouve une délectation inoffable.

C'est une terre nouvelle, un nouveau monde qu'elle découvre, elle y trouve son bonheur.

On sait que DIEU existe, sans doute, mais on est heureux de savoir comment et pourquoi il existe. N'est-ce pas là une immense satisfaction que vous avez éprouvée, en lisant ces pages si frappantes de vérité.

Nous serons heureux de vous conduire dans cette voie et de vous donner le goût des choses supérieures qui, seules, peuvent satisfaire la légitime curiosité des âmes que DIEU a faits pour le connaître.

TH. ALLEAU.

(A suivre.)

La vie n'est un rêve que par la faute de l'homme, dont l'âme n'écoute point le signal du réveil.

— Agissez toujours comme si l'action que vous faites devait être la dernière. Sachez-vous, en effet, combien doit durer votre vie, et si ce n'est pas sur cette action même qu'elle se clora ?

[Pour le Foyer Domestique.]

## ÉTUDES

SUR

## LA CRÉATION.

(Suite.)

## IIIÈME ÉTUDE.

## LA LUMIÈRE.

DIEU pensa : *Lumière soit!* Lumière fut.

Le premier mouvement de la Volonté divine, après la Création de la Matière, fut la Lumière. DIEU voulut et pensa la Lumière et la Lumière exista; en DIEU la Parole signifie la Volonté et la Pensée.

La Lumière a donc une existence réelle, ce n'est pas un effet, mais une cause; cause seconde par rapport à la Cause des causes, mais cause première d'une multitude de causes secondes.

La Lumière est quelque chose de si parfait qu'elle échappe à toute définition, à toute analyse. La lumière, dit ARAGO, est ce *quelque chose*, matière ou mouvement, qui nous fait voir les objets extérieurs. Voilà tout ce que la science peut nous apprendre. Certes! cette science-là n'est pas absolument bien exacte et bien profonde. Car la Lumière n'est pas précisément lumineuse. Elle exista à l'état latent, à l'état obscur, si je puis m'exprimer ainsi.—Il peut se faire que nous en soyons environnés et qu'il nous semble être dans la nuit la plus profonde. Une étincelle suffira pour la faire jaillir des ténèbres; alors elle éclatera avec une puissance formidable. Elle était muette et cachée et voilà que, tout à coup, elle ébranle les entrailles de la Terre, brise et consume tout ce qui s'oppose à elle. Nous en avons des exemples terribles dans les explosions du feu grisou, au milieu des mines. Les mineurs vivent dans un feu qui ne brûle pas, dans une lumière qui ne claire pas. Il suffit d'une étincelle pour les fondroyer.

Donc la définition de M. ARAGO ne signifie rien: il confond la lumière avec ce qui est lumineux, ce qui n'est pas la même chose. En un mot il prend l'effet pour la cause.

L'expression: "un effet de lumière" est parfaite; car la lumière produit réellement des effets, tandis qu'elle-même est complètement invisible de sa nature. On constate les phénomènes dont elle est la source, mais jamais personne, jusqu'à ce jour, n'a pu saisir la lumière dans son essence et nous dire d'un mot ce qu'elle est.

Les Corps Lumineux ne sont pas la lumière, la

ERRATA.—Nous prévenons nos lecteurs que certaines erreurs se sont glissées dans notre IIÈME ERREUR. Par exemple, dans le texte de la *Génèse*: L'abîme était enveloppé de ténèbres, au lieu d'enveloppé, au masculin.—L'Esprit de Dieu se reposait sur les Cieux, au lieu de sur les Eaux. De pareilles erreurs ne peuvent être mises au compte de l'auteur, qui n'en peut mais.

lumière n'est pas en eux. Ils ne sont que des agents qui propagent la lumière et la font vibrer dans l'espace.

Peut-on donner le nom de fluide à la lumière? En tout cas, ce fluide serait le plus impondérable, le plus subtil qu'on puisse imaginer; il remplirait toute la sphère de l'Univers; et ce que nous appelons les corps lumineux n'aurait pour objet que de le faire vibrer et de le propager. En un mot, la Lumière créée par DIEU pourrait se définir et nous la définirons, jusqu'à ce qu'on puisse nous donner une définition meilleure: *La substance qui produit la clarté.*—C'est elle que l'on appelle aussi l'Ether. Sans la lumière ou sans l'éther, qui doivent être la même chose, les Corps ne peuvent revêtir la forme qui leur est propre, ni exercer les propriétés qui sont inhérentes à leur nature.

Tout le monde sait, en effet, que la Chaleur et le Mouvement sont les qualités de la matière organisée; ce que l'on doit savoir, aussi, c'est que la Lumière est la source de la Chaleur et du Mouvement. Sans elle le Chaos ne fut jamais sorti de l'inertie et de la confusion où il était comme abîmé.

\*\*

Ce ne sont pas là, bien entendu, des dogmes de foi; mais il nous est permis de nous y tenir, tant que plus savant que nous, ne viendra nous donner des définitions plus exactes et des explications plus claires. Après avoir consulté plus de deux cents volumes, nous n'avons rien pu découvrir de mieux. DIEU veuille que d'autres soient plus heureux! Ce sera avec une profonde reconnaissance que nous recevrons leurs communications et que nous en ferons part aux lecteurs du *Foyer Domestique*.

On peut affirmer en toute assurance que la Lumière est la première condition de la vie pour les êtres. La nature matérielle ne peut exister sans elle.—C'est la lumière qui féconde tous les germes dont la matière est si riche. Elle a reçu de DIEU la puissance d'agir sur la poussière impalpable, de lui donner une forme, une couleur, une activité, une bonté qu'elle ne pourrait avoir sans elles.

Création mystérieuse et incomparable, elle pénètre tout, elle embrasse tout. Elle jaillit du sein des flots agités, en étincelles innombrables, et le coursier trahit sa présence dans l'obscur cailloux qu'il frappe du pied. Cachée, invisible, insaisissable, elle se révèle tout à coup avec une force indomptable; soit qu'elle soulève les vagues de la mer, soit qu'elle ébranle les montagnes, soit qu'elle lance la foudre du haut des nues, c'est elle, la LUMIÈRE! L'insecte la porte sur ses ailes rapides, le Soleil la fait rayonner dans l'espace, les Corps la réfléchissent avec joie, et semblent se la renvoyer avec amour. Force immense, les savants n'ont encore pu, jusqu'à ce jour, mesurer sa puissance. C'est elle qui éclaire et réchauffe l'enfant au sein de sa mère, comme elle transporte et anime les bataillons qui se livrent à une lutte sanglante. Douce, aimable, vivifiante, elle devient parfois terrible, épouvantable. Elle donne la vie, elle apporte la mort, elle féconde, elle brise. Toute puissance semble lui avoir été donnée au Ciel comme sur la Terre.

Les hommes, éblouis de sa beauté, trompés par l'immensité, par la grandeur de ses attributs, s'il est permis de s'exprimer ainsi, l'ont adorée à la place de DIEU dont elle n'est que le Ministre et l'Agent dans l'œuvre de la Création.

\*~\*

Elle n'était pas encore, personne n'avait dit son nom ; et les Esprits Célestes saluaient la Vraie Lumière dont elle n'est que la pâle et glorieuse image.....Lumière incréée, qui doit éclairer tout homme venant en ce monde. Lumière sans laquelle tout n'est que ténèbres, dans le monde des intelligences. Lumière incréée qui s'est levée sur la Terre dans la plénitude des Temps. Lumière incarnée, que les hommes ont pu contempler dans la beauté personnelle de l'INCARNATION DIVINE et dans toute la vérité de sa mystérieuse hypostase. Lumière incomparable que MILTON invoquait ainsi dans ses vers :

“ Lumière adorable, Fille-ainée du Ciel, rayon co-éternel de l'Éternel, Salut !

“ Puis-je te nommer ainsi sans errer ? DIEU est Lumière, et, de toute éternité, il habite une Lumière inaccessible : C'est donc en Toi qu'il réside, brillante effusion de la brillante essence incréée.

“ Aime-tu mieux que je t'appelle fleuve pur et vivant ? Qui dira ta source ? Tu étais avant le Soleil, avant les Cieux.

“ Lorsqu'à la voix de DIEU, le Monde sortit du sein ténébreux des ondes profondes. Conquête faite sur le Vide informe et sans bornes, tu le couvrais comme un Vêtement.”

\*~\*

Tout est merveilleux dans la Lumière créée : elle illumine les objets qu'elle frappe. Elle leur communique la Chaleur et le Mouvement, qui sont déjà dans la nature matérielle, l'image de la Vie. Les Corps participent à sa nature même ; et leur beauté est d'autant plus grande qu'ils sont plus dignes de la recevoir. Sa vitesse est incalculable, et cependant elle est soumise aux lois du temps et de l'espace.

S'il en est ainsi de la lumière créée, quelle ne doit pas être la beauté, la splendeur, la puissance, la rapidité de cette Lumière-Créatrice sans laquelle rien n'a été fait et par laquelle tout a été fait ? Lumière que l'Eglise appelle la *Lumière de la Lumière*. Lumière qui n'est autre que le Verbe véritablement DIEU, engendré de toute éternité, adoré au Ciel dans son essence divine et dans son Incarnation glorieuse ; adoré sur la Terre dans le Mystère de la Consécration, sous le voile impénétrable de l'Eucharistie.

Heureux celui dont les yeux voient la splendide image de ce monde à travers la lumière qui l'éclaire d'un si merveilleux éclat.

Plus heureux celui dont l'intelligence pénètre les mystères du monde invisible et de la nature infinie, qui, seule, peut découvrir sa gloire et révéler sa grandeur !

\*~\*

Les ténèbres n'ont pas d'existence réelle, elles ne sont que l'absence de la lumière, comme l'erreur et le mensonge ne sont que l'absence, la négation, de la Vérité. Il n'y a pas d'alliance entre les Ténèbres et la Lumière, pas plus qu'entre le bien et le mal. La Lumière, la Vérité, la Justice sont intolérantes de leur nature.

Les ténèbres disparaissent devant la lumière, les ombres fuient, les fantômes s'évanouissent, le jour se fait.

Telle aussi la Lumière vivante. Les erreurs, les superstitions ne peuvent vivre en sa présence.

Les âmes ont besoin d'Elle, et ceux qui la reçoivent avec amour deviennent les enfants de DIEU, les enfants du jour.

Autant les ténèbres nous inspirent de terreur, nous font horreur, autant nous devons éprouver de réprobation pour l'erreur. La nuit, image de la mort et du néant, la nuit sombre, froide, impénétrable, est le supplice le plus épouvantable qu'on puisse imaginer pour un coupable. Ne plus avoir la belle lumière des Cieux ; ne plus sentir sa douce influence, quelle chose horrible ! Et cependant, cette cruelle séparation, n'est rien en comparaison de la séparation absolue de l'Éternelle et adorable Lumière qui doit faire la joie du peuple des élus.

Or, il n'est pas plus possible de douter de l'une que de l'autre. L'une est la preuve de l'autre.

Nous sentons en nous un attrait irrésistible pour la lumière, nous l'aimons avec passion, nous vivons en elle et par elle. La fuir, la détester, se plonger volontairement dans les ténèbres, chercher le néant dans le mort est une monstruosité qui fait horreur à la nature humaine.

\*~\*

Bénédictions Dieu d'avoir donné la Lumière au monde ; et, en contemplant son éclat et sa beauté, élevons nos cœurs vers la source incréée que nous contemplerons un jour dans le ciel sans nuages.

Chantons, avec SYNESIUS DE CYRÈNES, un hymne d'actions de grâces. Remercions d'un cœur joyeux le Créateur des mondes, et saluons avec amour le jour où il donna au monde le mouvement et la vie.

“ Enfin, voici la Lumière, voici l'Aurore ; le Jour va nous éclairer après les Ténèbres trompeurs de la nuit.

“ Eveille-toi, ô mon âme, et loue par tes chants Celui qui a donné au jour sa clarté, et à la nuit ses brillantes constellations.

“ L'Éther enflammé répand la Vie dans les profondeurs des sphères qui décrivent des orbées immenses dans l'immensité sans bornes ; mais tout ce qui existe n'existe que par Vous, Source unique d'où s'échappe un triple rayon.

“ Tout ; les Choses présentes, les Choses futures comme celles qui ne sont plus, sont devant vous. Vous êtes la nature féconde de cet Univers qui, sans vous, ne saurait pas exister.

“ Salut Éternel ! à Vous, Centre des Choses, Unité des membres divins, Substance de toute Puissance, de toute autorité en ce monde. Salut. “ Salut éternel ! ”

TU. A.

Dis-je me résigner à ce que je suis, si j'ai lieu d'être mécontent de moi ? Non, car ce mécontentement prouve une nature libre qui peut réagir sur elle-même ; il est une conséquence nécessaire de mon état intérieur qui le provoque ; mais cet état n'est point nécessaire, j'aurais pu n'y point tomber, et je puis en sortir.

L'initiative humaine produit des choses qui n'ont pas toujours été : de là nos idées d'avenir et de progrès.

## Morale et Philosophie.

DE L'ÂME  
ET DE  
SES DESTINÉES,  
PAR  
M. L'ABBE V. POSTEL.

Membre de l'Académie royale des Belles-Lettres de Séville.

(Suite et Fin.)

V

L'ÂME EST IMMORTELLE.



U, il faut en prendre son parti. Vous qui aimeriez à penser que tout est fini avec la vie présente parce que vous vivez d'une manière qui vous fait craindre une autre vie, j'en suis fâché pour vous, votre âme ne mourra jamais. Elle n'a pas toujours existé, mais maintenant elle ne cessera plus d'être. Vous, au contraire, qui faites de la vertu l'exercice habituel de vos facultés, réjouissez-vous : car vos espérances ne seront point trompées. Vous qui souffrez ici-bas, dont l'existence est un labeur incessant, qui êtes fatigués, malades, pauvres, persécutés, et qui endurez tout cela patiemment et en esprit de religion : vous amassez une créance qui vous sera soldé exactement et magnifiquement.

Deux glorieux martyrs de JÉSUS-CHRIST, SS. Marc et Marcellin, sollicités par les prières de leurs parents, qui étaient vieux et encore païens, étaient sur le point de se laisser fléchir par les persécuteurs et de renoncer leur DIEU, lorsque saint Sébastien, s'avancant au milieu d'eux, leur représenta la vie éternelle qu'ils allaient obtenir en échange d'une vie misérable et passagère. Raffermiss par ces paroles, ils se sentirent animés d'une force toute nouvelle et cessèrent dès ce moment de manifester la plus légère hésitation. Ils supportèrent courageusement la mort et firent volontiers à DIEU le sacrifice de leur vie, afin de vivre éternellement avec lui.

Au reste, ce n'est pas parce que cette opinion de l'immortalité de l'âme est douce et consolante qu'il faut l'adopter et la défendre. L'homme sage n'adopte pas une doctrine parce qu'elle est aimable ou avantageuse, mais parce qu'elle est vraie. Si l'âme pouvait être matière, par conséquent mortelle, il faudrait le dire et l'enseigner : la vérité seule est digne d'avoir nos hommages. Nous croyons à l'immortalité de l'âme uniquement parce que l'âme est, de fait, immortelle.

Elle l'est par cela seul qu'il existe un DIEU saint et juste. Comme être juste et saint, DIEU doit récompenser le bien, punir le mal. Or, ici-bas, il arrive souvent que l'impie prospère jusqu'à

la mort, et que le juste vit dans la persécution, la souffrance et la misère. Evidemment DIEU ne punit point l'un et ne récompense pas l'autre sur la terre : il le fera donc plus tard, dans le temps et dans le lieu que sa justice souveraine déterminera. — "Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immortalité de l'âme, dit le fameux Rousseau, que le triomphe du méchant et l'oppression du juste, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une si choquante dissonnance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre, je me dirais : "Tous ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort."

Ici la vertu pleure et l'audace l'opprime,  
L'innocence à genoux y tend la gorge au crime.

Hâtons-nous de sortir d'une prison funeste !  
Je te verrai sans ombre, ô vérité céleste !

Tu te caches de nous dans nos jours de sommeil :  
Cet être est un songe, et la mort un réveil.

S'il en était autrement, lecteur, ce n'est plus l'homme qui serait le roi de la création, ce seraient les animaux. O homme, dit l'écrivain anglais Young, si c'est là ton sort, va donc chercher tes maîtres dans les étables ; dépose à leurs pieds ton sceptre imaginaire et ta royauté ridicule. Tu es l'esclave, ils sont les rois, ils sont tes supérieurs dans tout ce qui appartient aux sens. Le gazon croît sous leurs pas, ils paissent sans avoir besoin de cultiver ; leur boisson est apprêtée par la main de la nature, le ruisseau ne cesse point de couler et d'offrir son onde à leur soif ; leur vêtement naît et grandit avec eux ; ils ne vont point avec fatigue le chercher dans des climats étrangers, ils ne portent point la guerre dans les mondes lointains pour en ravir les trésors. Leur fortune et leurs biens sont sous la garde de la nature : pour les conserver ils n'ont jamais besoin de citer leurs frères au tribunal dévorant de la chicane. Une prairie féconde est pour eux le jardin de la félicité. ... L'homme seul a reçu le triste privilège de répandre des larmes, et les occasions de l'exercer naissent en foule. Les animaux, plus heureux, ne sont point tourmentés comme lui le long de la vie ; leur malheur sont bornés à la douleur. La plainte cesse avec la sensation, ils ne continuent point à souffrir d'un mal passé, une prévoyance funeste ne les fait pas frémir de l'avenir. La mort vient à eux sans les effrayer ; ils ne la sentent qu'au moment où elle frappe ; un même coup commence et finit leurs maux. Si cruellement distingués des animaux pendant la vie, serons-nous encore à la mort confondus avec eux dans une masse commune de poussière ? ... Non, cela ne se peut pas. La mort réparera les inégalités de la vie terrestre, en rendant à l'âme humaine toute la splendeur de son existence propre.

Et comment, en effet, l'âme périrait-elle ? Voyons, raisonnons.

Qu'est-ce que la mort ? une décomposition. Mais pour qu'il y ait décomposition, il faut qu'il y ait des parties. L'âme étant simple, c'est-à-dire précisément sans parties, ne saurait donc se décomposer ni se détruire. C'est bon pour le corps. L'air, l'eau, le feu, tous les agents de la nature, exercent peu à peu sur le corps leur empire et l'épuisent : mais, pour l'âme, ne voyez-vous pas qu'elle est placée hors de la sphère des choses sensibles ? pure et sans mélange, elle ne porte en elle aucun principe de corruption ; simple, indivisible comme la

pensée, il n'est pas d'élément, si actif et si subtil que l'on suppose, qui puisse l'atteindre.

Je le répète, ce qui s'appelle mort n'est qu'un dérangement des parties matérielles; mais l'âme n'a ni parties ni figure, ni situation respective des parties entre elles. Du moment où elle a commencé d'être, elle n'a plus de raison de finir, à moins que la volonté expresse de son auteur ne la replonge dans le néant: ce que nous savons bien n'être pas.

Songez encore à ce besoin d'immortalité que nous avons tous en nous, sans même le discuter. La mort frappe en vain autour de nous et nous avertit ainsi que notre tour va bientôt venir: nous y faisons à peine attention. Il nous semble que nous vivrons toujours, que ce n'est là qu'un accident, une forme. Le sceptique le plus sûr de lui ne croit point à son entière destruction. Le savant veut aller à l'immortalité par ses ouvrages, le guerrier par ses exploits, et le villageois voudrait vivre d'abord dans le souvenir de ses enfants.

Le philosophe païen Caton disait: "Je n'eusse jamais entrepris tant de travaux civils et militaires, si j'avais cru que ma gloire dût finir avec ma vie... Mais je ne sais comment mon esprit, s'élevant au-dessus de lui-même, semblait croire que c'était en sortant de cette vie qu'il commençait de vivre." Un tel sentiment, universel, invincible, de l'immortalité n'a pu être mis en nous que par Dieu. Or, Dieu voudrait-il nous tromper? Dieu s'abaîs-erait-il à se jouer ainsi de ses pauvres créatures? Eh quoi! quand vous avez perdu un père, une épouse, une sœur ou un frère bien-aimé, un enfant pour qui vous auriez donné jusqu'à la dernière goutte de votre sang, ne sentez-vous pas que cet être si cher vit encore, qu'il n'est séparé de vous que par un fil? Ne conservez-vous pas l'espoir, que dis-je, la certitude de le rejoindre un jour?

Un autre païen fameux, Cicéron, di-sait à son tour: "La nature elle-même nous rassure tacitement sur notre immortalité. Je ne sais d'où cela vient, mais je trouve que le pressentiment d'une vie à venir est inhérent à l'âme de l'homme. Nous nous croyons immortels d'après le consentement de toutes les nations. Ce pressentiment, cette idée de l'immortalité existe et paraît avec le plus d'éclat dans les plus grands génies et dans les âmes les plus élevées."

Pour achever de vous convaincre, si jamais vous avez eu un doute à cet égard, étudiez quelques moments encore ces penchans que l'Auteur de la nature a gravés en vous comme autant de témoignages non suspects de la dignité de votre âme et des gages assurés de son immortalité. Observez dans l'homme ce désir du vrai, au sein même des illusions et du mensonge: ce désir forcé et involontaire, qui ne peut jamais lui permettre de se reposer tranquillement dans l'erreur, pour peu qu'il la soupçonne: qui la lui reproche dès qu'elle se laisse entrevoir, et qui n'en souffre la séduction et l'impureté qu'autant qu'elle emprunte pour le surprendre le masque de la vérité; ce désir inquiet, illimité, qui se nourrit de recherches et de découvertes, qui s'accroît par les connaissances et les lumières, qui s'irrite des bornes qu'il rencontre et les recule autant qu'il est en lui; qui s'élance au-delà des choses connues et vous fait imaginer celles qui ne sont pas encore; ce désir si vaste, et tel, en un mot, que l'esprit humain s'agite dans tous les sens pour le satisfaire, s'élève aux inventions les plus sublimes, maîtrise par degrés tous les élé-

ments, se promène dans tous les mondes possibles, pèse toutes les forces, mesure toutes les distances, estime toutes les grandeurs, applique ses démonstrations et ses calculs à celles même qu'il ne peut assigner, se joue presque dans l'infini, et avoue avec de si grandes vues et les regrets les plus amers, que nous ne savons rien encore, au prix de ce qui nous reste à savoir. Observez-en vous-même ce penchant pour le bonheur, qu'aucun bien particulier ne peut rassasier, que tout amuse un instant et que rien ne remplit; qui se dégoûte de tout ce qu'il possède et cherche en vain un objet qui le fixe; qui interroge toutes les créatures et n'en tire que l'aveu de leur petitesse et de leur insuffisance; qui trouve le monde entier trop étroit pour lui et dédaigne, jusque dans l'ivresse de ses égaremens, et en dépit de nos joies et de nos plaisirs, le bien qui a des bornes, le contentement qui s'épuise et la beauté qui périt. Interrogez ce désir d'être toujours, qui vit dans tous les hommes, qui n'est voile dans le cœur de l'impie que par la crainte de l'avenir plus redoutable pour lui que le néant, qui réunit tous les peuples dans le sentiment de la croyance de notre immortalité; qui a dicté partout la religion des tombeaux, la pompe des funérailles et le faste des monuments; qui porte toutes nos vues au-delà de cette étroite carrière que nous parcourons ici-bas, et nous rend assez grands pour enfanter la noble espérance des siècles éternels, ou plutôt la certitude qu'ils nous attendent.

Où, l'attente d'une autre vie, d'une vie immortelle réservée à cette partie de nous-mêmes qu'on appelle l'âme, est le dogme du genre humain et la foi de la nature.

"Je te salut, ô Mort! Libérateur céleste,

Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste  
Que t'a prêté longtemps l'épouvante et l'erreur;  
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,  
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide  
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide;  
Tu n'antécipant pas, tu délivres: ta main,  
Céleste messager, porte un flambeau divin.  
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,  
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière,  
Et l'espoir près de toi, rêvant sur un tombeau,  
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau.  
Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles!  
Viens, ouvre ma prison; viens, prête-moi tes ailes.  
Que tardes-tu? Parais: que je m'élance enfin  
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin."

LAMARTINE.

Quel est donc ce charme invincible qui nous porte à environner d'honneurs la dépouille matérielle des morts? Si tout était fini avec le dernier souffle de la respiration, à quoi bon ces pratiques déraisonnables, et pourtant universelles? "C'est ici, dit Châteaubriand, que la nature humaine se montre supérieure au reste de la création et déclare ses hautes destinées. La bête connaît elle le cercueil et s'inquiète-t-elle de ses cendres? Que lui font les ossements de son père? ou plutôt, sait-elle qui est son père après que les soins de l'enfance sont passés? Parmi tous les êtres créés, l'homme seul recueille la cendre de son semblable et lui porte un respect religieux: à nos yeux le domaine de la mort a quelque chose de sacré. D'où nous vient donc la puissante idée que nous avons du trépas? Quelques grains de poussière mériteraient-ils nos hommages?"

« Non, sans doute. Nous respectons la cendre de nos ancêtres, parce qu'une voix secrète nous dit que tout n'est pas éteint en eux, et c'est cette voix qui consacre le culte funèbre chez tous les peuples de la terre. Tous sont également persuadés que le sommeil n'est pas durable, même au tombeau, et que la mort n'est qu'une transfiguration glorieuse. »

La justice divine le demande impérieusement. Que de crimes secrets qui demeurent impunis ici-bas, et non-seulement impunis, mais récompensés et honorés! Que d'ambitieux ne sont arrivés aux premières places, où tout le monde se prosterne devant eux, qu'en foulant aux pieds l'honneur, la vertu, les droits de leurs semblables! Que d'innocents qui souffrent pour les coupables! Que de justes sont tourmentés par la maladie, tandis que les méchants sont favorisés d'une santé florissante! Que de bons travailleurs, d'honnêtes négociants, ne réussissent point dans leurs affaires, pendant qu'auprès d'eux de vrais coquins arrivent au bien-être et au succès! Or, DIEU ne serait pas DIEU si tout cela se perpétuait ainsi sans contrôle et sans réparation. C'est pourquoi il faut de toute nécessité une autre vie qui rétablisse l'équilibre. Et cette autre vie existe.

On dira peut-être que la satisfaction de la conscience est une récompense suffisante de la vertu, comme les remords sont la punition du crime. Ce raisonnement conduit à l'absurde. Car, en vérité, le témoignage de la conscience n'est précisément consolant que parce qu'il nous fait espérer une vie meilleure où la justice retrouvera ses droits. Si l'âme n'était pas immortelle, la conscience dirait au juste qu'il est un sot de ne pas chercher à réussir par tous les moyens, bons ou mauvais. Et puis, faites-y attention, plus on commet de crimes, plus la conscience étouffe ses remords: en sorte que l'homme qui tue, assassine, vole, déshonore tout ce qu'il rencontre, est moins tourmenté à la fin par sa conscience qu'il ne l'était après son premier meurtre. Il en résulterait donc que cette punition prétendue suffisante du remords serait en raison inverse de la culpabilité. Le bon sens s'y refuse. Il faut à la loi morale une autre sanction, il faut au crime une punition en rapport avec sa gravité, et à la vertu une récompense digne d'elle et digne du suprême législateur.

Voilà ce que nous dit la raison. Le langage de la religion n'est pas plus explicite, parce que cela est impossible, mais il l'est autant. Elle nous enseigne, comme une vérité première et comme la base de tout, non-seulement que nous avons une âme immatérielle, mais une âme immortelle, qui ne mourra jamais, qui jamais ne sera détruite. Elle nous invite continuellement à y penser, afin que nous rendions, par les bonnes œuvres, cette âme digne d'une immortalité heureuse. « O DIEU, dit l'Écriture sainte (Eccl., III, 16), si vous permettez que sous le soleil l'impie se trouve à la place de la sagesse et l'iniquité à celle de la justice, c'est qu'il viendra un temps où vous jugerez et le juste et l'injuste, et alors ce sera le temps de la consommation de toutes choses: elles rentreront dans l'ordre, et chacun recevra selon ses œuvres. »

Un pauvre vieillard, grabataire depuis bien des années, avait, sur le point d'expirer, réuni toute sa famille et plusieurs amis autour de son lit. Le calme, la résignation, étaient peints sur sa figure. Ses yeux étaient fermés; on eût dit qu'il dormait paisiblement, sous un doux sourire qui passa trois fois sur ses lèvres entr'ouvertes. Au milieu du

deuil général, un de ses fils lui demanda quelle raison le rendait rayonnant d'une joie surnaturelle et le faisait ainsi sourire. « La première fois, répondit le vieillard d'une voix défaillante, je songeais aux plaisirs fugitifs de ce monde, et je n'ai pu m'empêcher de sourire de la folie de la plupart des hommes, qui ne cessent de les poursuivre. La seconde fois, je me suis rappelé les chagrins qui sont venus fondre sur moi, et je me réjouissais en pensant que je vais les échanger contre une béatitude éternelle. La troisième fois, sans me croire pur aux yeux de mon Sauveur, je réfléchissais sur la mort, qui glace les hommes d'épouvante, et j'ai souri en voyant mon bon ange qui déployait ses ailes éclatantes pour transporter mon âme devant le trône du Tout-Puissant. » En prononçant ces dernières paroles, le vertueux vieillard expira.

Il est donc vrai, lecteur, que le tombeau n'est pas le terme de la vie humaine; que ce qui pense et vit en nous ne meurt pas; que ce cœur qui soupire après le bonheur, que cette intelligence qui soupire après la vérité, seront enfin satisfaits. Oui, loin de nous ce matérialisme, qui tient l'homme courbé vers la terre, cette terre que nous ne touchons que de l'extrémité du corps, comme pour nous apprendre à la dédaigner. Qu'elles sont consolantes, qu'elles sont sublimes, ces destinées de l'homme appelé à vivre au-delà de tous les temps! Alors que mille secousses diverses agitent la terre, que tout s'ébranle et tombe autour de lui, debout sur les choses créées, il contemple les choses éternelles. Ce qui peut lui arriver de plus extrême, c'est de mourir: et que lui importe la mort, si son âme est immortelle!

Ainsi, avec le dogme si certain, si inattaquable de l'immortalité de l'âme, avec cette assurance que nul système, nulle impiété ne saurait ébranler en nous, le malheur est consolé, la vertu encouragée, la raison satisfaite, le vice réprimé, la Providence justifiée, l'homme et le monde moral expliqués.

## VI

## CE QUI ATTEND L'ÂME.

L'idée de la justice divine nous en avertit. Puisque l'âme est immortelle, elle sera nécessairement punie ou récompensée, suivant la conduite qu'elle aura tenue pendant qu'elle animait le corps. DIEU, en plaçant l'homme sur la terre pour un certain nombre d'années, lui a imposé des lois; il l'a laissé libre de les observer; seulement il a ajouté: Si tu m'es fidèle, je te traiterai comme mon enfant, et tu auras droit à l'héritage du ciel; si tu me désobéis, tu seras pour moi un ennemi, et je t'éloignerai de ma face afin que tu expies ta révolte par lo châtimeut qu'elle mérite.

C'est là, suivant le saint enseignement de la Religion, tout l'homme. L'Écriture le dit expressément: « Crains DIEU et observe ses commandements: car en cela est tout l'homme. »

Que la passion s'insurge tant qu'elle voudra, que les libertins fassent semblant de se moquer et de rire, que les ignorants débitent des sornettes à dormir debout tout en croyant, comme ils disent, faire les malins; que les chansonniers composent d'insolents couplets et inventent un Dieu de leur façon et misérable comme eux; que les indifférents s'endorment et vaquent à leurs affaires en s'étourdissant sur ces graves vérités: elles n'en existent pas moins, immobiles comme les Alpes, menaçantes, effrayantes, inévitables!

Votre âme comme la mienne se débattrait vainement : elle aura l'enfer ou le ciel en partage ! et cela pour l'éternité...

Qu'elle choisisse donc !

Je ne lui en dis pas plus long sur ce sujet, je la renvoie aux instructions de son catéchisme et aux souvenirs de sa première communion.

Mais qu'on se souvienne que rien n'est têtue comme un fait, et que les destinées immortelles de l'âme sont un fait.

## VII

### CE QUE SERAIT LE MONDE SI LES HOMMES N'AVAIENT POINT D'ÂME IMMORTELLE.

C'est une petite question qui ne laisse pas que d'être intéressante.

Je me représente donc un jour où il serait bien démontré qu'entre les animaux et nous il n'y a de différence que par la taille et le poil, que notre corps est la seule partie de nous-mêmes, qu'avec lui tout finira sans remède, que la vie présente est par conséquent notre unique tout.

Dès ce moment, le bien cesserait d'être sur la terre : car le bien ne se produit que par l'âme et à la voix de la conscience. Or, l'âme serait, dans notre supposition, une chimère ; et, franchement, sans âme la conscience serait une autre chimère non moins ridicule. Partant, plus de conscience ; une seule chose pour contenir les hommes : le gendarme ! Dès qu'on échapperait au gendarme, tout serait sauvé.

Conséquence rigoureuse : les gens qui gouverneraient, et qui n'auraient point à redouter le gendarme, se feraient d'abominables tyrans : et ils auraient raison.

Autres conséquences non moins certaines :

Personne ne voudrait plus obéir, l'autorité appartiendrait exclusivement aux poings les plus vigoureux.

Dans le commerce, plus l'ombre de bonne foi, un brigandage universel. Il est déjà bien abaissé comme on le voit aujourd'hui : jugez comme il serait alors !

Dans la magistrature, les juges n'auraient à rendre d'autre justice que celle de leurs caprices et de leurs intérêts.

Dans l'armée, pas un soldat ne consentirait à donner sa vie pour la patrie. Comment donc ! mourir tout entier, mourir sans espérance, et cela pour une querelle de princes ou pour élargir une frontière : à d'autres ! Je n'ai qu'une vie, je ne la sacrifierai pas ; et, s'il faut absolument une mort, eh bien, je tuerai l'officier qui m'envoie au feu !

Dans la famille, l'immoralité s'affranchira de tout lien, quand elle sera loin des regards. Et pourquoi pas ? pourquoi se priver du plaisir lorsqu'on peut le prendre à son aise ? La débauche du haut en bas !

Une peste survient : ceux qui sont attaqués du mal périront sans secours ; qui se dévouera ? et pourquoi, et pour qui se dévouer ? Chacun pour soi ! le plus horrible égoïsme !...

Celui que le chagrin accable n'a plus qu'une ressource : le suicide. Point de consolation, point d'espérance, point de soulagement ! j'ajoute tout de suite : point de dévouement !

Les Sœurs de Charité commencent par s'enfuir des hôpitaux où elles soignent si admirablement les moribonds, et des écoles où elles enseignent aux orphelins la vertu et l'honneur : mots devenus in-

signifiants et complètement vides, dès qu'il n'y a point d'autre vie.

Ceux qui dévouaient leur existence, — et il y en a beaucoup, allez ! — à porter des secours et des consolations fraternelles aux malheureux dans leurs galetas, les laisseront bien tranquillement se consumer de désespoir et de rage.

En un mot, le monde sera devenu une tanière ou une caverne de larrons et d'assassins, un enfer inhabitable.

Et vous croyez que le suprême Créateur, quel qu'il soit, que vous l'appeliez Dieu ou de tout autre nom qu'il vous conviendra, aurait créé l'univers pour le jeter dans de telles conditions au milieu de l'espace ! Mais alors l'univers tout seul serait un épouvantable blasphème contre son auteur !

Allez donc trouver une Petite-Sœur-des-Pauvres, prouvez-lui qu'elle n'a pas d'âme, et vous verrez si elle reste longtemps au chevet du vieillard !

Prouvez la même chose à l'héroïque missionnaire, et vous verrez s'il s'inquiète longtemps des hideux sauvages qu'il veut amener à la vertu et à la civilisation, et s'il ne s'empresse pas de regagner patrie, famille, foyer domestique !

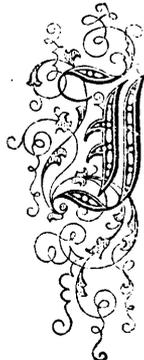
Rassure-toi, ô homme : tu as une âme, cette âme est immortelle, ses destinées sont admirables. Porte avec courage le poids du travail, de la douleur, de l'ingratitude, des infirmités ; car tout cela n'aura qu'un temps, et le jour de la réparation est proche. Oh ! que l'on est fort quand on sait cela ! oh ! que l'on est heureux quand on le médite ! Quel puissant levier offert à notre faiblesse pour nous détacher des biens corrompteurs de ce monde et pour accepter courageusement les maux de la vie !

[Pour le Foyer Domestique.]

### LA QUEUE DU DIABLE.

Votre ennemi, le Diable, tourne autour de vous comme un lion rugissant pour vous dévorer.

St. PIERRE, 1<sup>er</sup>e Epître.



Il est de foi que le Diable existe. Nous le voyons apparaître, dès l'origine du monde, pour défigurer l'œuvre de Dieu, son Créateur et son Maître. L'histoire du Diable est l'histoire même de la Révolution qui a commencé avant l'existence du monde où nous vivons, qui se poursuit à travers les siècles, pour finir à la fin des fins.

De même qu'il est impossible de nier la Providence, qui veille sur nous avec une sollicitude maternelle, il est impossible, aussi, de nier l'existence de ces esprits malfaisants et malfaiteurs qui troublent l'air que nous respirons.

La Tradition universelle est remplie de leurs méfaits ; et les plus belles intelligences de l'antiquité y ont cru comme nous y croyons nous-mêmes avec tous les saints et avec l'Eglise.

S'il est de foi que le Diable existe, il n'est pas de foi qu'il ait une queue, et cependant il est certain, qu'il en a une. Il est représenté tantôt comme un lion rugissant, tantôt comme un serpent. Lorsqu'il fut chassé du Ciel, il entraîna un

tiers des étoiles avec cette queue formidable. Or, s'il a pu exercer sur les anges, figurés par les étoiles, une si fatale influence, combien plus les hommes ne doivent-ils pas éprouver sa puissance, figurée aussi par l'appendice du plus cruel des animaux et du plus dangereux des reptiles ?

Il répugne aux esprits forts de croire à l'intervention du Diable dans les choses de ce monde. Et cependant il est si visible que quelqu'un se mêle de nos affaires, pour les embrouiller, que si la croyance au Diable n'existait pas chez tous les peuples et dans toutes les religions, depuis l'origine du monde, il faudrait l'inventer. Car il est impossible d'expliquer sans lui le mal que les hommes font et se font entre eux.

En lisant la vie des Saints, nous y trouvons souvent des apparitions de démons ; et, en comparant leurs révélations avec l'état moral de la planète que nous habitons, nous voyons jusqu'à l'évidence qu'ils n'ont rien exagéré et que leurs visions ne sont que l'expression des influences occultes auxquelles nous sommes soumis à notre insu.

Sainte FRANÇOISE ROMAINE, transportée en esprit dans les séjours de l'éternelle horreur, a vu Satan et ses anges. Elle nous apprend, qu'outre les démons infernaux, nous sommes encore exposés aux vexations de ceux qui sont retenus sur la terre et dans les airs pour troubler l'ordre admirable établi par DIEU. Ceux-là n'étaient pas à la tête des bataillons révoltés, ils sont restés spectateurs de la révolte, ils ont gardé un silence criminel. Et DIEU, à cause de cela, les chassa éternellement de sa présence. Ces démons sont tombés du dernier chœur des anges, c'est-à-dire du chœur auquel appartiennent les anges que DIEU nous a donnés pour protecteurs et pour gardiens. Leur crime est de n'avoir pas résisté à la tentation, de s'être laissé entraîner.

Or, tandis que l'ordre le plus parfait règne dans la hiérarchie céleste, tandis que les anges fidèles s'aiment entre eux et adorent tous ensemble le Souverain Seigneur des mondes visibles et des mondes invisibles ; tandis qu'ils jouissent d'une paix inaltérable, d'une félicité éternelle, eux, les démons, vivent dans un désordre perpétuel. Il n'y a entre eux aucune harmonie, ils se détestent et surtout détestent DIEU et tout ce qui appartient à DIEU. Pour eux, il n'y a pas de paix, pas de repos, pas d'espoir. Et tant que le monde existera ils vivront dans une lutte, dans une révolte perpétuelle. Leur état : c'est la Révolution.

La Révolution sur la Terre est la suite, la queue de la Révolution commencée au Ciel ; et les révoltes de tous les temps, ne sont que la suite, la queue des bandes révoltées contre DIEU dans les profondeurs éternelles.—Le même esprit les anime. Ils frémissent à la pensée de DIEU, ils ne veulent pas de DIEU, et par conséquent pas d'Eglise de Dieu.

C'est à Elle qu'ils s'attaquent, sur la Terre, parce que c'est Elle qui représente DIEU ; c'est Elle qui prêche DIEU, Elle qui adore DIEU, Elle qui obéit aux ordres de DIEU. En un mot, c'est Elle qui défend DIEU contre eux. C'est Elle qui les frappe, qui les excommunique.

Or, de même que l'Eglise a un chef invisible qui régit au milieu des anges et des bienheureux,

de même l'Enfer a un chef invisible, éternellement renfermé dans ses abîmes infranchissables. Là il règne sur tous ceux qu'il a entraînés, qu'il a perdus.

Or, de même que les enfants de DIEU travaillent à son royaume, sur la Terre, afin de parvenir à celui du Ciel, les autres travaillent à détruire la Cité sainte, ils assiègent les murailles, sans espoir de les renverser ; mais avec un courage et une persévérance dignes d'une meilleure cause.

Saint-JEAN nous apprend ce qui a paru autrefois dans le ciel. Pour bien comprendre ce qui se passa aujourd'hui sur la Terre, il est bon de remonter jusqu'à cette bataille formidable, seule explication de la lutte du bien et du mal qui se poursuit à travers les siècles.

“ Il y eut un grand combat dans le Ciel : Michel et ses anges combattaient contre le Dragon. Le Dragon et ses anges combattaient contre lui. Mais ils furent vaincus et leur place fut effacée du Ciel.

“ Alors cet immense Dragon, le serpent anti-que que l'on appelle le Diable et Satan, le séducteur de l'Univers, fut précipité des splendeurs éternelles sur la Terre, et ses anges avec lui.”

Voulez-vous savoir pourquoi nos premiers parents se sont révoltés contre leur Créateur ? pourquoi ils ont transgressé sa Volonté ?

Vous apprendrez en même temps pourquoi, parmi leurs descendants, il y en a dont l'acharnement est inexplicable, sans une cause occulte et surnaturelle.

“ Quelle cause poussa nos premiers parents à se séparer de leur Créateur, à transgresser sa Volonté, souverains qu'ils étaient du resto du monde ! Qui les entraîna à cette honteuse révolte ?

“ L'Infernal Serpent ! Ce fut lui, dont la malice animée par l'envie et la vengeance, trompa la Mère du genre humain.

“ Son orgueil l'avait précipité du ciel avec son armée d'anges rebelles..... Plein d'une ambition démesurée contre le trône et la monarchie de Dieu, il alluma au ciel une guerre impie et livra un combat insensé.

“ Le Pouvoir souverain le précipita tout en flammes de la voûte éthérée. Ruine hideuse et brûlante, il tomba dans le gouffre sans fond de la perdition, pour y rester, chargé de chaînes indestructibles, dans le feu vengeur.

“ Il promène autour de lui des yeux menaçants où une douleur et une consternation démesurées se mêlent à l'orgueil indomptable, à la haine implacable.

“ D'un seul coup d'œil, et aussi loin que peut pénétrer le regard des anges, il voit un triste et immense désert, flamboyant, comme une grande fournaise.

“ Aucune lumière ne jaillit de ces flammes ; mais les ténèbres visibles laissent apercevoir une multitude de maux. La paix ni le repos ne peuvent jamais habiter cette région des chagrins, cette obscurité lamentable où l'espérance ne peut entrer, elle qui vient à tous ! Mais, là, des supplices sans fin, un déluge de feu alimenté d'un souffre qui brûle sans se consumer.

“ Tel est le lieu que l'Eternelle Justice prépare pour ces rebelles. Oh ! combien cette demeure ressemble peu à celle d'où ils tombèrent ! ”

La foi catholique n'enseigne pas autre chose ; mais il a fallu un grand poète, comme MILTON, pour donner à une vérité si terrible des couleurs si vives.

..

Maintenant, si du monde invisible et surnaturel, nous descendons dans ce monde sublunaire, nous verrons que l'antique serpent y exerce parfois son empire avec une autorité souveraine et une violence atroce. Toutes les guerres, tout le sang répandu, toutes les larmes versées depuis l'origine du monde sont son œuvre. Les persécutions, les révolutions, les haines, les discordes, les vengeances sont inspirées par lui. — Si les anges de Dieu ne lui opposaient une résistance continue ; si l'Eglise et les Saints ne venaient sans cesse renverser ses projets, la société humaine ne serait bientôt plus qu'un champ de bataille couvert des dépouilles sanglantes des enfants de Dieu.

L'histoire à la main, nous suivons ses traces à travers le monde ; et nous retrouvons partout des preuves de son passage. Ce n'est pas Dieu qui a fait le mal, et les hommes ne sont pas naturellement mauvais ; cependant le mal existe et la malice humaine va jusqu'à l'absurde. Evidemment il y a là un mystère. Pour expliquer ce qui nous entoure, il faut avoir recours à l'incompréhensible.

Le premier fils de la femme a été un meurtrier, un fratricide. Le premier apôtre du Sauveur l'a renié, un autre l'a vendu. Une foule abruti a demandé sa mort.

Ce sont des vieillards, des docteurs, des sénateurs qui l'ont accusé, ont poussé la vile multitude au tribunal de Pilate et l'ont amené contre Lui. Satan les tenait tous comme dans un erible.....

Dès l'origine du monde l'erreur se répand dans les âmes comme une épaisse fumée, elle obscurcit toutes les notions du Vrai et du Bien. A peine trouve-t-on, de distance en distance, à travers les siècles, quelque lumière pour éclairer les profondes ténèbres. Et lorsque la Lumière elle-même, la Lumière incréée, viendra du Ciel sur la Terre, elle sera méconnue et outragée. Les hérésies, les schismes, les persécutions, bouleverseront le monde jusqu'au jour où la Croix Triomphante deviendra le signe infallible du Salut.

..

Mais alors encore tout n'est pas fini. De même que la vie du Fils de Dieu se poursuit à travers les siècles, de même la ruse et la malice de ses ennemis semble renaître de la cendre des persécuteurs.

« Pourquoi ne reconnaissez-vous pas mon langage ? leur dit Notre Seigneur. Parce que vous ne pouvez pas entendre mon discours, vous appartenez au Diable, votre Père, et vous voulez faire tout ce qu'il désire. Il était homicide dès l'origine du monde, et il ne peut rester dans la vérité ; voilà pourquoi il n'y a pas de vérité en lui : Lorsqu'il ment, il dit ce qui est en lui : parce qu'il est menteur et père du mensonge. »

Ainsi, il y a des hommes qui, par le consentement de leur volonté, deviennent les fils du Diable et les esclaves de ses désirs. Ils suivent ses exemples, ils obéissent à ses inspirations. Voici la grande armée qui combat depuis le commencement contre les enfants de Dieu.

Ceux qui aiment Dieu aiment également notre Seigneur et ils aiment son Eglise. Ils respectent ses lois, ils suivent ses enseignements. Ils sont véritablement les fils de Dieu, les fils du Jour et de la Lumière. Il n'y a pas de ténèbres en eux. Ils ressusciteront dans la gloire après avoir semé dans les larmes.

Quelle différence entre ces âmes si belles, si douces, si calmes, et les âmes agitées de mille passions mauvaises, où la haine, la vengeance et le mensonge semblent avoir établi leur demeure. Ames maudites et excommuniées de la société des Saints, âmes qui n'entreront jamais dans la Gloire, qui ne jouiront jamais de l'éternelle félicité.

Vous les reconnaissez à leurs œuvres, elles sont pour les fidèles un sujet de scandale. Au sein même de l'Eglise, elles portent le trouble et la désolation. Car ce ne sont pas seulement les ennemis déclarés qui affligent l'Epouse du Christ, ce sont encore les enfants qu'elle a nourris du lait de sa doctrine qui la déchireront sans pitié.

L'histoire des hérésies, des schismes et des révolutions sociales nous montre ces hommes malheureux, ces foudroyés tombés des hauteurs lumineuses de la vérité dans les noirs profondeurs de l'erreur, se débattant contre la sentence redoutable qui les frappe ; et cherchant, comme autrefois Lucifer, à entraîner dans leur chute les âmes assez faibles et assez malheureuses pour écouter leurs perfides conseils.

..

Si vous voulez éviter de subir l'influence pernicieuse du plus redoutable de tous les ennemis, suivez le conseil de St. Pierre, soyez sobres et veillez ! C'est par la pratique des sacrements, par la prière, et par les actes réitérés de piété, que vous échapperez à ses pièges.

Ne tremblez pas devant lui, comme un soldat sans courage et sans armes, sachez lui résister et il prendra la fuite. St. Jacques nous l'assure et nous pouvons en être convaincus.

Celui qui fait de lâches concessions ne remportera jamais la victoire, il subira des défaites honteuses et portera un joug déshonorant.

Si vous êtes catholiques, ne soyez pas de ses catholiques à moitié payens qui veulent servir le Diable et Dieu en même temps. Cela n'est pas possible ! Vous tomberez de tentation en tentation, de piège en piège, sous la domination absolue de l'éternel ennemi du genre humain. Il vous traitera à sa suite comme un esclave, et pour vous récompenser de vos lâchetés et de vos complaisances coupables, vous accablera de son mépris et vous chargera de chaînes.

Le Diable vous séduit par l'attrait des richesses et des plaisirs. Les richesses et les plaisirs, loin d'empêcher la mort de venir s'asseoir à votre foyer, lui ouvriront la porte de votre demeure. Vous descendrez pauvre et nu dans la tombe ; vous tomberez entre les mains d'un juge offensé qui vous punira. Appelez à votre secours, à ce moment terrible, le Diable que vous aurez servi, appelez les complices de vos plaisirs. Ils vous ont tous abandonné. Alors l'Eglise, que vous avez trahie, dont vous n'avez pas voulu écouter les conseils, suivre les enseignements, sera seule pour vous défendre. Tandis qu'il est temps, jetez-vous dans ses bras et soyez lui fidèle.



[Pour le Foyer Domestique.]

## LES PLAINTES DE MINVANE.

POÈME OSSIANIQUE.

La nuit était venue, et Minvane, explorée,  
Penchée au haut d'un mont, suspendu sur les mers,  
Interrogeait de l'œil l'étendue azurée :  
Son regard anxieux fixait les flots amers.

Bientôt dans le ciel bleu brillèrent les étoiles ;  
Alors elle aperçut poindre au loin sur les flots  
Nos vaisseaux arrêtés avec leurs blondes voiles,  
Et distingua bientôt guerriers et matelots.

Mais elle ne vit pas revenir vers la rive  
Le guerrier qu'elle aimait, le guerrier le plus beau :  
Alors toute tremblante, et d'une voix plaintive :  
"Ryno ! dit-elle, es-tu couché dans le tombeau ?"

Nos regards abattus et baissés vers la terre  
Lui disaient que Ryno, son guerrier, était mort :  
Que son ombre planait, pensive et solitaire,  
Dans les nuages où doucement l'on s'endort ;

Qu'on entendait sa voix comme un son de la lyre,  
S'exhaler dans la plaine en sanglots douloureux  
Tels qu'un gémissement du nocturne zéphire  
Qu'écoute, plein d'angoisse, un amant malheureux.

"Quoi ! le fils de Fingal mort dans la plaine verte !  
"Il était bien puissant le bras qui l'a détruit !...  
"Et moi, je reste, hélas ! pour déplorer sa perte !  
"Pourquoi ne suis-je morte en cette triste nuit ?..."

"Je ne resterai pas seule ainsi sur la terre...  
"O vents ! qui soulevez mes cheveux longs et noirs,  
"Je ne mêlerai plus ma plainte solitaire  
"A vos longs sifflements qui troublent tous mes soirs !

"J'irai trouver Ryno pour dormir dans sa tombe...  
"Je ne te verrai plus, ô mon unique amour !  
"Revenir de la chasse à l'heure où la nuit tombe,  
"Où le calme succède à la chaleur du jour..."

• Les ombres de la nuit errent dans la savanne :  
"Le silence descend — un silence de mort,  
"Et vient environner le héros de Minvane  
"Sur la côte d'Ullin, où pour jamais il dort.

"Où sont tes boucliers et ta lame vaillante ?  
"Qu'as-tu fait de ton arc agile comme l'air ?  
"Ton arme était terrible, elle était si brillante !  
"Elle frappait soudain comme frappe l'éclair !

"Mais, hélas ! j'aperçois tes armes entassées,  
"Et couvertes de sang, au fond de ton vaisseau :  
"Pourquoi tes compagnons ne les ont-ils placées  
"Dans ton dernier séjour, ô bien aimé Ryno ?..."

"L'aurore avec sa voix ne viendra plus te dire :  
"— Prends ton arc ! les chasseurs sont déjà dans les bois,  
"Poussant des cris joyeux qu'emporte le zéphire,  
"Et poursuivant le cerf qui s'enfuit aux abois !"

"Efface tes lueurs si tendres, belle aurore !  
"Ryno ne te voit plus dans son dernier sommeil !...  
"Mais, ô mon bien-aimé ! Minvane te déplore  
"Comme notre œil regrette un jour pur et vermeil !

"Minvane ira sans bruit sur le bord de ta tombe ;  
"Elle se glissera dans ton lit sombre, étroit,  
"Comme l'arbre accablé qui se penche et succombe  
"Sous le souffle mortel d'un hiver long et froid.

"Mes compagnes iront à travers les montagnes  
"Et suivront en chantant la trace de mes pas ;  
"Mais je n'entendrai plus vos chants, ô mes compagnes.  
"Je vais avec les morts : vous ne me verrez pas !"

LÉON LORRAIN.

Saint-Jean, avril 1876.

### NOTE HISTORIQUE.

*Les Plaintes de Minvane*, tel est le titre d'un des poèmes gaéliques d'Ossian, qui vivait en Ecosse avant l'introduction du christianisme dans cette contrée, c'est-à-dire vers la fin du III<sup>e</sup> siècle, période dont nous sommes séparés par l'espace de 1,500 ans environ.

Dans ce temps-là, l'Ecosse s'appelait Calédonie, et elle était habitée par les Calédoniens, aussi appelés Gaéliques parce qu'ils originaient de la Gaule (ancienne France). Ce peuple faisait partie de la race des Celtes qui était répandue dans toute l'Europe occidentale.

Les Calédoniens étaient nombreux et puissants ; ils suivaient la religion des Druides, et étaient superstitieux. Ils étaient divisés en tribus, mais ils faisaient cause commune contre les Romains avec qui ils étaient constamment en guerre.

Ils croyaient que les nuages étaient le séjour des âmes après les trépas ; d'après eux, ceux qui avaient pratiqué la vertu étaient reçus joyeusement dans le palais aérien de leurs ancêtres ; mais les méchants étaient condamnés à errer sur les vents. Dans leur opinion, l'âme, après la mort, conservait les mêmes goûts et les mêmes passions qu'elle avait eu pendant la vie.

L'abus de l'autorité a toujours été fatal, c'est pourquoi les Druides perdirent leur prestige et leur puissance, comme conséquence de leurs exactions. Alors n'ayant plus d'idée religieuse pour mettre un frein à leur ambition, les chefs de tribus se querellèrent sans cesse : et, pour flatter leurs passions et chanter leurs exploits fratricides, ils s'entourèrent de bardes ou poètes, qui étaient très respectés parce qu'ils avaient été initiés aux mystères de la religion druidique.

Mais ces bardes ou poètes, ayant eux aussi, comme les Druides, abusé de leur prestige, ils tombèrent dans la disgrâce des chefs qui les soutenaient. Ils se réfugièrent chez le peuple qu'ils amusèrent par des poésies et des contes imaginaires, qui sont encore racontés à présent par les McNagnards, Écossais.

Ce fut vers l'an 303 que les chrétiens, persécutés par Dioclétien, pénétrèrent en Bretagne, et de là chez les Calédoniens, où ils opérèrent un grand nombre de conversions ; d'autant plus facilement que les Druides étaient complètement oubliés. Dans ses poésies, Ossian appelle ces premiers missionnaires chrétiens, *solitaires*, parce qu'ils vivaient dans les cavernes et au fond des bois.

Le père d'Ossian était le fameux Fingal ; celui-ci, après s'être illustré dans les guerres dont l'Irlande était le principal théâtre, remit solennellement son épée entre les mains de son fils, qui fut lui aussi, un guerrier valeureux. Ce ne fut qu'au soir de sa vie qu'Ossian composa ses chants en s'inspirant sur les tombeaux de son père, et de son fils Oscar qui avait été tué par trahison. Le barde magnanime dédia presque tous ses poèmes à Malvina, épouse de son fils, qui les lui chantait sur la harpe.

Ossian est un poète sublime. Il est d'une richesse et d'une fécondité étonnantes. Ses descriptions, ses récits sont d'une grandeur sauvage que rien ne saurait imiter ; de plus il est susceptible de la plus grande douceur.

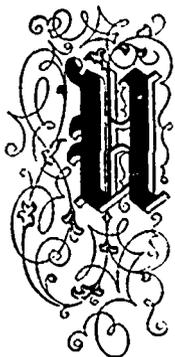
*Les Plaines d'Ullin*. Ces mots désignent l'ancien nom de l'Ulster, province d'Irlande, où Ryno était allé combattre sur la flotte de Fingal, dont Minvane attendait impatiemment le retour.

L. L.

## Littérature.

## NORBERT.

I.



**M**EUREUX ceux qui trouvent leurs satisfactions dans la maison paternelle ! Souvent les enfants sont impatients d'arriver à l'âge où il leur sera donné de la quitter. Mais quel repos se promettent-ils ? S'ils doivent en sortir comme domestiques, ils ne trouveront guère dans les maîtres la bonté et les soins particuliers des parents ; obligés quelquefois à se lever de bonne heure et à se coucher tard, jamais ils n'auront en quelque sorte assez travaillé et

ne connaîtront même pas le septième jour. Si c'est pour prendre un état, ceux qui seront chargés de les former les rudoiront et ne s'attristeront pas en voyant couler leurs larmes.

M. Norbert est un ouvrier aisé, qui habite la petite ville de P... Veuf depuis trois ans, il dirige lui-même l'éducation de ses enfants : il en a quatre, deux garçons et deux filles. L'aînée tient le ménage ; elle compte au plus seize ans : mais elle est si raisonnable, qu'on lui en donnerait bien dix-neuf. Elle ressemble à sa mère ; douce comme elle, pieuse, modeste, tout le monde l'admire ; ses frères et sa sœur lui obéissent comme à leur père. La désobéissance au reste ne serait pas de mise : M. Norbert sait ce qu'elle coûte, il a passé par tant d'épreuves... En les racontant, nous édifierons le lecteur et lui montrerons la force que la religion peut donner.

Souvent il prend son plus jeune garçon sur ses genoux ; il a six ans à peine ; " Mon chéri, lui dit-il, mon Victor, aime bien le bon Dieu, pris-le pour ton père et surtout pour ta mère ; ne l'oublie jamais, entends-tu, mignon ? "

—Oui, papa, répond l'enfant ; faites-moi encore dire : Mon Dieu, bénissez mon père et rendez ma mère heureuse.

—Je vois, mon enfant, que tu te rappelles ce qu'on te dit ; aussi quand nous prierons tous ensemble, tu demanderas également au bon Dieu de veiller sur ton frère et tes sœurs, ta Louise surtout que tu aimes tant.

Le petit Victor allait aussitôt embrasser sa sœur aînée, puis Léontine, puis Joseph.

Léontine a bientôt treize ans et Joseph dix-neuf. La différence d'âge entre les deux derniers enfants n'est si grande que parce que plusieurs autres sont morts peu de temps après leur baptême. Les trois plus âgés sont donc capables de comprendre ce qu'on leur dit ; aussi M. Norbert, qui ne les quitte jamais que pour les heures où ses occupations l'exigent, leur parle souvent du bonheur qu'ils ont de rester avec lui.

" Je goûtais avec Léa les douceurs de la maison paternelle ; tous deux nous aimions nos parents ; ils nous aimaient aussi et tenaient comme j'y tiens pour vous à ce que nous fussions bien élevés ; nous

allions de bonne heure à l'école. Quand nous revenions le soir, la journée nous avait paru si longue, que nous ne savions qu'elle caresse leur faire.

" Nous priions avec eux, les embrassions tous les soirs ; le dimanche ils nous menaient à la messe, moi je restais auprès de mon père et Léa auprès de notre mère ; nous revenions ensemble ; on dînait, on retournait à l'église pour les vêpres, puis rentrés à la maison, en hiver, nous faisons des jeux, et en été, nous allions nous promener.

" Mon père n'était pas sans sortir et sans voir personne ; mais il disait toujours à ma mère où il allait et restait absent le moins possible. Notre famille se rassemblait quelquefois avec d'autres, les voisins venaient chez nous, nous allions chez eux, on jouait, on chantait et tous paraissaient contents.

" Je me rappelle que mon père se plaisait à faire chanter Léa ; je disais aussi un petit couplet : cela réjouissait nos parents, comme je me réjouis de vous entendre : voilà pourquoi je tiens à ce que vous en fassiez autant. Le chant récréé le cœur et donne du courage. Malheureusement depuis la mort de votre mère, nous n'avons pu être gais et comment le serions-nous ? Vous êtes toute ma consolation."

—Oui, papa, s'écrièrent les enfants, et ils vinrent l'embrasser.

II.

" Mes parents avaient une petite aisance. Disposés à rendre service, ils le faisaient autant que les circonstances se présentaient. N'est-ce pas un bonheur, au reste, d'obliger ? Malheureusement tous n'ont pas cette vertu ; il y en a pour qui c'est chose impossible. Prêter, leur va, mais aux conditions les plus onéreuses ; j'ai connu des personnes qui, pour se tirer d'une difficile position, trouvaient chez ces sortes de gens des secours à raison de 50 pour 100. La loi condamne, il est vrai ; mais on connaît le moyen de l'éviter, ce qui prouve que la crainte de Dieu serait le meilleur obstacle. L'emprunteur a tort sans doute, mais de combien d'illusions ne se berce-t-il pas ?

" Mon père était comme cela ; il voyait les choses en beau et faisait mille projets. A son aise autrefois et toujours prêt à faire du bien, il pensait que, dans le cas de besoin, on serait bon aussi envers lui ; mais il n'en fut pas ainsi, et lorsqu'il le fallut, il subit les taux les plus usuraires.

" Deux circonstances contribuèrent à le jeter dans le besoin : 1. le feu du ciel tomba sur notre maison, causa beaucoup de ravages, et comme nous n'étions pas assurés, presque tout notre mobilier disparut. 2. Nous avions un frère plus âgé que nous d'une douzaine d'années ; par sa paresse et son habitude d'aller au café, il compromit l'établissement que mon père lui avait confié : de là notre gêne.

" Antoine manquait de cœur ; ayant lu de mauvais livres, se croyant un savant, il oubliait que le travail est un grand moralisateur. Non-seulement donc il ne faisait rien, mais il alla jusqu'à abuser de la signature de mon père, en sorte que celui-ci crut devoir reconnaître ses obligations. Ces sacrifices imprévus amenèrent la ruine de la maison. Mon frère partit ensuite pour Paris ; sans doute, il est mort car nous n'en avons plus entendu parler.

" Il ne nous restait plus rien. Mon père espé-

rait néanmoins se relever ; mais les portes qu'il venait de faire, l'inconduite de son fils aîné qui ajouta à ses chagrins, tout cela altéra sa santé. Pendant près de six mois il demeura étendu sur un lit. Sa mère quoique très contrariée par la perte de son avoir, car sur les instances de son mari elle avait sacrifié son bien personnel, ma mère ne négligea rien pour le consoler et pour que les soins d'un médecin habile lui fussent donnés : on out quelque temps des lucurs d'espérance ; mais le mal fit des progrès, et il mourut : sa fin fut celle d'un chrétien éprouvé.

« Souvent dit le proverbe, un malheur ne vient pas sans l'autre ; ma mère que les soins donnés à notre père avait épuisée, succomba peu après, malgré nos pieuses attentions.

« Avant ses derniers moments elle nous appela auprès de son lit : Mes enfants, nous dit-elle, je vais mourir ; mais quoique absente, je veillerai sur vous. Aimez toujours le bon Dieu ; conduisez-vous sagement, il vous protégera. Votre frère ne s'est pas trouvé au lit de mort de son père et il n'est pas avec vous autres. Sans le maudire, promettez-moi de vous défier de lui. Nous le promîmes.

« Elle expira quelques moments après. Nous éclatâmes alors en sanglots ; nous veillâmes auprès d'elle, nous l'accompagnâmes à sa dernière demeure et obtînmes qu'elle fût placée à côté de notre père.

« Quand on n'a plus ses parents, tout manque ; nous le vîmes bientôt. Il nous restait un oncle, il est vrai, notre mère nous l'avait dit : mais il demeurerait à une certaine distance. Nos tantes n'étaient plus et nul de nos cousins ne sembla s'occuper de nous ; les tuteurs même ne firent pas grand chose.

Notre chagrin était grand : que faire ? que devenir ? Heureusement une lettre de mon oncle arrivait peu de temps après ; elle annonçait son retour au pays. Il paraît qu'il s'était absenté, bien loin, et que sans cela il serait venu. Il me dit de partir de suite pour M... et à Léa d'entrer chez les sœurs. La supérieure en effet vint nous trouver et fit part à Léa de l'ordre qu'elle avait reçu. Il était temps ; les créanciers s'ennuyaient d'attendre, et quitter notre maison nous désolait.

« J'avais alors treize ans et ma sœur onze. Je savais lire, écrire et compter passablement. Je connaissais aussi mon catéchisme et j'avais eu le bonheur de faire ma deuxième communion. Nous partîmes.

### III.

Il n'y a rien qui coûte comme d'abandonner la maison où on est né, où on a grandi ; tout y rappelle de précieux souvenirs. Là était le berceau où notre mère jetait souvent un regard de satisfaction pendant notre sommeil et où elle se tenait penchée, pleine d'angoisses, lorsque nous étions malades. Ici nous nous asseyions, soit dans notre petite chaise, soit sur les genoux de nos parents ; là était leur place, ici la nôtre. Qu'est-ce que le jardin ne nous rappelait pas également ? C'est dans ces allées que nous courions avec un frère, une sœur, que nous étions joyeux de cueillir des fleurs pour les apporter à nos parents et recevoir d'eux un doux baiser en échange.

Les grands arbres du jardin et du petit champ qui le joignait nous connaissaient pour ainsi dire, ils nous semblaient différents des autres ; les oiseaux n'avaient point peur de nous, ils venaient quelquefois manger dans nos mains. Les poissons s'ap-

prochaient aussi et se jetaient en jouant sur les miettes de pain que nous leur donnions.

« Combien nous étions heureux, chère Léa ? dis-je à ma sœur ; c'est peut-être la dernière fois que nous nous essayons sous ce grand cerisier, dont j'aimais à cueillir les fruits pour nos parents et pour toi— Domain il nous faudra quitter ces lieux qui nous sont chers ; mais une pensée secrète me console : il me semble que nous y reviendrons un jour et que je mourrai où sont morts nos parents.

— Sur quoi te fondes-tu, répondit Léa, pour croire une pareille chose ? Ah ! si cela pouvait se réaliser j'aurais moins de chagrin ; mais je ne vois rien qui puisse me donner cet espoir.

— Ecoute, Léa, hier soir en faisant une prière devant l'image de la Vierge qui est dans ma chambre et que j'avais tant de soin d'orner de guirlandes pendant le mois qui lui est consacré, une voix me dit, ou du moins je crus l'entendre : Mon enfant, ne pleure pas, tu as mis ta confiance en moi, tu as eu raison ; je te tiendrai lieu de mère et, si tu aimes Dieu, je te ramènerai un jour dans ce lieu qui t'est cher ; accepte en attendant les épreuves qui se présentent. Je n'entendis plus rien ; mais je dis : je suis prêt à tout.

— C'est peut-être un rêve reprit Léa.

— Je ne crois pas, car j'étais à genoux et demandais le courage d'accepter le sacrifice que j'allais m'imposer.

« Ma sœur et moi nous nous rappelâmes mille circonstances de notre premier âge ; les enfants qui venaient jouer avec nous, les amis de nos parents et les charmantes soirées d'hiver que nous avions passées.

« Après avoir jeté un regard vers le ciel et considéré un instant la lune qui commençait à monter à l'horizon, nous nous dîmes : Voilà un spectacle qui ne nous sera pas donné de voir ensemble de longtemps.

« Cependant j'ai un certain espoir, ajouta Léa, ce que tu viens de me dire me rassure : la Sainte Vierge est si bonne.

« Nous rentrâmes alors à la maison, nous fîmes la prière en commun, selon l'usage, et nous nous retirâmes chacun dans notre chambre.

« Je devais le lendemain partir pour aller chez mon oncle, à une distance de dix lieues ; Léa devait entrer chez les sœurs.

« Nous versâmes d'abondantes larmes lorsque nous fermâmes la porte et surtout en sortant du jardin, nous regardâmes souvent en arrière.

« Le soleil s'était levé radieux, les oiseaux chantaient et semblaient nous saluer dans leurs concerts.

« L'horloge venait de sonner huit heures ; on était au commencement de septembre. C'était l'heure de la messe ; nous voulûmes y assister avant de nous séparer et faire une visite au cimetière. Nous priâmes attentivement. La messe finie, nous allâmes nous agenouiller sur la fosse de ceux qui nous avaient appris le culte des morts ; nous dîmes le *De Profundis*, puis cette invocation :

« O notre bon père et notre bonne mère, si vous êtes avec Dieu, comme nous l'espérons, ayez pitié de nous ; voilà vos enfants condamnés à quitter la maison où vous les avez élevés : c'est un grand malheur ; mais ils se consolent par cette pensée que vous veillerez sur eux et ne permettrez pas qu'ils oublient jamais d'aimer Dieu, pour se trouver plus tard avec vous. »

La suite du récit fut lue par M. Norbert, sur un

cahier, où sa vie était racontée à la troisième personne.

## IV

On ne comprend pas toujours dans les campagnes, et même dans les villes, les services que rendent ces humbles filles qui ont renoncé aux douceurs de la vie pour se consacrer à Dieu, aux soins des malades et à l'éducation des enfants. Souvent elles appartiennent à des familles aisées; elles pouvaient briller dans le monde; mais elles ont préféré le renoncement et devenir humbles servantes du Seigneur. Leur mission est loin d'ailleurs d'être exempte de tracasseries, car les enfants auxquelles elles se donnent, ne sont pas toujours reconnaissantes; les parents eux-mêmes n'apprécient pas toujours leur enseignement; les malades qu'elles visitent éclatent parfois en reproches; à l'exemple de leur divin Maître, elles ne s'irritent point, mais elles passent toujours en faisant le bien.

Sœur Lucie, née de parents riches, avait été demandée en mariage par plusieurs jeunes gens de son rang; mais elle a tout quitté à l'âge de dix-sept ans et s'est consacrée à Dieu, pour le service des pauvres. C'est elle qui est supérieure dans la petite ville de P.; elle est venue à la messe avec ses subordonnées et une grande partie des filles qu'elles dirigent: les élèves sont tenues à ce devoir tous les jours.

— Pourquoi, se dit-elle, Léa n'est-elle pas avec les autres? Il y a quelque chose là-dessous; jamais je ne l'ai vue se mettre ailleurs. Elle attendit après la messe pour l'appeler et lui demander de s'expliquer. Mais à peine l'office avait été dit que la petite fille sortit avec son frère. Sœur Lucie suivit les enfants de loin, les vit entrer dans le cimetière et aller s'agenouiller sur deux tombes. Inaperçue, elle fut témoin de leurs prières, et leurs adieux terminés, elle se montra.

— Mes petits amis, leur dit-elle, j'ai tout vu: vous êtes d'excellents enfants; et je ferai tout pour vous être utile. La sainte Vierge que vous priez si bien, vous bénira et vous serez récompensés de l'amour que vous portiez à vos parents.

— Léa, je vous l'ai déjà dit, vous allez venir chez nous de ce pas, vous devenez notre fille adoptive, nous vous instruirons et quand vous serez grande, vous prendrez l'état que vous voudrez.

— Tu vois, dit Norbert à sa sœur, que déjà le bon Dieu vient à notre secours et que tu trouves dès aujourd'hui une maison où tu pourras apprendre à servir le Seigneur et gagner ta vie.

— Madamo, dit-il à la sœur, soyez mille fois bénie; ce que vous faites pour Léa est une bonne œuvre; sans vous que serait-elle devenue? Je ne m'attristais que pour elle; car, vous le savez, un garçon se place toujours plus facilement; je m'inquiète un peu cependant, car dans quelle maison entrerais-je? Il est vrai, mon oncle y veillera.

— Si je puis vous être utile aussi, mon enfant, je le ferai avec plaisir; conservez toujours les bons sentiments que je vous connais; Dieu vous viendra en aide.

— Merci, Madamo, répondit Norbert, merci mille fois; permettez-moi de baiser votre main en signe de reconnaissance. Il embrassa ensuite sa sœur et dit en pleurant: " Au revoir, Léa."

— Pendant cette scène, sœur Lucie était attendrie jusqu'aux larmes, et quelque chose semblait lui dire: vous êtes parents.

## V

Qu'il était triste Norbert maintenant! Pendant qu'il se trouvait encore avec sa sœur et n'avait point perdu de vue le clocher de la ville, il avait contenu son émotion; maintenant il gémit et ne se sent plus le courage de marcher mais il se rappelle qu'il a des épreuves à subir, et que le ciel a promis de veiller sur lui: A quoi me servirait la tristesse? dit-il: si mon oncle veut, j'apprendrai un état, et lorsque je serai ébéniste, quelle belle chaire je donnerai à l'église et comme j'ornerai l'autel de la Vierge! Léa aussi sera fière, si nous nous retrouvons ensemble.

Petit à petit l'enfant s'éloignait: il se reposait de temps en temps sur l'herbe, puis reprenait sa marche. Déjà il avait fait environ neuf lieues; le soleil allait bientôt disparaître, il ne devait pas être bien loin du château où servait son oncle. Une certaine inquiétude commença à s'emparer de lui. La nuit approchait; il marchait toujours, et comme il venait de quitter la route, pour prendre un chemin de traverse, il ne rencontrait plus personne. Tout à coup, le ciel jusque-là serein se couvrit de nuages noirs, le vent souffla avec violence, des éclairs scintillaient, le tonnerre gronda, la pluie tombe par torrents. Norbert ne peut plus marcher, il s'arrête; la fatigue et la peur le font tomber presque sans connaissance au bord d'un fossé profond; mais il prie et une main invisible semble le protéger. Cependant que va-t-il devenir? sera-t-il contraint de passer la nuit dehors? L'orage se prolonge, et quand il cesserait, où aller? L'obscurité est complète; il peut avoir quitté le chemin, il prend donc le parti de rester. Il est là depuis trois heures: il se désole, il appelle sa sœur, prie ses parents et surtout se recommande à la Sainte-Vierge.

Au même moment un bruit de pas se fait entendre: Dieu a permis qu'un homme revenant du marché voisin, au lieu de prendre le chemin ordinaire, se soit trompé au plus fort de l'orage et ait suivi celui où se trouvait Norbert. Ce dernier gémissait lorsque le voyageur passa. Ne voyant rien, étonné, l'étranger cria: Qui est là? L'enfant répondit: ayez pitié de moi; je suis de la ville P..... je vais chez mon oncle qui reste au château de M..., je ne dois pas être bien loin, mais je ne sais si c'est le chemin. Si vous pouviez m'emmener avec vous?...

— Oui, mon enfant, répondit l'étranger, d'une voix douce, je connais le pays; le château où tu vas n'est guère qu'à une demi-lieue: tu as fait plus de chemin qu'il ne fallait. Tu es égaré; mais je vais te conduire. C'est bonheur néanmoins que tu aies quitté le chemin, car si je n'avais pas pris celui-ci tu ne m'aurais pas vu, et peut-être sur un autre point n'aurais-tu rencontré personne. — Comme toi aussi je me suis trompé; heureusement que j'étais à pied: le temps m'avait engagé à laisser mon cheval, sans cela l'orage ne m'aurait probablement pas fait prendre de ce côté. Viens avec moi, je te mènerai dans la ferme même du château; on me connaît et tu seras bien reçu.

Dire la joie que Norbert ressent à ces paroles, est chose impossible.

— Merci, Monsieur, merci mille fois, vous me sauvez la vie.

Cependant le temps s'était éclairci; à la lueur des étoiles et surtout de la lune qui ne tarda pas à paraître, le voyageur put voir que l'enfant méri-

taut intérêt. Outre le son de sa voix qui était douce, il remarqua qu'il avait une figure franche et belle. Il s'informa de ce que nous savons et tout en causant ils arrivèrent à la ferme. Par bonheur, ce soir-là, on était encore debout : au premier signe de l'orage, le fermier avait envoyé chercher les regains ; on venait de les rentrer, et on terminait le repas du soir, à l'arrivée des voyageurs.

## VI

Léa aussi avait pleuré, et de temps en temps elle regardait du côté par où son frère s'en était allé. La supérieure la consolait de son mieux ; mais, malgré tout ce qu'elle pouvait lui dire, la pauvre enfant n'en restait pas moins affligée.

— Votre frère est bon, mon enfant, lui disait la religieuse, je le sais ; ce que j'ai vu me l'a mieux dit que tout autre chose. Je déplore son éloignement ; mais il faut l'espérer, le bon Dieu vous le ramènera.

— Vous l'espérez, ma sœur, reprit Léa ?

— Oui.

L'enfant cessa ses larmes, et sans oublier celui qui en était la cause, lorsqu'elle eut rejoint les autres jeunes filles de l'école, elle fut contrainte de penser à autre chose ; car elle trouva là beaucoup de sympathie et des moyens de faire diversion à ses peines.

Léa assista aux classes et passa la journée comme autrefois, mais, le soir, elle ne s'en retourna pas ; elle resta avec les pensionnaires, et, après souper, sœur Lucie la mena dans une petite chambre à côté de la sienne. Elle l'y plaçait expressément pour veiller sur elle et lui donner ses soins.

— Mon enfant, lui dit-elle, considérez-vous comme chez vos parents, et prenez du courage.

La petite fille ne dormit pas de suite ; elle ne put s'empêcher de penser à ses gens, à Norbert et à sa maison. — Demain, disait-elle, mon frère ne viendra pas m'éveiller ; hélas ! où est-il ? Si quelque malheur allait lui arriver ! Pour moi, je suis bien ici. Elle s'endormit.

Mais une demi-heure à peine s'était écoulée, qu'elle jeta un grand cri. Sœur Lucie qui travaillait l'entendit ; elle accourut aussitôt et vint voir ce qui se passait.

— Qu'avez-vous, mon enfant, il me semble que vous avez crié ?

— Oui, ma sœur, répondit Léa : je venais de m'endormir ; je ne sais comment cela s'est fait, mais un orage épouvantable venait d'éclater ; mon frère était tombé de fatigue sur le bord d'un fossé où l'eau coulait par torrents, il allait être entraîné et criait : Léa, Léa, je vais mourir. A ce moment sans doute je me suis réveillée en disant : Norbert !

— Je sais, mon enfant, que quelquefois, pendant le sommeil, nous recevons des avertissements ; mais c'est rare et puisque votre frère marche bien, il aura eu le temps d'arriver avant la nuit. On a vu, il est vrai, quelques éclairs ; mais le ciel ne s'est guère couvert et il n'est pas tombé de pluie. Dormez tranquille.

Le lendemain, pour distraire Léa et surtout lui faire prendre l'air, sœur Lucie décida que l'enfant irait chaque jour aux champs pour garder le troupeau de la maison, dans l'après-midi, et que le matin elle suivrait les classes.

L'idée de sortir, surtout par un beau soleil d'automne, avait quelque chose d'agréable pour Léa.

Les enfants aiment beaucoup le grand air ; d'un autre côté, c'était une occasion de revoir sa maison, car du lieu où le champ se trouvait on la découvrait facilement.

Nous le savons tous, cela fait du bien de se retrouver en face d'objets aimés ; l'impression est parfois si forte qu'on a vu des personnes oublier les choses les plus indispensables et rester longtemps dans une espèce d'extase ; Léa fut de ce nombre.

Le champ où elle se rendait étant clos en grande partie, elle pouvait s'asseoir et coudre tranquillement ; mais ses yeux se fixaient sur la maison, elle saluait les arbres du jardin, et il lui semblait toujours que son frère allait paraître.

Insensiblement elle reprit tout son calme. Elle fit des progrès dans toutes les choses auxquelles on l'exerça.

## VII

Norbert fut bien reçu à la ferme, non-seulement à cause du voyageur qui l'avait introduit et qu'on connaissait, mais en considération de M. Auguste, le vieux domestique du château. A peine eut-il dit qu'il était son neveu, que le fermier s'écria : Vous avez un brave homme pour oncle, tout le monde l'aime et l'estime ici.

Auguste était depuis plus de 30 ans au service de Mme de L. Il n'avait guère que 19 ans, quand il y entra, et en avait près de 50, au moment où se passe cette histoire. Mme de L. avait perdu son époux peu de temps après son mariage ; quoiqu'elle n'eût point d'enfants et que plusieurs fussent venus demander sa main, elle avait refusé de contracter de nouveaux liens. Elle assistait à la messe tous les jours, communiait souvent, cousait ou brodait pour les pauvres, se faisait un devoir d'aller leur porter des vêtements et même de les soigner dans leurs maladies.

On avait proposé à Auguste des places plus lucratives ; il les avait refusées par attachement pour sa maîtresse : elle était si bonne pour tous !

Mme de L. n'ayant que des parents riches, ne crut pas leur faire tort en assignant une rente viagère de 500 fr. à Auguste et de 400 à Mélanie, sa cuisinière, pour récompense de leurs services.

Celle-ci, pas plus que le cocher, n'avait cherché à se marier : — Il y en a tant qui sont mal, disait-elle ; ne suis-je pas, au reste, comme à mon ménage ? Notre dame est si bonne ; jamais elle ne vient voir, comme cela se fait ailleurs, si on met trop de bois dans le feu, ce qu'on mange ou ce qu'on boit. Elle a bien raison, je ne voudrais pas la tromper pour tout au monde et celui qui viendrait me donner conseil de le faire, serait mal reçu.

Norbert ne connaissait point son oncle : il l'avait bien vu une fois chez ses parents ; mais il était si jeune qu'il ne se le rappelait nullement. Par malheur, au moment de la maladie de son beau-frère et de sa sœur, Auguste était absent. Mme de L. l'avait emmené en Italie, où elle allait rétablir sa santé ; elle n'était de retour que depuis deux jours. A son arrivée, Auguste avait trouvé une lettre qui lui annonçait la mort de sa sœur ; il répondit de suite à M. le curé de P. de dire à son neveu de se rendre auprès de lui, et à Léa d'entrer chez les sœurs. Inquiet cependant, il serait parti dès le lendemain, si la fermière ne l'avait point fait demander.

— Monsieur Auguste, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre.

—Laquelle ?

—Il y a un petit garçon ici qui se dit votre neveu ; il nous est arrivé hier tout mouillé avec un marchand de F... qui l'a trouvé dans les bois pleurant et transi de peur. L'orage l'avait surpris et il ne connaissait plus le chemin.

—D'où vient-il ?

—De la petite ville de P.....

—Son nom ?

—Norbert.

—Où est-il le cher neveu, que je l'embrasse ?...  
Je l'attendais.

—A cause de vous, monsieur Auguste, et pour qu'il fût plus tranquille, nous l'avons mis dans la chambre de notre Jules ; il dort encore probablement.

—Cela se trouve bien, dit M. Auguste ; je devais partir aujourd'hui même. La lettre que vous m'avez remise m'annonçait la mort de ma sœur et me disait de me rendre auprès des enfants, car il y a aussi une jeune fille. Je vais prévenir madame et je reviens aussitôt.

Un quart-d'heure après Auguste était de retour ; au moment où il entra dans la chambre de Norbert, il le vit à genoux faisant sa prière. Il le regarda sans rien dire et attendit patiemment dans la cuisine que l'enfant eût fini.

Quand Norbert parut, son regard se porta de suite sur Auguste, et à peine la fermière lui eut-elle dit : *Enfant, voilà votre oncle, qu'il se jeta entre ses bras.*

—Pauvre Norbert, s'écria-t-il après l'avoir embrassé et considéré plusieurs fois, que tu ressembles bien à ton père !

—Dans ce cas cela devait faire un bel homme, dit la fermière.

—Oui, la maîtresse, répondit Auguste, son père était un des plus beaux et des meilleurs hommes de P... Ensuite s'adressant à Norbert : *Et ta sœur ?*

—Léa est chez les religieuses ; la supérieure est venue la chercher.

—Cela ne me surprend point ; les sœurs sont toujours si charitables. D'un autre côté, je viens d'apprendre par une lettre de Bretagne que la supérieure est peut-être ta cousine.

—Comment ?

—Ton père n'était point de ce pays ; il était venu de la Bretagne, et ayant économisé quelque argent, il s'établit comme laboureur et se maria avec ma sœur. Au bout d'un an il eut ton frère, qui malheureusement n'a point profité de sa bonne éducation et dont je ne dis que cela. Neuf années après tu vins au monde, puis enfin Léa. Ton père n'est guère retourné dans son pays natal ; il en parlait souvent, le regretta beaucoup ; mais il ignorait ce qu'était devenu sa famille. Il y a trois ans, je fis un voyage en Bretagne pour ma maîtresse ; désirant voir les parents de ton père, j'allai au village, et j'appris qu'une de tes cousines appartenait à la communauté d'E... Sachant qu'elle s'appelait Lucie Norbert, j'ai pris des informations, et, je crois que c'est elle qui se trouve maintenant à P... Pendant ce discours Norbert ne se possédait pas de joie.

La fermière, témoin de l'entrevue, essuya de temps en temps une larme en se disant : *Heureux neveu !*

M. Auguste emmena l'enfant au château et le présenta à Mme de L....

### VIII

Mme de L. reçut l'enfant avec sa bonté ordinaire,

lui adressa plusieurs questions auxquelles il répondit avec précision, l'encouragea à bien servir Dieu et promit de l'aider à trouver une place.—*Je voudrais, mon ami, pouvoir vous prendre chez moi ; mais ma fortune ne me permet pas de faire ce que je désire. Votre oncle m'a dit que vous aviez intention d'apprendre un état, j'approuve cette idée. Le malheur de notre époque est d'aimer trop le déclassement : chacun ne se trouve bien nulle part et l'ambition dévore les hommes. Heureusement il y en a qui n'en sont pas là : votre oncle, par exemple ; il a refusé de gagner davantage pour rester ici. Comme il est dur de servir, je cherche à dédommager mes domestiques par les égards qui leur sont dus et je pense que cette méthode en vaut bien une autre. Si votre oncle ne m'était pas connu, je ne parlerais pas ainsi devant lui.*

—Je remercie madame, répondit Auguste, de la bonne opinion qu'elle veut bien avoir de moi : oui, j'ai été à même de gagner plus ; mais j'aurais perdu d'un autre côté. Je n'oublie point le proverbe : *contentement passe richesse ; j'ai surtout tenu compte de la facilité que vous me donnez de remplir mes devoirs de chrétien.*

Auguste prit congé de Madame et descendit à la cuisine, pour faire déjeuner son neveu qui, accoutumé à manger de bonne heure, commençait à avoir faim.

—Voilà un beau petit garçon, dit Mélanie ; il a l'air bien doux.

—*Mango, mon mignon, ajouta-t-elle ; on est ici comme chez soi, mais on n'abuse pas des permissions.*

Pendant ce temps, Auguste était sorti ; il s'occupait déjà du sort de Norbert. *« Le placer, disait-il, est chose difficile ; il est encore jeune, puis où le mettre ? »*

Il se promenait dans le jardin et examinait le moyen d'être utile à son neveu, lorsque Mme de L. l'appela. *Il fut très-surpris, lorsqu'elle lui dit : « Je viens de penser à votre neveu ; puisqu'il veut être ébéniste, proposez-le à Julien, le menuisier de M. Pommier, comme apprenti. »*

Auguste ne connaissait guère Julien, il l'avait vu une fois ou deux ; mais sur la recommandation de Mme de L. il voulut bien se charger de Norbert. Les conditions furent ainsi arrêtées : trois mois d'essai, pendant lesquels il se nourrirait. Au bout de ce temps, si le métier lui convenait, il serait nourri, blanchi, raccommoqué ; il donnerait trois ans et paierait 300 fr.

Norbert entra le jour même chez Julien. Les premiers mois après le temps d'essai, car le marché fut conclu, on commença à le taquiner sur ses idées religieuses, et le maître se fit un plaisir de l'envoyer, chaque dimanche, soit d'un côté, soit de l'autre, sous prétexte d'affaires. L'enfant en conçut du chagrin ; mais le désir de réussir le retint ; puis n'étant pas sûr que son maître le dérangeât auprès, il supposa des motifs réels.

Malgré ces contrariétés, Norbert restait ferme et donnait quelque espérance, lorsqu'un incident manqua d'arrêter ses progrès.

Mme de L. tomba malade ; au bout de huit jours, malgré les secours d'un médecin distingué, elle succomba d'une hydropisie. Depuis la mort de son mari, elle n'avait jamais joui d'une bonne santé et le chagrin avait miné ses forces. Dire la douleur d'Auguste et de Mélanie est chose impossible ; ils la pleurèrent comme une mère.

Les héritiers, qui étaient assez nombreux, crurent devoir vendre le château et par cette raison don-

nèrent congé aux vieux serviteurs. De plus, comme il se trouvait quelques dettes, ils firent réduire les deux rentes assignées l'une à 400 et l'autre à 300 f. Cette réduction n'empêcha pas ces fidèles domestiques de faire dire des messes pour le repos de l'âme de leur maîtresse. Il est donc vrai de dire que les bons serviteurs remplissent moins leurs devoirs par intérêt que par attachement ; mais ces exemples sont devenus rares, et le progrès moderne n'est pas en faveur de cette fidélité et de ce dévouement.

On pensait dans le pays que l'acquéreur garderait Auguste et Mélanie ; il n'en fit rien ; c'était un homme ne connaissant guère que l'or ; il lui semblait qu'avec cela on a tout, et il suffisait qu'on lui recommandât une personne à cause de ses principes religieux pour qu'il s'en défîât. Il ne comprenait pas que la foi pût servir à rien.

Avec ces idées, tout se réduit à la crainte des hommes ; mais comme la loi est souvent impuissante à prévenir et même à arrêter le crime, le méchant conclura qu'il doit faire le mal quand il le peut.

Auguste, attaché à un pays où il vivait depuis tant d'années, et où on l'aimait, loua une petite maison ; seulement n'ayant rien devant lui, le léger revenu de 400 fr. ne lui permettait guère de soutenir son neveu. Malgré cela cependant il faudra trouver 300 fr.

Il s'imposa dans ce but de nombreuses privations ; elles l'affaiblirent et peu à peu on le vit décliner. Norbert était trop jeune pour apercevoir du changement dans la santé de son oncle ; seulement il ne comprenait pas pourquoi il ne venait plus le voir chez son maître. Celui-ci se gardait bien de lui en parler et se réjouissait de l'occasion qui pourrait s'offrir de résilier son marché. L'enfant lui était devenu odieux ; il n'avait point de reproches à lui adresser mais il ne le molestait pas moins et faisait son possible pour le dégoûter. Le motif de cette haine venait de l'affection et de l'intérêt que beaucoup lui montraient. Norbert en effet par sa douceur, sa bonté, sa complaisance et son habileté, était devenu l'ouvrier que tous voulaient avoir chez eux, quand il s'agissait de petits ouvrages. Julien craignant que son élève ne fit trop de progrès et ne devint un ébéniste supérieur à lui, le laissa ignorer mille choses ; mais Norbert jetait les yeux à la dérobee sur les ouvrages du maître, examinant son mode d'exécution et le gravait dans son esprit.

## IX

Il y a déjà plus de deux ans que Norbert est en apprentissage ; le maître, outre le peu de soin qu'il a mis à lui apprendre le métier, profite d'une occasion pour le renvoyer.

Auguste est malade, il est à l'extrémité ; Mélanie, la vieille cuisinière, ayant obtenu la permission du fermier du château, car c'est elle qui depuis la mort de la femme de celui-ci, tient le ménage, se présente chez Julien et annonce à Norbert que son oncle est mourant. L'enfant court aussitôt, oublie de demander la permission et même reste deux jours absent.

Julien aurait dû comprendre que si Norbert avait quitté l'atelier sans songer à cela, la position où se trouvait son oncle devait l'excuser. Quand celui-ci fut mieux, ce qui ne tarda pas, grâce aux bons soins qu'il avait reçus depuis peu, Norbert revint à l'atelier ; mais Julien lui dit : Allez-vous

en, vous ne travaillerez plus ici, et ayez soin de m'apporter dès aujourd'hui 200 fr. L'enfant eut beau se jeter à ses pieds et demander pardon, tout fut inutile.

Norbert s'en retourna chez son oncle, les yeux remplis de larmes. Quand celui-ci le vit si triste : Ne pleure pas, dit-il ; je suis bien mieux, déjà même je commence à me lever.

—Je le vois, mon oncle, Dieu merci ; mais j'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre : Julien m'a renvoyé, parce que je ne lui ai point demandé permission de venir ici ; dès qu'on m'a dit que vous étiez malade, j'ai quitté sans penser à rien.

—Tu as eu tort, enfant ; mais je ne vois pas grand mal, il faudra bien qu'on cherche ailleurs.

—Oui, mais il exige 200 fr. aujourd'hui.

—200 fr. ? je ne les ai pas ; j'ai pourtant bien économisé, Norbert, ajouta-t-il, ouvre ce tiroir et compte combien il s'y trouve.

—Mon oncle, il y a 150 fr.

—J'ai encore 10 fr. ailleurs. il ne manque donc que 40 fr.

En ce moment Mélanie entra.

—Savez-vous, dit Auguste, que Norbert est obligé de sortir de chez Julien ?

—Pourquoi ?

—Parce que lorsque vous êtes allé le chercher, il est parti sans le prévenir.

—Tant mieux. C'est un bien mauvais homme, comment ce pauvre chéri a-t-il pu rester si long-temps ? Il avait l'air de rire quand j'ai annoncé votre maladie ; je suis sûre qu'il le martyrisait. Tant mieux !

—Mais Mélanie, il y a un embarras ; il exige de suite 200 fr.

—Il y a assez de deux ans ainsi passés, n'est-ce pas mignon ?

Norbert ne répondit que par ses soupirs.

—Mélanie, reprit Auguste, il me manque 40 fr.

—Pourquoi faire ?

—Pour compléter les 200 fr. ?

—Où avez-vous donc trouvé le reste ?

—Chaque jour j'ai retranché sur mes dépenses en disant : C'est pour payer l'apprentissage de Norbert.

—Maintenant voilà l'explication : je ne suis plus étonné de votre maladie. Si vous étiez venu à mourir, que serait devenu votre neveu ?

—Le bon Dieu ne l'a pas voulu. Mais il faut payer cet homme.

Puisque c'est lui qui le renvoi, il ne peut être si exigeant. Je crois que si vous résistez, il perdra.

—Non, il ne le faut pas.

—Vous êtes trop bon ; si c'était moi, cela marcherait autrement ; mais enfin, je vais vous chercher ces 40 fr., il m'en restera encore 10, et c'est assez pour mes besoins du moment.

Mélanie alla chercher les 40 fr. ; on les joignit aux 160 ; elle porta le tout à Julien. Celui-ci fut très surpris de recevoir la somme et donna quittance.

Mélanie prit les effets de l'enfant et dit à Julien avant de sortir :

—Vous avez mal agi envers Norbert ; je ne crois pas que cela vous soit avantageux, car le bon Dieu punit ceux qui font mal.

—Ah ! oui, le bon Dieu s'occupe bien de tout cela ; allez-vous-en donc avec ce petit dévot ; je n'aime point ces gens-là : ils m'ennuient avec leur religion. Je n'en étais pourtant pas mécontent.

—Alors de quoi vous plaignez-vous ?

—Ce n'est pas mon idée.

—Je vous plains beaucoup.

Mélanie sort en disant cela. De retour chez Auguste : Vous aviez raison, il ne convenait pas de faire rester votre Norbert plus longtemps chez ce méchant.

X

Mélanie avait dit vrai. Deux jours après le départ de Norbert, au moment où on était très-embarrassé pour le placer ailleurs, car on ne voulait point l'éloigner, le propriétaire du château pour lequel travaillait Julien, l'appela et lui dit :

—Julien, voilà ce que je vous dois, vous ne serez plus notre fournisseur.

—Comment cela, Monsieur ?

—Parce que je ne suis pas content de vous ; les divers mémoires que vous m'avez présentés ne sont point justes et il y a même des articles portés deux fois ; je n'en ai rien dit jusqu'ici, mais il faut un fin à tout ; vous venez aussi de vous conduire si mal vis-à-vis du petit Norbert, que j'en suis indigne.

—Mais, Monsieur, je n'ai rien à me reprocher, il s'est absenté deux jours sans m'en prévenir.

—Je le sais, mais aussi je connais le motif.

—Je vois d'où cela vient : les dévots ne m'aiment pas, ils m'auront noirci sans doute.

—Vous savez pourtant que je ne les fréquente pas ; mais quand il s'agit de justice, je veux qu'elle soit gardée.

—Comme cela, il est décidé que je ne reviendrai plus ici.

—Oui.

—Bonjour, Monsieur.

—Bonjour, Julien.

—Brigand de bourgeois, murmura-t-il en s'en allant, moi qui croyait lui plaire en agissant comme j'ai fait, je l'ai entendu tant de fois parler mal des prêtres ; malgré cela, cependant, il est juste.

M. Pommier, en effet, très-indifférent pour les choses religieuses, se permettait même des railleries, mais n'aimait pas qu'on blessât personne. Assez obligeant d'ailleurs et instruit, on pouvait espérer qu'il reviendrait aux vrais principes.

Sur ces entrefaites, Laurent, ouvrier habile fut appelé. Il serait entré plutôt ; mais il n'était dans le pays que depuis peu, on ne le connaissait pas assez. Auguste qui se levait déjà, se traina comme il put jusques chez lui et proposa son neveu.

—Cela me serait difficile, répondit Laurent, parce que je n'ai pas encore beaucoup d'ouvrage ; d'un autre côté, il faut que je m'assure auparavant de ce qu'il sait.

Après quelques paroles échangées de part et d'autre, il fut convenu que Norbert entrerait le lendemain ; on remit à plus tard les conditions. Laurent, homme consciencieux, doux et humain, se montra bien disposé ; mais il s'aperçut que l'apprenti connaissait peu de choses ; cependant tenant compte des bonnes dispositions qu'il remarquait, il consentit à la perfectionner, à condition de deux ans d'apprentissage. Auguste et Norbert acceptèrent. Laurent s'engageait en outre à nourrir l'enfant et à l'entretenir.

(A suivre.)

## UN BON FILS.

Je viens de lire, en langue provençale, une simple histoire qui m'a profondément émue par la noblesse des sentiments et le parfum de vertu qui s'en exhale. Je n'ai pu résister au plaisir de la traduire. La voici dans sa franche et naïve simplicité.

B. A.

I



Un maître maçon, père de famille, du nom de François, ou maître François, ainsi qu'on l'appelait communément, avait deux fils : l'un, grand, beau et vigoureux garçon de vingt-et-un ans, Vincent, était aussi heureusement doué au moral qu'au physique. Bon, vertueux, aimant le travail, il était l'orgueil et la joie de sa famille. Vincent était maçon comme son père. Il venait d'échapper à la conscription en amenant un bon numéro, le numéro 127. Il savait lire,

écrire et compter. Son frère avait neuf ans ; il était fin comme l'aube, éveillé comme un lutin. Il allait chez les Frères, où il était considéré comme un parfait écolier. Maître François avait aussi une petite fille nommée Agathe, mignonne et ravissante fleur à peine éclosée. On venait de la sevrer. L'enfant était un peu indisposée par suite de la dentition. La mère, Marguerite, était un bijou de femme, alerte, propre, travailleuse, économe ; elle conduisait sa petite barque qui courait, légère, sous le vent, sans crainte des écueils.

Maître François et son fils aîné avaient un travail béni de Dieu. Ils faisaient bien ce qu'ils faisaient, aussi ne manquaient-ils pas d'ouvrage. Notre maçon eût été un homme exemplaire, s'il eût un peu moins aimé le vin. Non point qu'il s'adonnât à l'ivrognerie, ou même, qu'il se grisât complètement ; mais, une fois par semaine, le dimanche, il se laissait aller à son petit faible et brava peut-être un peu plus qu'il n'eût fallu. Mais enfin, les hommes sont des hommes, tous plus ou moins enclins aux misérables passions humaines. Or donc, il arrivait que, le dimanche, François se plaisait de préférence au cabaret qu'à vêpres. Aussi, quand il rentrait à la maison le soir, il était d'une gaîté singulière, marchait quelque peu de travers, avait le nez rouge et les yeux brillants. Dans la semaine, rendons-lui justice, il coupait largement son vin avec de l'eau, et était tout à son travail.

II

Le malheur fait souvent comme les voleurs, il fond sur nous à l'improviste et nous écrase alors que nous y attendons le moins. Agathe, la petite Agathe, le joyau de la mère, le trésor du père qui l'aimait, la gâtait, la berçait, se faisait enfant comme elle, pour se reposer de ces labeurs, quand venait le soir. Agathe, l'ango de la famille, l'oïsson qui remplissait la maison de son gentil ra-

mage, Agathe, devint malade, toujours de plus en plus et mourut. Les enfants sont si frères à cet âge : une flamme que le moindre souffle éteint.

Heureuse Agathe ! malheureuse mère ! père malheureux !

Mais c'était dans les desseins de Dieu.

La maison où régnait la joie devint sombre et triste. Longtemps on y pleura.

Mais Dieu qui fait les plaies sait aussi les guérir. La mère, cette honnête et digne femme, Vincent, ce brave et digne garçon aussi, se consolèrent pourtant, en disant à Dieu les divines paroles que Notre-Seigneur-Jésus-Christ lui-même nous a enseignées et prescrit de lui adresser dans l'angoisse et la douleur : Mon Dieu, que votre volonté soit faite ! Seul, maître François, ne savait pas prier et avait oublié le chemin de l'église et la messe du dimanche, où nul ne le voyait plus désormais. François était de plus en plus découragé, de plus en plus sombre, sa plaie semblait ne se pouvoir guérir.

Quand nous abandonnons Dieu. Dieu nous abandonne ou nous châtie. Demandez, nous a-t-il dit, et vous recevrez ; frappez et l'on vous ouvrira. Qui, donc, ne demande rien ne peut rien recevoir.

Si la main du maître nous frappe, laissons-là, afin qu'elle nous caresse.....

Notre maçon n'avait pas la moindre affection pour le travail, et on le voyait continuellement inquiet. Quand l'esprit est dans cet état, le corps souffre, l'appétit s'en va, le sommeil, le courage et la force s'éloignent avec lui. L'homme n'est plus bon à rien. Il tomba dans les idées noires et les sombres rêveries. Rêver et pleurer est tout ce dont il est capable.

Cependant, il faut que ce soit de la terre ou du ciel que vienne la consolation, sans laquelle la mort seule peut délivrer d'une douleur sans fin.

Hélas ! devinerait-on jamais où notre malheureux François fut la chercher cette consolation ? A qui la demanda-t-il ? A l'amour de sa bonne et chère femme ? Aux enfants qui lui restaient ? A un ami ? au travail ? Non ! Le pauvre homme demanda-t-il du secours à Celui qui seul peut nous en donner ? Non, l'incensé ! Il le demanda... — il y a de quoi pleurer sur lui en le disant, — il le demanda au vin ! Ce qu'il faisait, naguère, le dimanche seulement, il le fit désormais tous les jours ; ce qui ne faisait qu'à moitié, il le fit en plein : il but et but toujours davantage ! Désolation du vin à l'eau-de-vie il n'y a qu'un pas, François le fit... Eau-de-vie, disent les Français, moi, je dis eau de mort ! Et de plus en plus, chaque jour, depuis le matin en se levant jusqu'au soir en se couchant, il faisait succéder les petits verres aux petits verres... il s'étourdissait et devenait gai... de cette gaieté qui fait de l'homme un animal féroce, une brute.

### III

Est-il nécessaire de l'ajouter ? Cette maison qui, il y a quelque temps, était comme un vrai paradis sur terre, devint bientôt un enfer. On le sait, quand dans un ménage entre l'ivrognerie, la paix, le contentement, le bien-être en sortent et font place aux disputes, au bruit, aux ennuis, à la faim, aux dents aiguës, à la misère en haillons.

Peu à peu les pratiques s'en allèrent comme à la débandade, Dieu, permettant ainsi que les gens dont les maisons ou les boutiques étaient à réparer

ou à bâtir, se gardassent d'employer un homme qui démolissait la sienne.

Marguerite, la pauvre Marguerite, pleurait comme une madeleine, à l'écart et sans bruit. Et quand, bien des fois cependant, elle se hasarrait, toute craintive, à faire entendre à son mari quelque paroles de raison, quelques-unes de ces bonnes et affectueuses paroles, qui eussent dû l'é-mouvoir et le ramener, c'était toujours en vain. Heureuse quand ce brutal ne la battait point. Les enfants, le fils aîné comme son jeune frère, avaient aussi leur grosse part des souffrances de leur mère.

Vincent travaillait chez un autre maçon : hier, il était maître, et commandait comme son père ; grâce à l'inconduite de celui-ci, il est aujourd'hui valet. Hélas ! que de fois ce brave enfant ne versa-t-il point autant de larmes que son marteau taillant donnait de coups sur la pierre dure ! Tout ce qu'il gagnait, il l'apportait à la maison ; et trop souvent le fruit de ses sueurs, ces belles semaines, cet argent sonnante, honnêtement gagné, sou à sou, et qui aurait dû servir à acheter du pain pour la famille, que de fois ne servait-il pas à payer le cabaretier !

Quelle misère et quelle vie ! Quel sujet de douleur et de larmes ! Ah ! par bonheur, la foi sainte du chrétien illuminait cette ombre de malédiction, le divin Sauveur en croix était là les bras et le cœur ouverts, ensanglanté, tout meurtri, disant à cette mère, à ses enfants : Regardez-moi et le courage vous reviendra.....

### IV

Un vendredi, avant la fin de la journée, Vincent revint à la maison plus las, plus harrassé, plus triste que jamais. Il trouva sa mère qui se désolait, et son jeune frère qui pleurait aussi, le pauvre enfant, de voir pleurer sa mère.

— Qu'avez-vous, mère ? lui demanda-t-il tout étouffé.

— Tiens, lis, répondit Marguerite, en lui présentant une feuille de papier.

Vincent lut. La sueur perla sur son front ; il devint blême comme un mort.

— Miséricorde ! nous sommes perdus, s'écria la pauvre mère !

— Perdus ! répondit Vincent.

Il y eut dans la maison un silence plus douloureux que ne peuvent l'être les cris d'angoisse les plus amers.

Qu'était-ce donc que ce papier ? Hélas ! mon Dieu ! une saisie, que l'huissier venait d'apporter. Dans quelques jours, tout l'avoir de ces pauvres gens devait être mis en vente sur la place. Et puis, la mère et les enfants seraient à la rue... C'était pitié !

### V

Tout à coup, Vincent se lève. Il est comme hors de lui, un rayon de joie perce sur son visage comme s'il eût vu le ciel s'entr'ouvrir et que Dieu lui-même lui eût fait entendre sa voix. Il embrasse sa mère et part comme un fou.

A peine vient-il de sortir, que son père entre en tribuchant, les yeux hors de la tête, l'écume à la bouche, couvert de boue, les cheveux en désordre, déchiré, en haillons. Il chantait... Nul n'eût pu dire ce qu'il chantait. Il était effrayant à voir, et faisait reculer de dégoût et d'horreur. D'où ve-

naît-il ? On le devine. Le misérable ! Il fit du vacarme, battit sa femme, souffleta son enfant, bu encore, puis tomba sur la table et s'endormit dans son vin, comme une bête immonde.

Dors, malheureux, dors ! car lorsque tu dors, seulement, ta pauvre femme peut pleurer en paix.

## VI

Déjà la nuit est noire. Où donc est allé Vincent ? Quand va-t-il revenir ? Il ne sait pas que son père est rentré ; et, sans doute, le pauvre enfant est à sa recherche. Que de fois n'est-il pas allé le chercher ainsi, pour le ramener par la main, comme un enfant conduit un aveugle, ou pour le relever sur les grands chemins ou dans une ornière fangeuse, et le rapporter sur ses épaules : horrible fardeau !

## VII

Marguerite, anxieuse, tourmentée, les yeux pleins de larmes qui débordaient de son pauvre cœur allait, de temps en temps ouvrir la porte afin de voir si personne ne venait, quand soudain la porte s'ouvrit :

— Nous sommes sauvés, mère ! cria en entrant Vincent, avec une expression de bonheur.

— Que t'arrive-t-il, mon enfant ? tu es tout bouleversé, et ta main tremble et frémit dans la mienne.

Ne pleurez plus, nous sommes sauvés ! L'encan ne se fera point, mère ! Voilà des écus !

— Malheureux ! qu'as-tu fait ? s'écria la pauvre femme...

— Mère, cet argent est bien à moi, il est à nous : et le voilà.

— Qu'est-ce que cela, Vincent ?

— Je savais qu'un brave homme, honnête autant que riche, cherchait quelqu'un qui voulait partir.....

— Tu t'es engagé !

— Vous l'avez dit, mère ! Grâce à Dieu ! voilà du pain ! Vous aurez du pain, mère, vous aurez du pain !

— Hélas ! hélas ! hélas ! Croix de mon doux Jésus, cria Marguerite, les deux mains sur la tête !

— Et voilà l'acte de remplacement, dit Vincent.

— L'acte ?... quel acte ? fit maître François, que cette scène et ces cris avaient réveillé. Ouvrant ses yeux tout grands, hébété, il cherchait à comprendre ce que tout cela signifiait.

— Vincent, mon fils bien-aimé ! Vincent, mon sang, ma chair et ma vie ! — disait Marguerite, en le couvrant de baisers et en le serrant dans ses bras. — tu ne partiras pas !... N'est-ce donc point assez d'avoir perdu notre Agathe ? Je ne veux pas que tu partes !... Dieu n'a point voulu que tu partisses. Lorsqu'il t'a mis un bon numéro dans la main ! Tu me laisserais, toi ? Mais alors je mourrai !... Mais non, ce que tu dis là ce n'est pas possible. Dis-moi qu'il n'est pas vrai, Vincent. Ton père changera, Dieu fera ce miracle ! Et que me fait à moi l'encan ? Que m'importent la faim et la misère ? Que me font les croix et les privations de toutes sortes pourvu que je te garde, mon Vincent, que je te sente là, près de moi ; toi le soutien de la maison ; toi qui es, après Dieu, notre Providence, toi ma consolation et mon tout. Eh ! qu'est-ce que cela me fait qu'on vende nos meubles ! Une armoire, une table, quelques chaises

sont-ils ma chair et mon sang comme tu es, toi, mon sang et ma chair ?

— Ma mère, ma parole est donnée : un honnête homme n'a que sa parole. Je suis soldat, je l'ai signé !... Et puis, songez-y, ma bonne mère, ne faut-il point que vous mangiez, que vous nourrissiez et vêtissiez mon frère décemment ? Cet argent que voilà, et celui que vous recevrez dans six mois et dans un an, serviront à cela. Mère, mère, il faut manger.

— Qu'entends-je, dit tout à coup le père, qui commençait à comprendre. Le repos et le sommeil avaient dissipé les vapeurs du vin, et rendu à son cerveau toute sa lucidité.

— Mon père, dit Vincent, je vous dois le respect : je n'y manquerai point. Écoutez-moi et comprenez. La misère et la faim sont entrées ici, avec l'inévitable chaîne de maux qu'elles traînent à leur suite... Vous savez mieux que moi qui leur a ouvert la porte !... Si nous nous sommes endettés, père, c'est pour avoir du pain. Il vaut encore mieux devoir au boulanger qu'au marchand de vin. Nous devons, notre mobilier est saisi : il faut payer. Pour payer il faut de l'argent ; je suis allé en chercher, j'en ai trouvé, le voilà ! Et certes il n'est pas volé ! Sept ans de ma vie, sept ans de ma belle jeunesse, et peut-être ma mort en Afrique ne sont pas trop payés, n'est-ce pas ?... Je pars. Ma pauvre mère pleure... Moi, je pleure avec ma mère, voyez... Laissez-moi vous le dire pour la dernière fois : Si la misère nous étirent de sa fatale étreinte, si, sur cette terre, nous n'avons plus que notre honneur que je viens de sauver, si nous n'avons plus que nos yeux pour verser des larmes, père, qui donc en est la cause ? Ah ! sûrement, ce n'est point moi !...

— Malheureux que je suis ! s'écria maître François, en cachant sa figure dans ses mains !

Il avait tout compris comme s'il n'eût jamais bu.

Maître François se leva et le cœur gros de larmes :

— Ma femme, mes enfants, dit-il, écoutez-moi : Ce n'est point un homme dans l'ivresse qui vous parle, c'est mon cœur, c'est mon âme, c'est le plus malheureux des pères ! Je jure, je jure tard, mais à temps, — soyez béni mon Dieu ! — Je jure de sortir de l'ornière, et pour toujours... Hélas ! pauvre femme ! pauvre Vincent ! pauvre moi !... Je vous gagnerai du pain. Si j'ai ruiné la maison, je lui rendrai l'aisance. Pardon et pitié ! J'arrosrai de mes sueurs mes longues heures de travail. J'en trouverai encore, du travail, vous le verrez ; et tant je travaillerai, et tant j'économiserai, et tant je vivrai droitement et honnêtement que je ferai un homme pour racheter notre enfant, je le jure !

## VIII

Vincent partit, sinon absolument content comme un roi — si tant est que les rois soient contents — du moins consolé. Marguerite resta longtemps encore courbée sous le poids de sa douleur. Mais bientôt elle la déposa aux pieds de Dieu, et Dieu la consola ! Maître François tint parole : il réédifia sa maison en y ramenant l'aisance ; il paya ses dettes, il surnagea, se sauva du naufrage et prit le dessus de ses mauvaises affaires. Les pratiques revinrent. Quand le travail mène la barque, elle arrive facilement à bon port.

— Et Vincent ?

— Vincent est aujourd'hui un sergent-major de

grenadiers, un brave et bon soldat de notre France.

## IX

Il y a peu de temps, un homme harassé de fatigue, arrivait, les souliers poudreux, un sac sur l'épaule, un bâton à la main, et s'informait de Vincent, à la caserne de Draguignan. A peine se virent-ils, que le père et le fils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. L'homme, n'était autre, en effet, que maître François, parti pour venir apporter à Vincent la somme qui devait lui donner un remplaçant. Somme ramassée à grand'peine, et fruit de ses rudes labeurs.

Ce fut le cœur ému et plein de joie que Vincent serra son père sur sa noble poitrine.

Maître François avait tenu parole.

—Mon père, dit le soldat, merci !—Et Vincent pleurait comme un enfant.—Père, vous êtes témoin de mon bonheur, et cependant je suis soldat, soldat je resterai : Jo tiens mes galons, et bientôt, je l'espère, j'aurai l'épaulette.

Vincent demanda, cependant, une permission pour aller voir sa mère et l'obtint. Il partit avec son père. Quand Marguerite vit son Vincent plus beau, plus grand, plus noble que jamais, elle faillit mourir de joie, et remercia Dieu dans son cœur d'avoir béni son enfant bien-aimé, ce bon fils ; et, par ce même fils, d'avoir rendu la paix, la joie et l'honneur à sa famille, en faisant entrer dans le sentier du devoir celui sans l'exemple et la bonne vie duquel il ne peut y avoir, dans une famille, ni joie, ni honneur, ni paix.

BLANCHE ANDRIEU.

(Pour le Foyer Domestique.)

## UN JEUNE MÉNAGE

AU XIXE SIÈCLE.



A chère amie, croyez-moi, notre siècle se distingue par des anomalies sans nombre, des turpitudes, des ridicules et des travers qu'il me serait facile de vous énumérer. si vous vouliez bien prendre le temps de m'écouter. Mais, je le vois, vous adorez notre époque à l'exemple de l'Indien devant ses félicités ; vous vous agenouillez devant cette jeunesse qui s'égare de plus en plus dans les excès mondains. Soit : je ne combats vos idées que pour répondre complètement à ce que vous appelez "les choses à la mode." Or, ces choses à la mode ne me représentent pas toujours ni le bon ton, ni le bon sens, et, il est manifeste pour moi, que si la société moderne est si corrompue, c'est grâce à l'esprit d'indulgence qui a pénétré dans les familles les plus distinguées, et à cette soif ardente de l'or qui ensorcelle toutes les consciences.....

—C'est cela, dans votre bon vieux temps on était bien meilleur, bien plus vertueux, bien plus honnête qu'aujourd'hui, n'est-ce pas ? Ah ! charmante époque que la vôtre où la jeunesse était engagée, baillonnée, sequestrée même jusqu'à l'âge de dix-huit ans ! La jeune fille de votre temps n'était qu'une poupée à ressorts qui ne répondait à vos questions que les yeux baissés. Le jeune homme ne se présentait dans le monde que pourvu

d'un certain bagage d'expressions de bon ton.....

—Oui, c'est bien vrai, chère amie. Mais de mon temps les enfants craignaient leurs parents et les aimaient à la fois : de mon temps les jeunes filles obéissaient à leur mère et les jeunes gens respectaient leur père ; de mon temps la jeunesse savait s'exprimer avec grâce, était remplie d'attentions pour les vieillards et de galanterie pour les dames, et tout cela, avec une exquise délicatesse de procédés. Trouvez-moi aujourd'hui, généralement parlant, ces mêmes qualités dans l'éducation moderne ?

—Peut-être avez-vous raison, sous quelques points de vue. Je veux bien vous faire cette concession,—que la jeunesse actuelle manque de savoir-vivre... de respects envers leurs parents... et de...

—C'est tout ce que je voulais savoir de vous, ma chère amie ; je vous ai forcé de trouver les défauts de la cuirasse de notre société-modèle, et puisque vous êtes en si bon chemin, laissez-moi vous conter un trait de mœurs qui vous fera mettre le doigt sur les plaies de cette société distinguée. Vous connaissez comme moi les personnages que je vais mettre en scène ; vous êtes déjà initiée à leurs épreuves. Veuillez donc prendre une seconde tasse de thé, et me donner quelques moments d'attention.

C'était ainsi que s'exprimaient deux dames d'un certain âge et dont la position de fortune était en rapport avec la brillante situation de leur époux respectif. Elevées dans l'opulence, elles avaient chacune mené une existence bien différente : celle-ci, d'un caractère sérieux, avait peu voyagé mais beaucoup lu, et elle recherchait cette littérature élevée qui fixe à bien les idées d'une jeune femme et la fait persévérer dans les vertus pratiques ; l'autre, au contraire, avait parcouru le monde en tout sens, avait lu tous les ouvrages en vogue et s'était attribuée une prescience qui lui avait valu, dans sa jeunesse, plus de désagréments que de charmes ; mais s'étant mise au-dessus des caquetages du monde, elle s'était composée une physionomie et une conscience capable de soutenir la lutte.

Madame de C... était donc une femme réunissant les qualités du cœur à celles de l'esprit, tandis que madame de V... affectait une insouciance et un scepticisme qui cadraient fort peu avec les principes de son amie. Néanmoins la première avait décidé de continuer ses relations intimes avec madame de V... dans l'espérance de la voir revenir à de meilleurs sentiments. En effet, si le début de la conversation entre ces deux dames nous a causé quelque surprise, nous verrons que la fin réservait un véritable triomphe à la première, et que là ne devait pas s'arrêter le succès qu'elle en attendait.

Mais cédonz la parole à madame de C... dont le récit devra intéresser le lecteur et le faire réfléchir sur les vanités de ce monde.

"Vous le savez, chère amie, nous avons suivi les progrès de Mathilde, nous avons assisté à ses succès au pensionnat et enfin nous avons toutes deux désiré son bonheur. Douée de qualités naturelles, Mathilde fut la joie de ses parents et sut attirer vers elle une foule de jeunes amies qui enviaient ses talents. A la fleur de l'âge, aussi belle que modeste, vous savez encore combien elle fut courtisée, recherchée par un grand nombre d'adorateurs. Il s'en présenta de toutes les qualités, de toutes les hauteurs, de toutes les largeurs, de toutes

les épaisseurs et enfin de tous les âges. Mathilde ne se laissa point étourdir par tous les doux propos qui effleurèrent ses oreilles ; elle faisait le désespoir à la gente masculine qui se pressait autour d'elle, et plus on lui manifestait d'amitié, plus elle se plaisait à se montrer parfaitement insensible à celui-ci ou à celui-là.

—Jene te comprends pas ! lui disait sa mère ; tu te montres si indifférente à l'un ou à l'autre de ces messieurs qui te rendent visite que pas un ne reviendra ici.

—Vous pensez, ma mère ? Je suis si heureuse auprès de vous, que puis-je désirer de mieux ailleurs ? Vous voulez que je pense au mariage ? Si c'est ma destinée de me bien marier, la Providence seule dirigera mes pas. Je suis jeune, j'ai encore le temps de réfléchir à un acte si sérieux en soi...

Et sa mère disait en elle-même : Elle fait bien de réfléchir : un bon mari est chose si rare !— Et cependant le sien était véritablement le modèle des époux.

Cette tendre mère aimait sa fille, sans aucun doute, mais se rendait peu compte de sa position de fortune. Son mari était dans les affaires et elles avaient toujours prospéré ; elle, elle n'avait jamais eu à souffrir de la gêne, donc, il devait en être un jour de même pour sa fille. Très-bien, mais à la condition que sa fille ferait un bon mariage, pécuniairement parlant. Or, si les bons maris sont rares, les fortunes non-seulement le sont aussi mais en plus se perdent avec une désolante promptitude. Et Mathilde, qui avait plus de jugement que sa mère, se faisait depuis longtemps cette réflexion :

“ Si j'épouse un jeune homme dans le commerce, réussira-t-il dans sa nouvelle entreprise ?... Si je choisis un employé du gouvernement, sa position lui permettra-t-elle de me rendre aussi heureuse que je suis ? ” Il y avait donc chez cette jeune fille une crainte bien légitime, celle de manquer du nécessaire, de vivre de privations, choses qu'elle n'avait jamais connues. Aussi avait-elle parfaitement raison de dire à sa mère : “ Je suis si heureux auprès de vous ! ”

—Mais Mathilde a fait un excellent mariage...

—Oui, elle a épousé un charmant jeune homme sous tous les rapports ; et vous, chère amie, qui croyez tout voir, tout connaître, avez-vous vu leur intérieur ?

—Ma foi, c'est fort confortable chez ce jeune ménage.

—Tant que vous voudrez ; mais laissez-moi continuer mon récit.

“ Ce jour arriva, qu'un jeune homme modeste et distingué fut présenté à Mathilde ; tout en lui respirait la douceur et la franchise ; de plus, très-bel homme—ce qui, entre parenthèse, ma bonne amie, nous attire toujours vers le mariage,—et les visites devenant plus fréquentes, les deux jeunes gens se manifestèrent leurs vœux, leurs saints désirs, et enfin, nous assistâmes à la bénédiction nuptiale de celle que nous avions vu naître dix-huit ans auparavant. Quelle était belle dans sa toilette de mariée ! Vous vous l'a rappelez encore, cette jeune fille à la toilette élégante, dont la coupe du visage était si gracieuse et distinguée à la fois ; puis le voile qui ne laissait voir qu'une faible partie de son front virginal ; tout en elle était angélique, n'est-ce pas ?

—Oh ! certainement, ma chère. Mais lui, le

jeune marié, était charmant aussi, un beau brun conduisant à l'autel une jolie blonde...

—Dites donc une belle brune plutôt...

—C'est vrai, je me trompe... Ah ! le beau garçon... Tenez, nos maris étaient loin d'être aussi beau que lui ce jour-là...

—Ma chère, parlez pour votre compte, s'il vous plaît ; mon mari était un fort bel homme dans sa jeunesse...

—C'est vrai, je me trompe encore ici... Mais, voyez-vous, ma mémoire me fait parfois défaut...

—Soit. Mathilde entraînait un ménage avec une modeste aisance. Son mari n'avait rien par lui-même ; une place du gouvernement suffisait largement à ses dépenses lorsqu'il était garçon ; de plus les économies qu'il avait faites en vue de prendre un jour une douce compagne avaient servi à monter sa maison, ce qui vous faisait dire tout à l'heure qu'elle était confortablement meublée : mais il n'avait point de patrimoine.

“ Mathilde avait imposé ses conditions avant le mariage : “ Je désire, avait-elle dit, avoir une femme de chambre et une cuisinière. ” Elle eut une femme de chambre et une cuisinière. Le bon Dieu, qui protège toujours les bons ménages, n'avait pas manqué d'envoyer aux jeunes époux un charmant petit être qui devait les rendre plus attachés l'un pour l'autre s'il était possible ; dès lors Mathilde exigea une troisième domestique ou bonne d'enfants. Voici notre jeune couple entouré d'un nombre de servantes très-suffisant pour le service de la maison.

—Et elle faisait fort bien de se faire servir...

—D'autant mieux que ça ne pouvait durer longtemps.

Un beau matin, Henri était triste, l'appetit lui manquait au déjeuner. “ Qu'as-tu, mon ami, tu parais soucieux, es-tu malade ?—Non, du tout. —Quelque chose te préoccupe, n'est-ce pas ?—Oui, ma bonne Mathilde. Jusqu'à présent je n'ai rien voulu te dire, mais puisque tu me demandes le sujet de ma tristesse, permets-moi de t'avouer que mon salaire ne suffit pas à nos dépenses de maison. Tu as de l'ordre, beaucoup d'ordre, je le sais ; mais trois domestiques pour un jeune ménage, c'est trop, ma bonne amie...—Tu as raison, Henri : renvoyons la femme de chambre ?... La bonne d'enfant peut fort bien la remplacer ?—C'est précisément ma pensée. Ainsi c'est convenu, tu consents à congédier cette domestique ?—Certainement.

Et Mathilde renvoya sa femme de chambre.

Quelque temps après, Henri redevint soucieux rêveur, au grand chagrin de sa jeune compagne. —“ Qu'as-tu donc, encore, cher Henri ?—Et mon Dieu ! quelques dettes qu'il me faut payer et je ne puis le faire ; nos dépenses sont trop fortes ; c'est vraiment bien pénible !—Consoles-toi, Henri ; notre bébé est bien portant, ses nuits sont bonnes, ne gardons que notre cuisinière ; qu'en penses-tu ?—C'est mon opinion ; une seule domestique nous suffit.—Tu as parfaitement raison, cher Henri, et je travaillerai un peu plus maintenant ; un baiser du bébé me reposera de suite.—Prévient donc cette fille de se trouver une place.—Je vais le faire de suite. ” Et Mathilde la plaça chez une de ses amies.

—Je n'aurais certainement pas été aussi facile que Mathilde...

—Vous n'avez pas besoin de me le dire. Les choses marchèrent ainsi pendant quelques mois ; mais si la gaieté avait disparu sous le toit conjugal, l'affection que les jeunes époux ressentaient

l'un pour l'autre ne s'était pas éteinte. Il n'y avait jamais eu de part et d'autre la plus petite discussion à propos de la gêne qui s'était introduite dans cet intérieur. Et du reste, il ne pouvait en être autrement. Mathilde et Henri aimaient le monde, ils aimaient recevoir dans leur délicieux salon et ils le faisaient avec infiniment de grâce. Malheureusement leur revenu n'était point suffisant pour répondre aux exigences du monde. De nouvelles dettes s'amoncelaient sur les anciennes ; notre pauvre Henri ne savait où donner de la tête. Sa jeune femme commençait à comprendre sa position ; elle se rappelait cette phrase : " Si j'épouse un employé du gouvernement, sa position me mettra-t-elle à l'abri du besoin ? " Mais la tendre affection qu'elle ressentait pour son mari chassait de suite ce souvenir pour faire place à de nobles sentiments.

— " Henri, mon ami, tu parais bien malheureux ! Dis-moi, je t'en supplie, que puis-je encore faire qui te soit agréable ? — Ah ! ma bonne Mathilde, je n'ai plus rien à te dire ; c'est à toi de juger de notre position !... Notre cher enfant grandit, marche aujourd'hui facilement, et alors... — Alors... il faut donner congé à la cuisinière ? — Oui... Je ne vois pas d'autre moyen de nous tirer d'embarras, ma chère enfant. Il faut trancher dans le vif, et, ma foi, nous nous soutiendrons l'un l'autre ; notre cher bébé sera le trait d'union qui enchaînera notre affection et fortifiera notre conscience, n'est-ce pas Mathilde ? — Oui, mon cher Henri ; rassure-toi complètement ; prends courage, et quant à moi... Une douce étreinte fut le seul signe apparent de leur mutuel accord.

— Moi, je n'aurais jamais consenti à une pareille humiliation...

— Vous, ma bonne amie, je le sais, vous n'auriez pas voulu vous humilier en remplissant les triples fonctions de bonne d'enfants, de fille de chambre et de cuisinière ; mais vous auriez impérativement contraint votre mari de vous remplacer dans ces différentes fonctions. Heureusement que le Créateur voit tout ici bas : il n'a pas voulu que vous connussiez les élans d'une mère mais seulement le dévouement d'une épouse, et encore a-t-il fait en sorte, dans son extrême bonté, de ne jamais vous mettre comme telle à l'épreuve.

— Etes-vous sévère, ma chère amie !

— Je suis sévère parce que votre amitié date de notre première jeunesse, et que vous m'avez toujours accordé le droit de réplique. Pour terminer. Je vous dirai que Henri a satisfait à toutes ses obligations, que sa famille a augmenté avec les années et qu'une domestique suffit aujourd'hui aux besoins de la maison. J'ajouterai que le jeune couple a considérablement et sagement restreint l'étendue de ses relations, bornant ses désirs à un petit cercle de bons amis et à jouir d'un parfait bonheur au milieu d'adorables petits enfants.

— Et quel est la morale de votre récit, chère amie ?

— " Qui aime bien châtie bien. "

GUST. SMITH.

Comme le miel qui est fait des fleurs du thym, herbe petite et amère, est le meilleur de tous, ainsi la vertu qui se forme dans l'amertume des humiliations et des peines est la plus excellente de toutes.

## Histoire.

[Pour le Foyer Domestique.]

### MEMOIRE SUR LE CANADA,

depuis son établissement jusqu'à nos jours,

PAR

STANISLAS DRAPEAU.

—  
IÈRE PARTIE.

### LE CANADA

SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE.

(Suite.)

#### CHAPITRE III.

(1632 à 1642.)

*Depuis la restitution du Canada à la France, jusqu'à la fondation de Montréal.*



N reprenant possession du Canada, en 1632, la France fut obligée de tout recommencer. La *Compagnie des Cent Associés* était presque ruinée par les sommes considérables engagées dans leurs premiers armements capturés par les Anglais, en 1628 et 1629, et le zèle était singulièrement refroidi en Europe pour la colonisation du nouveau pays.

Quoiqu'il en soit, Eméric de CAEN, qui avait obtenu le privilège de la traite, s'embarqua avec quelques Jésuites (1) et arriva à Québec le 5 Juillet 1632.

En mettant pied à terre, les arrivants se flat- taient de se loger dans l'*Habitation*, mais ils l'a trouvèrent en ruine, les Anglais y avaient mis le feu avant leur arrivée (2).

Quelques jours après, le 13 Juillet, les Anglais laissaient le *Fort Saint-Louis* et les Français y ren- traient. Alors flotta pour la deuxième fois, à la gran- de joie des familles restées dans le pays, le drapeau blanc de la France à la place de l'Étendard an- glais.

Les Jésuites allèrent habiter leur résidence de la rivière *Saint-Charles*, laquelle était presqu'en ruine, ainsi que le Couvent des Récollets. Ces deux établissements avaient servis à loger une par- tie de la garnison anglaise depuis trois années.

Quant à CHAMPLAIN, il ne put repartir pour la Nouvelle-France que l'année suivante, avec la Commission de Gouverneur de la Colonie, em- menant avec lui environ 200 personnes (3) parmi lesquelles étaient les PP. MASSE et de BREBEUF, Jésuites.

(1) Pour une cause inconnue, les Récollets ne revinrent pas dans la colonie, à cette époque, malgré le vif désir qu'ils ne cessèrent de manifester. Ce ne sera qu'en 1670 que nous les verrons repartir en la Nouvelle-France pour continuer leurs glorieux travaux.

(2) Voir *Relations des Jésuites*, 1632, p. 8, édition de Qué- bec.

(3) *Mercurie Français*, tome XIX, pp. 816 et 817.

Grande fut la joie des habitants quand ils virent débarquer le Fondateur de la Colonie, l'héroïque CHAMPLAIN, qui se mit à l'œuvre de nouveau et avec beaucoup de courage. Non content de veiller aux intérêts de la *Compagnie des Cent Associés*, en organisant les affaires de la traite, il déploya aussi beaucoup de zèle pour le progrès des missions, en facilitant aux Missionnaires les moyens d'aller évangéliser les sauvages, surtout les *Hurons*.

La traite terminée, le soin de CHAMPLAIN et des Jésuites fut de procurer aux colons un lieu de réunion pour les exercices du culte religieux. La Chapelle, autrefois desservie par les Récollets et qui avait servie jusques-là d'Église paroissiale, avait été également détruite avec l'*Habitation*, suivant que le laisse assez voir les *Mémoires* du temps (4)

Quoiqu'il en soit, CHAMPLAIN se hâta de faire construire sur le sommet de la montagne, aux frais de la *Compagnie des Cent Associés*, une Chapelle nouvelle qui fut appelée *Notre-Dame de la Recouvrance*, selon le pieux dessein qu'il avait formé, après la prise du pays, d'élever un temple en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie, si les Français retraits en possession du Canada.

## II

Grâces aux dispositions généreuses de la Compagnie de la Nouvelle-France, M. de CHAMPLAIN fit une autre fondation importante, par laquelle les Missionnaires espéraient faire une bonne récolte d'âmes. Il envoya le Sieur de la VIOLETTE aux Trois-Rivières, en 1634, pour y établir une *Habitation* permanente et un *Fort* (5).

Déjà des établissements se formaient çà et là, vers Charlesbourg et Beauport, et, cette même année de la fondation des Trois-Rivières, les RR. PP. Jésuites recevaient de la *Compagnie des Cent Associés* un octroi de six cents arpents de terre, aux Trois-Rivières, pour y fonder et organiser des établissements selon les dispositions de l'édit royal.

Mais au moment où la colonie allait prendre quelques développements, la mort vint frapper M. de CHAMPLAIN et l'enlever à sa famille et au pays. L'illustre fondateur de Québec, après une maladie de quelques mois, expira le jour de Noël, 25 Décembre 1635, dans une chambre du *Château Saint-Louis*, ayant à son chevet M. de Bras-de-Fort de CHATEAUFORT, son ami, et le R. P. LALLEMAND, Jésuite et chapelain du château, qui le secourut durant toute sa maladie. Aux funérailles, ce fut le P. Paul LE JEUNE qui prononça l'oraison funèbre (6).

Le premier gouverneur de la Nouvelle-France mourut donc après trente années d'efforts pour coloniser le Canada, et après avoir traversé vingt fois l'Océan pour la défense des intérêts du pays (7).

(4) "..... en attendant qu'une autre Chapelle fut construite, on avait dressé au *Fort* un autel où les colons se réunissaient les Dimanches et Fêtes, tant pour la célébration de la sainte messe que pour les autres exercices religieux."

(Voir le manuscrit de 1645, aux Archives du Séminaire de Québec, volume intitulé: *Affaires et Difficultés avant 1720*, cité par M. l'Abbé FALLON, 1er volume de son Histoire, p. 272).

(5) *Relation des Jésuites*, 1634, p. 88.

(6) *Relation des Jésuites*, 1636, p. 56.

(7) Samuel de CHAMPLAIN, fils d'Antoine de CHAMPLAIN et de Marguerite LEROY, naquit à Brouage, dans la Saintonge.

Quant à la veuve de M. de CHAMPLAIN, qui était rentrée en France en 1624, elle versa d'abondantes larmes en apprenant cette fatale nouvelle. Comme elle n'avait point eu d'enfants et qu'alors rien ne la retenait dans le monde, elle prit aussitôt la résolution d'accomplir un dessein qu'elle avait depuis longtemps nourri, celui d'embrasser la vie religieuse. En effet, elle entra dans un monastère d'Ursulines, à Paris, et deux ans plus tard elle fonda un Couvent de son Ordre, à Meaux (8).

Malgré sa retraite dans ce Monastère, elle ne cessa point toutefois de s'intéresser aux Missions de la Nouvelle-France, en contribuant par ses conseils, dans ses lettres aux Jésuites, au développement du pays qu'elle avait connu et habité quelques années auparavant.

La Providence, qui veillait sur les destinées de la Nouvelle-France, inspira au P. ROHAUT, fils du marquis de GAMACHE, en France, l'idée de fonder un *Collège* en ce pays. Dans ce dessein, il écrivit au Supérieur des Jésuites, à Québec, et lui envoya un premier acompte de seize mille écus (48,000 francs), puis commencèrent en 1635 les premiers travaux de cette humble fondation, d'où devait sortir, plus tard, l'important *Collège des Jésuites*, si illustre jusqu'à la Conquête.

## III

Les gouverneurs qui se succédèrent, pendant longtemps, administrèrent la colonie d'après les plans de CHAMPLAIN, et ainsi ses grandes idées lui survécurent.

M. de MONTMAGNY, choisi pour le remplacer, arriva à Québec en 1636 avec quantité de familles et plusieurs Jésuites. Il déploya beaucoup d'activité. Le commerce des pelleteries devint plus lucratif; le défrichement et la culture se développèrent davantage; l'immigration fut plus considérable, et de nouvelles fondations surgirent.

Il se fit remarquer de bonne heure par ses goûts studieux et ne tarda pas à s'acquérir une certaine réputation comme militaire. Il fit plusieurs campagnes contre les Espagnols et en récompense de ses services il avait été promu au grade de Capitaine de vaisseau et nommé Gentilhomme de la Chambre du Roi. Il revenait d'un voyage aux Indes Occidentales quand le Commandeur de CHATTES lui confia la direction de l'expédition qu'il envoyait en la Nouvelle-France, en 1608. Ecrivain autant que soldat, intrépide et hardi navigateur, CHAMPLAIN nous a laissé un *Mémoire* de ses VOYAGES, ouvrage précieux qui, de la famille du Sieur de CHATTES, qui en fut longtemps possesseur, est passé aux mains d'un ancien bibliothécaire de Dieppe, M. FERRER, puis enfin au Canada, grâce à l'esprit d'entreprise reconnu de M. Geo. DESBARATS, éditeur, et aux soins et travaux éclairés du regretté Abbé LAVERDIÈRE, annotateur de cette œuvre importante.

CHARLEVOIX, un siècle après la mort du fondateur de Québec, disait dans son *Histoire de la Nouvelle-France*:

"M. de CHAMPLAIN fut sans contredit un homme de mérite, et peut être à bon titre appelé le Père de la Nouvelle-France. Il avait un grand sens, beaucoup de pénétration, des vues fort droites, et personne ne sut jamais mieux prendre son parti dans les affaires les plus épineuses. Ce qu'on admira le plus en lui, ce fut sa constance à suivre ses entreprises, sa fermeté dans les plus grands dangers, un courage à l'épreuve des contre-temps les plus imprévus, un zèle ardent et désintéressé pour la patrie, un cœur tendre et compatissant pour les malheureux, et plus attentif aux intérêts de ses amis qu'aux siens propres, et un grand fond d'honneur et de probité. On voit, en lisant ses *Mémoires*, qu'il n'ignorait rien de ce que doit savoir un homme de sa profession: on y trouve un historien fidèle et sincère, un voyageur qui observe tout avec attention, un écrivain judicieux, un bon géomètre et un habile homme de mer."

(8) *Histoire du Canada*, par M. l'Abbé FERLAND, 1er vol.

Afin de mettre les sauvages chrétiens à l'abri des incursions Iroquoises, un pieux citoyen, M. de SILLERY, Commandeur de l'Ordre de Maltes, fonda en 1637 sur ces terres une bourgade à laquelle il donna son nom.

Deux ans plus tard, en 1639, deux dames illustres de Dieppe consacraient leurs biens et leurs personnes au service de la religion et de l'humanité, dans le Nouveau-Monde. Madame la duchesse d'AIGUILLON, nièce du cardinal de RICHELIEU, fondait l'*Hôtel-Dieu*, pour le service des malades, et Madame de la PELTRIE venait en Canada, accompagnée de l'illustre MARIE DE L'INCARNATION, fonder les *Ursulines* pour l'instruction des jeunes filles françaises et sauvages du pays.

Le vaisseau qui portaient les Religieuses de ces deux Fondations arriva à Québec le 1er Août, sur les huit heures du matin, et cette arrivée fut un jour de fête pour toute la ville.

Afin d'activer l'établissement du pays, plusieurs concessions seigneuriales avaient été faites depuis quelques années, et déjà on voyait plusieurs petits groupes d'habitations dont les progrès réjouissaient ceux qui prenaient intérêt au développement de la Nouvelle-France.

Un projet important allait être mis à exécution ; il s'agissait d'agrandir la colonie sur un nouveau point, à 60 lieues de Québec, afin de former un nouveau centre d'opérations colonisatrice et de défense tout à la fois.

Une puissante *Compagnie*, formée en France, avait résolu l'établissement de l'*Isle de Montréal*. M. Paul de CHAUMÉDEY, Sieur de Maisonneuve, né en Champagne, étant doué de toutes les qualités nécessaires pour accomplir une telle entreprise, fut choisi et chargé de faire cette importante fondation. Rompu depuis assez longtemps au métier des armes, il était en état de faire face aux Iroquois qu'il aurait à combattre dès son arrivée à Montréal, selon que la *Compagnie* s'y attendait.

Ses préparatifs de voyage étant complétés, M. de MAISONNEUVE s'embarqua au printemps de 1641 avec ses recrues au nombre de 50 hommes, tous habiles en divers métiers et au maniement des armes ; il arriva assez heureusement à Québec, mais trop tard pour commencer cette même année l'établissement projeté. C'est donc après avoir passé l'hiver à Québec, au village de Sillery, que cette petite colonie d'hommes intrépides alla s'établir à Montréal.

M. de MAISONNEUVE y fit ériger, pour y loger son monde, quelques maisons que l'on entourra d'une palissade en bois, afin de les protéger contre les sauvages.

Une femme héroïque, aussi vertueuse que courageuse, Mademoiselle MANCE, alors âgée d'environ trente-six ans, accompagna en ce pays la colonie du jeune gouverneur, avec la mission d'y fonder un *Hôpital* que Madame de BULLION, en France, dotait de fonds nécessaires. Rien ne pouvait être plus utile, en effet, que la fondation d'un pareil établissement sur ce point du pays où tant de pauvres sauvages en avaient un si pressant besoin.

Il n'y avait encore que 67 familles établies en Canada, à cette époque, dont huit familles aux Trois-Rivières, formant une population totale de 250 âmes.

Pour terminer ce chapitre, nous croyons devoir rapporter ici la bien touchante épisode qui arriva au mois d'août 1642, environ deux mois après l'arrivée des colons sur l'*Isle de Montréal*. Ce récit montrera combien l'œuvre de Dieu était entravée,

et à quels périls épouvantables se trouvaient exposés les premiers Missionnaires et leurs néophytes, en ce pays barbare.

Le Père JOGUES, accompagné de quelques Français et Sauvages chrétiens, étant partis de Québec pour aller au *Pays des Hurons*, fit rencontre d'une troupe de soixante-et-dix Iroquois montés sur douze canots et divisés en deux bandes, se tenant en embuscades sur les deux rives du fleuve, près des Isles de Soré. Les Hurons et les Français formaient en tout quarante personnes.

La première décharge d'une des bandes Iroquoises mit en fuite la plus grande partie des Hurons, et il ne restât pour leur tenir tête que quatre Français et quelques sauvages. N'étant plus que douze à quatorze contre trente, ils furent pris et emmenés au *Pays des Iroquois*, lesquels, avec ceux pris en route un instant après, formaient en tout vingt-deux captifs, au nombre desquels se trouvaient le P. JOGUES René GOUPIL, Guillaume COUTURE, l'illustre chef chrétien *Eustache Ahatsistari*, *Paul* et *Etienne*, sauvages hurons.

Les captifs, arrivés au pays des Iroquois, furent entraînés de village en village, durant sept jours, soumis à toutes sortes de tortures. Le septième jour, ils reçurent avis que le 17 ou 18 août ils seraient brûlés. Cependant, les anciens déclarèrent que les Français auraient la vie sauve ; ils l'accordèrent aussi à tous les Hurons, excepté à trois : *Paul*, *Eustache* et *Etienne*, qu'ils firent périr dans les trois villages qui formaient la nation des *Agniers*.

Deux ans plus tard, en 1644, le P. BRESSANI tombait à son tour entre les mains des Iroquois, avec les Hurons qui l'accompagnaient, et subissait les tourments les plus cruels. Il ne dut la conservation de sa vie, en cette circonstance, qu'à des causes qui furent providentielles. (9)



[Pour le Foyer Domestique.]

## PENSEE DE MAI.

Hier, c'était l'hiver et la bise plaintive,  
Le vent du nord tordant les arbres dépouillés.  
L'hirondelle avait fui, palpitante et craintive,  
Vers les horizons bleus, les cieus ensoleillés.

Aujourd'hui, la voilà dans son nid revenue,  
L'hirondelle. Elle vient demeurer parmi nous.  
Elle a vu le soleil, la blancheur de la nue,  
Elle a senti l'air tiède et les rayons plus doux.

Les roses du jardin sont déjà près d'éclorre,  
Déjà le rossignol a répété son chant ;  
Dans l'herbe on aperçoit les larmes de l'aurore,  
On contemple, en rêvant, les beautés du couchant.

La colombe a donné des baisers pleins d'ivresse ;  
Jeune femme au front blanc, dans vos regards voilés,  
J'aperçois plus d'amour, je lis plus de tendresse,  
Et les secrets du cœur tendrement révélés.

(9) Voir la *Relation* du Père Bressani.

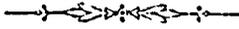
Le flot dans un soupir vient mourir sur la grève,  
Les sources ont frémi, les bois ont murmuré.  
Il est doux, ô mon âme, il est doux comme un rêve,  
De parler de l'amour le langage doré.

Aimons et jouissons, et lorsque l'hirondelle,  
Inquiète et craignant l'approche des autans,  
Ayant vu ses petits voler loin de son aile,  
Quitta notre hiver pour des cieux plus cléments.

Laissons-la s'envoler vers de nouveaux rivages.  
Et ne lui disons pas un éternel adieu.  
Elle illustre à nos yeux deux exemples bien sages :  
La constance en l'amour, la confiance en Dieu.

ÉDOUARD HÉROT.

Québec, 15 Mai 1876.



[Pour le Foyer Domestique.]

## TON NOM C'ÉTAIT LE SIEN!

(ÉLÉGIE.)

A Mlle CORINNE L.\*

Jeune fille, toi que mes yeux,  
Mon cœur, sont charmés de connaître,  
J'aime ton nom ! Par lui mon être  
Est tout au souvenir pieux  
— Que rien n'efface, rien n'altère—  
D'un ange que Dieu m'a repris !  
O ! cette enfant, pour moi sans prix,  
A dès longtemps quitté la terre...  
Elle n'est plus... mais dans mon cœur  
Elle vit et vivra sans cesse ;  
Elle eut pour moi tant de tendresse !  
Son seul regard fut mon bonheur.

Si j'entends une voix de femme,  
Dont le son ressemble à sa voix,  
Je suis obligé chaque fois  
D'étouffer un cri dans mon âme.  
Si je contemple son portrait,  
Qui pare ma triste demeure,  
Mon âme se brise et je pleure...  
Chaque coup d'œil devient un trait  
Acéré, qu'en mon cœur en larmes  
J'aime à tourner et retourner,  
Tant ce souvenir sait donner  
A mon cœur de douces alarmes.

J'aime ton nom mélodieux,  
Et ma pauvre âme, ensévelie  
Dans sa chère mélancolie,  
L'a mis au nombre de ses dieux.  
Oui, j'aime ton nom, jeune fille,  
C'est mon rêve de nuit, de jour,  
De chaque instant ; c'est mon amour...  
C'est lui que, le soir, en famille,  
On parseme dans l'entretien ;  
Par lui la peine compensée  
Afflige moins notre pensée...  
C'est que ton nom c'était le Sien.

J. A. BÉLANGER.

Outaouais, 5 Mai 1876.

## Bibliographie.

(Pour le Foyer Domestique.)

Their Wedding Journey,

Par W. D. HOWELLS, Boston, 1873, in-8 vo.

A Chance Acquaintance,

Par le même, Boston, 1873, in-18.

A Foregone Conclusion,

Par le même, Boston, 1875, in-8 vo.



OÙLA près de trois ans que les deux premiers de ces ouvrages, où il est beaucoup question du Canada et qui renferment de charmantes descriptions de Québec et de Montréal, sont publiés, et ils sont encore très peu connus du public canadien, bien qu'aux États-Unis ils aient valu à leur auteur une grande réputation.

M. HOWELLS est le fils du consul américain, à Québec ; et il était déjà connu par deux volumes de *Voyages en Italie*. Il a aussi publié plusieurs volumes de *Poésies*, et il est actuellement le rédacteur en chef de l'*Atlantic Monthly*, une des revues les plus importantes de l'Amérique (1).

M. Howells, père, écrit de Québec une correspondance régulière à son ancien journal l'*Ashtabula Sentinel* maintenant rédigé par un autre de ses fils ; cette correspondance est conçue dans un esprit tellement libéral qu'une feuille fanatique de ces endroits l'a dernièrement accusé de s'être laissé complètement accaparer par les prêtres et les jésuites.

Les deux romans américains et canadiens de

(1) William Dean Howell est né en 1837, dans l'état d'Ohio. Son père, rédacteur et imprimeur d'un journal, le destina à cette carrière qui, depuis Franklin, a toujours été en grand honneur aux États-Unis. Il ne fut jamais au collège, mais reçut toute son instruction dans ce que nous appellerions une école-modèle. Il s'est surtout formé par la lecture. Il commença très jeune à s'exercer à la typographie, art dans lequel il devint très habile. Il étudia presque seul, c'est-à-dire à l'aide de rares leçons que lui donnèrent quelques amis, le latin, l'allemand et l'espagnol. Il écrivait de temps à autres dans les journaux que son père publiait, et à 19 ans il était déjà connu comme littérateur et comme économiste politique. En 1860, il publia une *Vie de Lincoln*, et en 1861 il fut nommé consul américain à Venise, et avait alors déjà contribué à la rédaction de plusieurs journaux et recueils périodiques. Il occupa pendant quatre années le poste de consul américain, à Venise. Il se maria en Europe à une sœur du sculpteur américain, MEAD, qui lui-même épousa une italienne. En 1865 il revint à New-York et écrivit dans le *Nation* ; l'année suivante il entra comme assistant à la rédaction de l'*Atlantic Monthly*, fondé par Wendell Holmes, poète et critique américain, célèbre surtout par ses écrits humoristiques publiés sous le titre : *The Autocrat of the breakfast table*. En 1870 il visita une partie des États-Unis et le Canada. Il revint à Québec, en 1872, et y fit un séjour assez prolongé. Il est à présent rédacteur en chef de l'*Atlantic Monthly*. M. HOWELLS, père, appartient à la secte de Swedenborg. Ses fils sont unitariens.

William Dean Howells, sont aussi empreints d'une évidente sympathie pour notre nationalité, quoique dans ses ouvrages sur l'Italie il ne semble point entièrement exempt des préjugés qu'ont ordinairement les écrivains américains.

Ce qui paraît surtout préoccuper ce romancier, c'est le désir de se soustraire aux exigences de ce genre de fiction et de sortir du cadre convenu. Aussi, le premier de ces livres, comme le titre l'indique, commence après le mariage, et comme le titre l'indique encore il finit avec la lune de miel; le second se termine sans qu'il y ait aucun mariage, ni la plus petite tragédie, ni la mort de qui que ce soit; enfin le troisième met en scène un prêtre catholique indigne de son état et qui meurt converti et pénitent.

Des qualités de style très remarquables, une abondance de détails qui exigent une mémoire étonnante, — car M. Howells a pour bien photographié, avec la plus grande minutie, tous les endroits qu'il fait visiter à ses héros, un sentiment vif et fin du ridicule, une sorte de persiflage élégant, qui tient le milieu entre l'humour anglais et l'esprit français, — sont ce qu'il y a de plus frappant chez cet écrivain. Comme dans les romans de M<sup>me</sup>. Fredericka Bremer, lorsqu'on est rendu au but on est étonné de la quantité de tasses de thé ou de café que l'on croit avoir bues avec tous ces personnages, et l'on se demande comment on n'y s'intéresser à des événements qui, en général, ne sortent pas des conditions ordinaires de la vie.

Au reste l'auteur, comme plusieurs autres, paraît vouloir ériger en théorie cet amour des détails dont Balzac avait donné l'exemple, et où il fut surpassé par la minutie quelquefois puérile à laquelle se livrèrent certains romanciers allemands et anglais.

L'héroïne de *A Chance Acquaintance* s'exprime ainsi : " Je m'imagine qu'il y a un plaisir tout particulier à saisir les grâces et les beautés cachées des sujets les plus pauvres en apparence. Si j'avais à écrire une nouvelle, je choiserais l'intrigue la plus nulle, je voudrais que la chose se passât dans l'endroit du monde le plus insignifiant, et ensuite je tâcherais d'en tirer tout le parti possible. Je vous nommerai un livre qui est tout-à-fait selon mon cœur; son titre est *Détails*; c'est simplement le compte-rendu d'une semaine passée par quelques jeunes personnes dans une vieille maison, dans une des campagnes de la Nouvelle-Angleterre; rien d'extraordinaire n'y arrive; mais on y voit les petits événements de tous les jours, racontés de la manière la plus exquise, sans indiquer aucun résultat particulier, seulement le sens de chaque chose y est parfaitement mis en lumière."

L'auteur avait sans doute voulu imiter ce livre, dans le premier de ceux qui nous occupent; mais il a vu, plus tard, qu'il fallait au moins un semblant d'intrigue, une trame, un fil quelconque pour y suspendre tous ses petits tableaux de genre, j'allais dire tous ses *Kreighoff* ou ses *Carroletto*, et c'est ce qu'il a fait dans le second et plus encore dans le troisième (2). Il est vrai que la scène se passe alors à Québec ou à Venise, qui ne sont point les deux premiers endroits venus, cela soit dit en

nous rengorgeant comme il convient à tout bon Québécois, en pareille circonstance.

Au reste, ce n'est point uniquement le mérite littéraire de ces ouvrages que nous nous proposons d'étudier, nous voulons surtout signaler leur signification au point de vue de nos rapports avec nos voisins.

D'innombrables troupes d'américains, et surtout d'américaines, passent chaque été au milieu de nous comme des voliers d'oiseaux voyageurs. En faisons-nous assez de cas? Nous demandons-nous ce qu'ils pensent, ce qu'ils cherchent, ce qui les préoccupe? Le moindre voyageur français ou anglais qui se donne des airs d'observateur, ou de censeur, nous intéresse plus, nous en impose davantage.

Il y a pour cela plusieurs raisons, nous en indiquons une couple.

La première, c'est que nous ne faisons aucune distinction entre ces oiseaux de passage — palmipède ou échassiers — c'est tout un pour nous. Quelques-uns, à la vérité, rappellent assez par leur allure le héron immortalisé par La Fontaine. L'ordre auquel ils appartiennent étant connu ou supposé, nous ne nous inquiétons pas de savoir s'il renferme beaucoup de tribus, d'espèces et de variétés. Nous ne nous occupons point de distinguer l'athénien de Boston du *shoddy* New-Yorkais, le philadelpheien subtil de l'ou-stau sans-gêne, quelque peu agressif. Encore moins cherchons-nous à discerner l'épiscopalien formaliste de l'unitarien quasi-libre-penseur, le méthodiste fanatique et remuant du quaker à la placidité stoïque, les gens qui ont voyagé, qui ont vu l'Europe et qui peuvent faire des comparaisons d'avec ceux qui, sortis tout neufs de leur cottage ou de leurs maisons de pension, de la tribune d'une école ou du bureau de rédaction d'un journal, ne nous en regardent pas moins d'un air d'imperturbable supériorité à travers leurs lunettes, si ce sont des hommes, à travers leurs voiles verts ou bleus si ce sont des femmes; et quelquefois à travers voiles et lunettes, s'ils appartiennent à cette estimable classe trop injustement raillée sous le nom de *bas-bleus*. Il y avait bien naguère une distinction très-facile à faire entre l'homme du nord et celui du sud; mais depuis quelques années ce dernier ne voyage presque point; il est devenu *rara avis*.

La seconde raison, c'est que nous sommes bien persuadés que leur voyage est fait d'avance, que le livre qu'ils écrivent, s'ils en écrivent, sera absolument semblable au dernier qu'ils auront lu et prouvera comme un des romans de M. Howells intitulé : *A Foregone Conclusion*. Nous croyons fermement qu'ils nous prennent tout au plus en une bienveillante pitié, qu'ils nous considèrent *as a hopeless case* tant que nous serons sous la double garde des habits rouges et des soutanes noires; qu'ignorance, inertie et superstition sont à leurs yeux nos trois vertus théologiques; qu'à leurs oreilles nous ne parlons ni anglais, ni français, ni même iroquois — ce qui serait *highly interesting*; mais un *very quaint patois* auquel ceux et celles qui ont appris le français d'un maître suisse, allemand ou polonais, déclarent solennellement ne rien comprendre. Tout cela est prouvé, admis, écrit, imprimé, stéréotypé et en est rendu pour le moins à la neuf-cent-quatre-vingt-dix-neuvième édition. Le moyen de croire autre chose!

Si donc ce flot de touristes passe et repasse continuellement chez nous, c'est dans notre manière

(2) *Kreighoff*, nom d'un peintre russe, qui a vécu quelques années en Canada et qui a laissé un grand nombre de tableaux de genre et de paysages, dont la valeur augmente aujourd'hui, aux yeux des amateurs. *Carroletto*, célèbre peintre de paysages et de scènes vénitienes; ses tableaux sont généralement de petites dimensions.

de voir, uniquement pour s'assurer que la *Citadelle* est bien toujours sur le Cap-aux-Diamants, que la *Chute de Montmorency* n'a point disparu dans un tremblement de terre, que le *Saguenay* roule toujours ses eaux noires entre ses rives escarpées, uniquement pour saluer le grand chef TANONAREXENE — (notre ami Paul Picard), le plus inamovible des souverains pour s'entendre adresser la parole par lui dans un français plus correct que celui de plus d'un professeur d'Outre-Grands-Lacs; enfin pour convertir non pas ces inconvertissables canadiens-français dont le Père Chiniquy ne peut venir à bout... mais une certaine quantité de *Green-backs* en un certain nombre de robes de soie ou d'aunes de dentelles qui figureront à Saratoga, à New-Port, et dans les salons de n'importe quelle ville, sans avoir rien payé pour l'entretien et la défense de la plus grande des républiques.

Voilà ce que nous pensons qu'ils croient et qu'ils veulent, et de notre côté nous tombons souvent dans de graves erreurs, nous commettons plus d'une injustice, et nous avons le tort de maintenir à l'égard de tout ce monde indistinctement un *parti-pris* semblable à celui que la majorité de ces voyageurs maintient à notre égard.

Il s'est fait un changement notable dans l'esprit du public lettré aux États-Unis. Les écrits de Longfellow, de Bancroft et de Parkman, de ce dernier surtout, les œuvres de M. Ferland et de M. Garneau, les brochures et les nombreux articles de journaux et de revues, tant en langue anglaise qu'en langue française de notre infatigable compatriote, M. Lemoine, nous ont mieux fait connaître, nous ont même mis à la mode chez nos voisins.

Les progrès de la religion catholique aux États-Unis, où elle s'affirme de jour en jour plus énergiquement, au point d'effrayer le *Méthodisme* dont le président Grant s'est fait dernièrement assez imprudemment l'organe, n'est pas non plus étranger à ce résultat. La position que les canadiens-français, malgré leurs divisions intestines, maintiennent dans la nouvelle Confédération, et plus encore peut-être l'importance qu'acquiescent aux États-Unis les divers groupes de nos compatriotes qui s'y sont établis, donnèrent à penser qu'après tout nous sommes peut-être destinés à être autre chose que des bucherons et des portefaix, comme l'avaient prédit tant d'écrivains et d'orateurs anglais et anglo-américains. Enfin, en voyant le grand nombre de jeunes filles même protestantes qui, élevées dans nos couvents, reviennent parmi eux avec l'éducation la plus distinguée, beaucoup de gens se demandent si un pays qui produit de semblables institutions, n'est pas au moins à quelques égards l'égal des leurs.

Mais la cause la plus active de ce changement, en même temps qu'elle est la plus latente, se trouve chez les américains eux-mêmes. Tout ce qui est chez eux, poétique, romanesque, délicat, cultivé, se sent accablé sous le prosaïsme, sous le matérialisme qui débordent de toutes parts. Les américains et les américaines surtout s'ennuient. L'Europe est loin, le Canada est proche, et même après avoir visité l'Angleterre, la France, l'Allemagne et l'Italie, on aime à faire la comparaison, à la refaire si on l'a déjà faite, à se remémorer ce que l'on a déjà vu plus en grand.

Nous sommes pour eux une provision d'antiquités, de choses étranges, d'idéal, et comme on est toujours prêt à le faire, ils voient chez nous bien des choses que nous ne paraissions même pas soupçonner. Il en est du reste toujours ainsi, un

peu plus ou un peu moins, dans un pays étranger, et notre auteur le dit lui-même dans un joli passage de l'ouvrage qui a pour titre. *Their Wedding Journey*.

— Mais c'est toute une idylle, s'écrie Isabelle, c'est une ville enchantée!

— Sans doute, c'est une ville enchantée pour nous... mais toutes les villes que l'on voit en passant font cet effet. Qu'est-ce que Rochester pour les habitants de Rochester? Cent mille âmes, comme nous le lisons dans le *Guide*, un grand commerce de farine, un entrepôt de chemins de fer, une pépinière d'arbres fruitiers sans rivale, une université, deux collèges de commerce, trois écoles primaires-supérieures, huit ou dix journaux et une bibliothèque publique. Je suis certain que le premier venu de ces respectables citoyens rirait bien s'il savait que nous faisons du sentiment à propos de tout cela! Mais pour nous, qui ne connaissons pas du tout Rochester, c'est le sort d'une ville, d'un pays et d'une époque inconnus, éclairée par la lune, remplie d'amants qui chantent des romances autour des pianos, ses hôtels sont des palais magiques, au personnel, féérique, en un mot c'est une cité aux avenues magnifiques, enveloppée dans un repos délicieux et rêvant de l'âge d'or!

Si dans ce premier volume, Montréal et Québec sont un peu entrevus de cette manière, si elle ne paraissent exercer qu'une fascination toute momentanée, il en est autrement dans *A Chance Acquaintance*.

*Their Wedding Journey* n'est, pour bien dire, qu'un *Guide-Book* illustré de plaisanteries assez agréables lorsqu'elles ne deviennent pas monotones, de descriptions d'un réalisme parfois grotesque, parfois trop minutieux.

M. Marsh (35 ans) Mistress Marsh (27 ans) s'étaient d'abord connus dans un voyage d'Europe. Ils avaient été sur le point de se marier alors; mais après une rupture dont on nous laisse ignorer les causes, ils reprennent en Amérique le louable projet qu'ils avaient formé de l'autre côté de l'Océan. Ils ont le bon goût de résister à cet usage barbare et presque universel qui consiste à s'enfuir pendant le déjeuner de noces comme s'il s'agissait d'un enlèvement. Les premières semaines d'une union qui, pour avoir été retardée, n'en paraît devoir être que plus heureuse, s'écoulent paisiblement au domicile conjugal. Enfin, on se décide à faire un voyage; mais on le fera dans le plus stricte *incognito*, auquel tient surtout Madame qui, assez coquettement, craindrait de s'exposer au ridicule à cause d'un âge qui est loin de justifier ses appréhensions. On connaît du reste, le sans gêne d'un grand nombre de ces couples dans nos bateaux à vapeur et sur nos chemins de fer, et les bonnes résolutions de notre héroïne sont on ne peut plus recommandables au point de vue du bon goût et de la décence la plus élémentaire. Elles fournissent à Bazile (c'est le nom de M. Marsh) l'occasion d'une foule de petites malices dans le genre de celle-ci: "Isabelle, si vous continuez ainsi, on va bientôt nous offrir la terrible chambre des nouveaux-mariés... Isabelle vous en viendrez bientôt à appuyer votre tête sur mon épaule, et tout le monde le saura

On se rend ainsi en conservant plus ou moins l'*incognito* convenu, de Boston à New-York, de New-York à Niagara, en s'arrêtant toutefois à Rochester où l'on visite les chutes de la rivière Genesee, de Niagara à Montréal, de Montréal à

Québec, par le St. Laurent, et l'on retourne par chemin de fer à Boston *via* Lévis et Portland.

Aux chutes de Niagara rendez-vous de tous les nouveaux mariés, jeunes et vieux, endroit renommé en sa saison pour les débuts de jeune fille dans le monde, M. et madame Marsh avaient fait connaissance du colonel et de Madame Ellison, de Milwaukee, et de leur cousine, Miss Kitty Ellison, d'Eric Creek dans l'ouest de l'état de New-York.

Ces derniers qu'ils ont quittés à l'hôtel d'Albion, rue du Palais, seront les héros du second ouvrage, dont le premier n'est pour bien dire que le prologue.

Dans *A Chance Acquaintance*, ce ne sont plus des impressions fugitives, un coup d'œil rapide, des appréciations incomplètes, c'est une étude, faite avec amour, de notre bonne vieille ville, de ses environs et de ses habitants. Il est bon de noter que le second ouvrage a été écrit après une seconde visite de l'auteur beaucoup plus prolongée que la première, et que sa publication s'est faite avant la nomination de M. Howells, père, au poste qu'il occupe aujourd'hui. Il est permis de croire qu'il n'y a pas été tout-à-fait étranger, et dans tous les cas les deux jolis romans canadiens du fils sont pour le père d'excellentes lettres de crédit auprès de la population Québécoise.

C'est à bord d'un steamer en partance pour le Saguenay que se retrouvent les trois personnages qui nous avaient été présentés par M. et Mde. Marsh, disparus pour toujours de la scène, et au même moment où un nouveau héros fait son apparition. Celui-ci est l'unique passager qui, du bateau de Montréal que l'on avait attendu pendant plusieurs heures, passe à bord de l'autre. Ce gentleman, à la mise scrupuleusement correcte et recherchée, que l'on prend d'abord pour un anglais du meilleur monde, se trouve être un Bostonais parfaitement réussi, ce qui au dire de certaines gens est un équivalent.

M. Arbuton ayant fait, peu après le départ, l'inspection du bateau et n'y trouvant personne qui fut, en apparence, digne de sa société, se renferma dans une solitude superbe et indifférente. Mais il avait compté sans le joli minois de Miss Kitty, et sans un de ces incidents qui dérangent quelquefois tout le cours d'une existence. A la Malbaie ou à la Rivière du Loup (nous sommes fâché de ne pas avoir l'endroit présent à la mémoire), tandis que le bel anglais de Boston était majestueusement et stoïquement installé près de la passerelle, juste à l'endroit où un instant auparavant se trouvait le Colonel Ellison, Mlle. Kitty vint étourdiment passer son bras sous le sien, y appuyant une jolie petite main et considérant attentivement avec lui le spectacle qu'offrait le quai, encombré de voitures et de passagers et surtout des gens d'une race de sauvages que des farceurs avaient conduits à bord du bateau, on se faisant précéder par un corps de musique. M. Arbuton se résigna non sans un très grand malaise à ce qui lui arrivait, et ne bougea point jusqu'au moment où le bateau allait s'éloigner; alors la jolie miss se pencha pour communiquer ses impressions à son cousin, et reconnut son erreur. Tableau!... excuses gentiment balbutiées par l'Éricreequoise... salut profond et plein de dignité du Bostonnais.

On fit connaissance plus tard, à Tadoussac, on s'excusa si bien de part et d'autre que rendu à la baie des Ha! Ha! il y avait à la satisfaction visible de Madame Ellison un commencement de *flirtation*. Cette bonne dame, qui avait amené Kitty

avec elle aux chutes pour lui faire voir le monde, et qui avait été bien étonnée d'y trouver les hôtels presque déserts, lui avait proposé le voyage de Québec, mettant toute sa garde-robe à sa disposition, bien persuadée que dans cette course improvisée il ne manquerait point d'arriver quelque chose. Or, déjà ce quelque chose se présentait de la manière la plus encourageante sous la forme élégante et aristocratique de M. Arbuton.

En sautant de voiture au quai, Madame Ellison se donna une entorse qui fut cause que l'on dut passer plusieurs semaines dans une pension bourgeoise de la rue Ste. Anne, faisant face à l'ancien Couvent des Jésuites et à la chaîne ondulante et gracieuse des Laurentides, et ayant vue en arrière sur le jardin des Ursulines. Rien de plus charmant, de plus vieille France. M. Arbuton, l'hôtel St. Louis étant rempli de la cave au toit, et un peu pardessus, s'était décidé en bon prince à passer une journée avec ses excellents bourgeois de l'ouest; après cette journée il partit invariablement tous les lendemains pendant trois semaines. On visita ensemble tous les édifices, tous les endroits curieux de Québec, les Couvents et les Églises surtout, étudiant les cérémonies religieuses, l'aspect des diverses classes de personnes qui viennent y prier et admirant plus ou moins les *Van Dyck*, les *Champagne*, les *Lebrun*, les *Dedieu* qu'elles renferment et à l'endroit desquels M. Arbuton, comme bien d'autres voyageurs, plus prétentieux que connaisseurs, eut le mauvais goût de se montrer très sceptique. (3) On fit force promenades au clair de la lune sur la terrasse Durham, on parcourut l'esplanade, la ville et les faubourgs, admirant chaque rue et chaque fragment de paysage qui se trouve au bout comme dans le champ d'une lunette d'approche. C'est merveille comme l'exclusivisme du Bostonnais se modifia à vue d'œil, c'est merveille aussi de voir comme la petite Éricreequoise le remet de temps à autre à sa place si bien qu'à la fin il ne tient plus en place du tout, malgré sa grande provision de hauteur et de sang-froid. Il a une manière très choquante, et d'autant plus choquante qu'elle semble plus involontaire, de laisser percer sa supériorité, tantôt par une question posée de l'air du monde le plus indifférent, tantôt par un silence plus impertinent encore. C'est ainsi qu'à propos d'un tableau de la Basilique que Kitty avait admiré en compagnie de M. et Madame Marsh, et à propos de leur visite à l'Hôtel-Dieu, ils faillirent se brouiller complètement.

(3) Ces tableaux furent pour la plupart expédiés au Canada par M. Desjardins, l'ainé, Grand-Vicaire de Paris, et dont il est plusieurs fois question dans la correspondance de Mde. Swetchine. M. Desjardins était passé en Canada pendant la terreur et y avait laissé un frère qui fut longtemps chapelain de l'Hôtel-Dieu. Ces tableaux faisaient partie d'un immense amas de toiles pillées dans les églises, les couvents et les châteaux pendant la révolution, et que l'on avait réunies à Paris sous la restauration, puis envoyées à Lyon. Ce fut parmi ces toiles que le Cardinal Fesch forma sa célèbre galerie. Voyez à ce sujet une lettre de notre artiste canadien, M. Plamondon, que M. Desjardins avait protégé dans ses études à Paris. Elle est publiée par M. Lemoine, dans son *Album du Touriste*. Tous les artistes et un grand nombre d'étrangers de distinction ont témoigné de leur admiration pour ces tableaux. Sir Edmund Head et le Prince Napoléon, entre autres, les ont hautement appréciés, particulièrement le *Christ* de la Basilique, attribué à Van Dyck, celui de la Chapelle du Séminaire, par Monet, et le *Repas chez le Pharisien*, de Philippe de Champagne, qui se trouve dans la chapelle des Ursulines. Cependant M. Russell, le célèbre correspondant du *Times*, et quelques autres touristes anglais et anglo-américains, n'hésitent pas à les traiter de *croûtes* (doubts).

Madame Ellison, toujours retendue sur son canapé, s'était fait apporter tous les livres et toutes les brochures sur Québec quo son mari avait pu trouver, elles les étudiait sans cesse, et c'est elle qui faisait le plan de toutes ces promenades historiques et archéologiques. L'objet de sa stratégie n'était pas autant d'enlever Québec aux anglais quo de s'emparer du cœur de M. Arbuton, au profit de sa chère Kitty.

A tout instant elle annonco au digne colonel, son epoux, quelque nouveau progrès, quelque nouveau triomphe; ce à quoi M. Ellison se montre indifférent au point de la vexer on ne saurait dire combien. La pauvre Kitty subit chaque soir un interrogatoire en règle sur tous les incidents de la journée, et la bonne cousine y découvre des choses que la jeune fille n'avait pas vues ou qu'elle n'avait pas voulu s'avouer. M. Arbuton, de son côté, en faisant son examen de conscience au point de vue bostonnais des convenances sociales et du respect qu'un gentilhomme de son école se doit à lui-même, ne put pas s'empêcher de trouver, chaque soir, sa dignité de plus en plus compromise.

Un bon jour, Madame Ellison décida qu'il fallait visiter le théâtre des exploits d'Arnold et de Montgomery; M. Ellison, Kitty et M. Arbuton partirent donc en guerre, sur les traces des héros de 1775. Le brave colonel seul eut le courage de s'aventurer dans l'ancienne rue du Sault-au-Matlot, rue sale et enguenillée, et des fenêtres de laquelle il courait le risque de recevoir des projectiles d'une toute autre espèce que ceux de l'année du siège. M. Arbuton et Kitty passèrent par la rue Saint Paul. Or ce fut précisément au bout de ces deux rues, et à l'endroit où les soldats d'Arnold manquèrent de faire la conquête de Québec, que Miss Ellison fit celle du beau Bostonnais. Un bull-dog en fut la cause. Cet animal s'élançant d'une des boutiques de tonneliers, si nombreuses dans ce quartier, allait saisir Kitty à la gorge lorsque M. Arbuton se précipita héroïquement au devant et lutta avec son formidable adversaire jusqu'au moment où le tonnelier vint appliquer à la bête féroce un fer rouge, qui lui fit lâcher prise. Miss Ellison ne se rendit pas très bien compte de ce qui s'était passé, elle ne remarqua guère que la manière héroïque avec laquelle M. Arbuton récompensa leur commun sauveur en lui donnant d'abord une somme assez ronde, et on lui jetant ensuite d'un air superbe son élégant pardessus, déchiré par le bull-dog. Mais il n'en fut pas de même pour le Bostonnais. Le courage qu'il avait montré et dont il ne pouvait se dissimuler la source fut pour lui toute une révélation. On se rendit de là par les rues Saint-Pierre, Notre-Dame et Champlain jusqu'à l'endroit où Montgomery fut tué, et pendant tout ce temps, M. Arbuton fut si bien inspiré par son amour qu'il ne dit pas une seule sottise, ce qui nous parut être au rebour de ce qui se passe chez les autres hommes en pareille circonstance.

Ce soir-là, Madame Ellison y vit plus clair qu jamais, et jamais aussi le digne colonel, qui s'obstinait toujours à ne rien voir, ne fut si bien grondé. Elle décida que le lendemain les jeunes gens iraient à Sillery; le Monument du Père MASSE et l'ancienne Résidence des Jésuites sont très joliment décrits par M. Howell. Ce fut là que M. Arbuton fit enfin l'aveu formel de sa flamme. Kitty demanda à réfléchir. Là-dessus nouvelles excursions, mais cette fois, tout le monde en fut, car Mde. Ellison, tout à fait guérie, voulut elle-même se mettre en campagne, ayant ses doutes sur l'habileté stratégique de sa

cousine et n'en n'ayant malheureusement point sur l'ineptie de son mari. On se rend au *Château-Bijot*, et la description de ce pic-nic du village de Charlesbourg, de la clairière où se trouvent les ruines, est quelque chose de charmant. Bien que le Bostonnais correcte et guindé, fasse cette fois de véritables extravagances et puisse rendre des points à l'italien le plus passionné, Kitty ne capitule pas encore: nouvel ajournement. Par là même nouvelle excursion. L'habile cousine choisit Lorette, croyant bien avoir tous les avantages du terrain. Au sortir de chez le grand chef *Tahourenche*, et en face de la jolie cataracte, trop habituée à de tels spectacles pour s'en émouvoir, Mlle Ellison venait d'accepter en sa main le cœur et la main de M. Arbuton, quand surviennent deux dames de Boston. Or, lorsque de nouveaux personnages font leur apparition si tard dans un roman, c'est ordinairement pour tout gêner. C'étaient deux anciennes connaissances à lui, femmes du plus grand monde, mises avec la plus grande recherche, l'une un peu mûre, l'autre toute jeune. Nous en rougissons pour notre sexe, mais M. Arbuton eut la faiblesse de renier presque, ou du moins de négliger complètement en leur présence, la charmante et spirituelle jeune fille à qui il venait de jurer sa foi: tant est grand sur certaines gens l'empire de la mode et des préjugés. Pour eux une vieille coquette, en pareille occurrence, est plus difficile à braver qu'un bull-dog!

Il n'est que juste de dire, toutefois, que mal... ou plutôt, bien inspirée par son orgueil, et voulant s'assurer de la réalité de sa conquête, Kitty, depuis quelques jours, refusait obstinément les toilettes de sa cousine; qu'elle était en cet instant fatal revêtue du simple et gentil costume qu'elle portait d'ordinaire à Erie Creek. A cela, dut-elle, peut-être de ne pas épouser un homme d'aussi peu de cœur et d'un esprit si étroit. Elle repoussa avec fermeté, et une superbe indifférence, les excuses qu'il voulut lui adresser; prières, supplications, tout fut inutile; et le *Western New-York*, et tout l'Ouest des États-Unis, se trouvèrent une bonne fois vengés des dédains de Boston, qui affecte volontiers à leur égard les airs que Paris se donne envers la Province, la Belgique et les colonies. Avant de prendre de vive force la position qu'il occupe actuellement, à Hanand, au cœur de l'aristocratie littéraire de son pays, M. Howell lui-même a dû éprouver quelque chose de ce genre. En tout pays la mode est un tyran auquel on se croit tenu de faire des concessions. Certaines oscillations dans la bienveillance que nous avons signalée chez les écrivains américains n'ont peut-être pas d'autre cause. Il en est de même, aussi, chez nos cousins d'outremer. Si jamais la littérature canadienne devait être présentée à la littérature française, il est bien certain que l'académicien, qui se serait chargé de cette délicate mission, se croirait tenu de répéter avant ou après la cérémonie, le fameux vers de Gresset:

«Elle a des jolis yeux pour des yeux de province.»

Nous nous demandons même s'il en est un seul, quelque plaisir qu'il eut pris en sa compagnie, qui recherchât plus cette tâche, que M. Arbuton ne se soucia de présenter Kitty à ses amis de Boston.

Pour en revenir à ce dernier, nos lecteurs ne seront point fâchés d'apprendre qu'on le planta là, à Lorette, d'où il revint Dieu sait comment. Le lendemain, il envoya de l'Hôtel Saint-Louis chercher sa malie, et partit, très-pitoyablement, pour Boston par train express.

Les Ellison ne tardèrent pas non plus à s'en aller. Les études archéologiques de la cousine n'avaient plus sa raison d'être. En descendant au bateau, à mi-côte, ils virent venir quelque chose qui paraissait être comme la caricature de M. Arbuton. C'était le tonnelier de la rue Saint-Paul, vêtu de l'élégant pardessus qui lui touchait aux talons. Il se rendit à leur voiture et remettant un paquet de lettres à Mlle. Kitty, il conta en français, une longue histoire que Madame Ellison se chargea de traduire. Ces lettres avaient été oubliées dans le pardessus et, ajouta la cousine, "il nous dit comment ce bon Monsieur de Boston a risqué sa vie pour sauver la tienne!" La jeune Miss eut un bon moment. "Je ne le soupçonnais pas, dit-elle, j'ai été bien cruelle." Puis se ravisant "mais qu'est-ce que c'était de risquer sa vie auprès de ce qu'il m'a fait à Loretto?" Rien, absolument rien, reprit Madame Ellison, puis elle se tut et n'en pensa pas moins. Quand au colonel, il se chargea d'expédier les lettres; tout le resto lui était bien égal.

Nous serions de son avis, si les charmants tableaux au milieu desquels l'héroïne nous est apparue, si sa vive sympathie pour tout ce qui tient à notre race et à nos institutions, enfin si un caractère aimable et très bien peint ne nous avaient intéressé à son sort.

Les lettres en question venaient-elles de l'une des deux Bostonnaïses? Kitty se mariera-t-elle? et avec qui? C'est peut-être ce que M. Howells nous apprendra dans quelqu'autre roman. En attendant, ce que nous tenons à faire apprécier à nos lecteurs, c'est ce charme, cette poésie de notre vieux Québec, qu'un étranger à su si bien reproduire dans des pages que tout écrivain canadien peut à bon droit lui envier.

Il y a toute une lettre de l'héroïne à ses cousines d'Erie Creek que nous aimerions à reproduire; naturellement, il n'y est question de M. Arbuton qu'en manière de *post-scriptum*.

L'extrait suivant donnera peut-être une meilleure idée de l'ouvrage que tous nos commentaires.

"Mais, écrit-elle, si nous voulons parler de ce qui est vraiment grand et beau, il n'y a pas un seul de ces aspects de Québec qui ne nous en présente l'image; et en même temps tout cela à l'air si familier et on s'y trouve tellement chez soi, que mon cœur en est comme réchauffé. Les casernes, qui furent autrefois le Couvent des Jésuites, sont de l'autre côté de la rue, sur le premier plan du plus magnifique paysage. Cet édifice, songez-y vous autres, Erie Creequois d'une heure d'existence, est vieux de deux cents ans et a l'air d'en avoir cinq cents. Les anglais le prirent aux Jésuites, en 1760, et ils s'en sont toujours servi pour leurs casernes depuis cette époque, mais il n'y ont rien changé, si bien qu'un missionnaire jésuite, qui l'a visité l'autre jour, dit que cela lui paraissait comme si ses confrères n'avaient été chassés que depuis une semaine. Eh bien, vous pourriez croire qu'un édifice si vieux et si historique se donne des airs; bien au contraire, il s'est façonné à la vie domestique mieux qu'une de nos maisons à charpente de bois toutes neuves, et je ne me lasse jamais de regarder dans la vaste cour, les femmes de soldats, à la mine assez peu propre, avec leurs enfants malpeignés qui courent à travers les bardanes qui croissent en cet endroit, mêlé avec les poulets et les chats; et les soldats eux-mêmes qui vont portant dans leurs mains les bottes des officiers; sciant du bois de chauffage, ou ramassant des co-

peaux, pour faire bouillir leurs marmites. Ils ont alors mis de côté leur service militaire et leur dignité, mais quand ils reprennent l'un et l'autre, dans leur grande tenue, il me semble qu'auprès d'eux nos volontaires (autant qu'il peut m'en souvenir) auraient l'air bien râpés et bien gaudes.

"Par-dessus le beffroi des casernes, nos fenêtres ont vue sur une bonne moitié de Québec dont les toits et les clochers forment un plan incliné jusqu'à la basse-ville, où les mâts des vaisseaux percent au milieu d'eux, et ensuite de la plaine, qui s'étend jusque à une rangée de montagnes, à l'horizon, toute parsemée de blancs villages qui se détachent sur un rideau de pourpre et d'azur. Toute la plaine est émaillée de maisons et resplendissante de champs cultivés! et les terres très visiblement divisées, les habitants les tranchant sur les profondeurs à chaque génération, donnant à chacun de leurs fils une étroite lisière, s'étendant au loin de chaque côté d'un long chemin qui court tout droit entre deux rangées de peupliers et arrive à la ville au milieu des plus charmantes villas.

"Mais ce paysage et le vieux Couvent des Jésuites ne sont rien comparés au Couvent des Ursulines, qui se trouve sous nos fenêtres, en arrière de la maison, et dont je vous ai dit quelques mots dans mon autre lettre. Nous avons lu son histoire depuis, et nous sommes maintenant savant sur le compte de Madame de la Peltrie, cette noble dame Normande qui l'a fondé en 1640. Elle était très riche et très belle et fut une sainte dès son enfance, si bien que lorsque son mari fut mort, son père ne voulant pas qu'elle entrât en religion, et exigeant au contraire qu'elle se remariât, elle ne se fit point de scrupule de le tromper en épousant un Monsieur très dévot qui lui permit d'en agir à sa guise, et dès que son père fut mort, elle passa au Canada avec une autre sainte, Marie de l'Incarnation, et toutes deux fondèrent ce Couvent. Le vieux monastère est encore debout aussi solide que jamais, quoique tout, excepté les murs, fut brûlé il y a deux siècles (4). Il y a quelques années, un vieux frêne sous lequel les Ursulines enseignèrent d'abord aux enfants sauvages fut renversé par le vent, et maintenant une large croix noire est à sa place. Les religieuses d'après sont dans le jardin toute la matinée, et la nuit les ombres des anciennes les remplacent, et lorsqu'il fait un beau clair de lune je fais un petit bout de rôle de Madame de la Peltrie, j'enseigne aux petits enfants sauvages, qui disparaissent comme dans la chanson: mesure que la lune descend sous l'horizon.

"C'est un endroit enchanté et je souhaiterais que nous l'eussions dans le coin en arrière de notre maison à Erie Creek, malgré que je pense bien que l'architecture ne serait pas du goût de nos voisins. J'ai adopté deux religieuses, elles sont à moi; l'une est grande, mince et pâle, et vous pouvez voir tout d'abord qu'elle a brisé le cœur d'un amant, et qu'elle le savait lorsqu'elle est devenue la fiancée du ciel; l'autre est petite et dodue, et plutôt laide que belle; elle a l'air aussi prosaïque que la

(4) Kitty se trompe; une partie du monastère est bâtie sur les anciennes fondations; mais les murs ne sont pas les mêmes. Elle se trompe encore en disant que le Couvent des Jésuites n'a subi aucun changement, elle oublie la belle Chapelle qui occupait le site où se trouvent maintenant les halles des bouchers. Mais ces erreurs et quelques autres sont bien pardonnables chez une étrangère qui apprend notre histoire en trois semaines.

vie après un bon dîner. Quand le monde est joyeux et brillant à mes yeux je me prends d'amour pour la belle mélancolique qui, semblable à la statue de la tristesse, reste immobile et pensive et ne joue jamais avec les petites élèves ; mais si pour nous le monde est sombre, — et le meilleur des mondes peut le paraître par intervalles, — c'est la religieuse courte et grasse qui a mes préférences ; je voudrais, comme elle, m'en donner à cœur-joie avec les enfants et je pense alors que je suis plus sage, sinon meilleure que sa belle et délicate compagne. Mais n'importe avec laquelle je m'identifie pour le moment, j'ai l'autre en grippe ; et cependant elles sont toujours ensemble et paraissent la contre partie l'une de l'autre. Je crois que l'on pourrait, avec cela, faire une jolie nouvelle.

“ Durant le siège de Québec, par Wolfe, notre jardin des Ursulines fut labouré en tous sens par les bombes qui venaient y éclater, et les religieuses furent chassées dans le monde, auquel elles croyaient avoir dit un éternel adieu, comme Fanny le lisait dans un petit mémoire écrit en français par une religieuse de l'Hôpital-Général. Ce fut dans cet autre couvent que les Ursulines prirent refuge ; abandonnant leur cloître et leurs chers petits enfants pour les salles de cet hôpital remplies de malades, de blessés et de mourants qui les faisaient retentir de leurs plaintes et de leurs gémissements. Sous quel aspect triste, méchant et terrifiant ce pauvre monde doit-il leur apparaître !

Ici, dans ce jardin, notre pauvre Montcalm (à Québec, s'il vous plaît, je suis du côté des français) — fut inhumé dans une fosse creusée par l'explosion d'une bombe. Ils ont conservé son crâne dans une chasse que l'on nous a montré.”

Après avoir fait une description très correcte de la Chapelle et rendu hommage à l'exquise courtoisie du Chapelain, elle ajoute “ Mais ce qui m'a le plus intéressé c'est la toute petite lumière d'une lampe votive qu'il nous montra dans un coin de la chapelle intérieure du Couvent ; elle fut allumée il y a cent cinquante ans par deux de nos officiers français, et n'a jamais été éteinte depuis, excepté pendant le siège de 1759. Naturellement je m'imagine que l'on pourrait faire un joli roman sur ces données ; et de bon compte, ce que Québec possède qui prête aux fictions est quelque chose qui nous surpasse. Je vais et viens comme dans un nuage de romans, et je rencontre à chaque coin de rue des gens qui n'auraient qu'à inviter un romancier à entrer chez eux, et à poser pour leurs portraits, et vous auriez de suite autant de héros et d'héroïnes. Ils n'auraient pas la moindre chose à changer, ils n'auraient qu'à poser tels qu'on les voit ; s'il en est ainsi maintenant, il me semble entendre tout le Québec d'autrefois demander à grands cris qu'on le mette en romans !

“ Je voudrais seulement que vous puissiez voir leurs maisons et comme elles sont solidement bâties. Je ne puis me souvenir d'Erié Creek en comparaison que comme d'un amas de huttes et de cabanes d'écorce. La maison où nous sommes est comparativement mesquine dans sa construction ; les murs n'ont qu'un pied et demie d'épaisseur ; mais dans la ville, la moyenne est de deux pieds et demi. L'autre jour Dick est allé voir l'Université Laval — il pénètre partout et fait connaissance avec tout le monde — et il a vu les fondations du vieux Séminaire, qui ont résisté à je ne sais combien de sièges et d'incendies ; et ce n'est pas étonnant, car ils ont six pieds d'épaisseur et forment une suite de corridors voûtés aussi solides que les casemates d'une forteresse. Il y a aussi un vieil escalier très-bien sculpté

de la même époque ; et Dick aime tant le président, qui est un prêtre ; et nous aimons tant l'air de tous les prêtres que nous voyons ; ils sont si gentils et polis, et parlent tous anglais, faisant seulement quelques petites fautes très drôles !.....

“ Je me mets en colère et je suis triste, en pensant que l'on a volé cette ville aux français après tout ce qu'ils ont fait pour la construire. Mais c'est encore en toutes choses une ville toute française, jusqu'à manifester la plus grande sympathie pour la France, dans cette guerre avec la Prusse dont vous vous imaginerez à peine que l'on s'occupe ici. Notre hôtesse dit que les petits garçons, dans les rues, connaissent toutes les batailles et à chaque défaite des français expliquent comment ils ont été trahis ou accablés par des forces supérieures, — absolument comme nous faisons nous-mêmes dans les premiers temps de notre guerre.

Ensuite Kitty propose sérieusement à *uncle Jack*, (5) pour qui l'on prend tous ces renseignements historiques, de vendre tout ce qu'il possède à Erié-Creek pour venir habiter Québec. Elle lui explique en détails tous les avantages que cela présenterait au point de vue de l'économie domestique : puis elle continue :

“ Depuis que j'ai commencé cette lettre l'après-midi s'est passé — les reflets du soleil qui se couche derrière les montagnes illumineraient notre table au moment du souper, si nous vivions ici — sans qu'il nous en coûtât un sou de plus ; et voici que le crépuscule s'efface ; et la lune monte au-dessus des mansardes et des lucarnes du Couvent et elle regarde dans le jardin d'une manière si encourageante que je ne puis m'empêcher d'aller l'y rejoindre. Aussi je remettrai le reste de ma lettre à demain. Le couvre-feu est sonné et les lumières rougeâtres sont disparues des fenêtres, l'une après l'autre, et les religieuses dorment maintenant, et une nouvelle compagnie de fantômes joue dans le jardin avec les ombres des petits sauvages couleur de cuivre du temps passé..... Mais quoi ! ce n'est point madame de la Peltrie ? Oh que doivent-ils penser de tous nos contes là-haut ? ”

(5) Quoiqu'il ne soit pas un des personnages agissant dans le roman, cet *Uncle Jack*, un peu philosophe, un peu antiquaire, très dévoué à certaines idées politiques, y est parfaitement esquissé. La figure remplie de franchise, d'indépendance et d'originalité ne peut être oublié du lecteur. Ceux, du reste, qui suivent la correspondance de M. Howells, père, dans l'*Ashtabula Sentinel*, dont nos journaux reproduisent quelques fois des extraits, ou ses conférences à la société littéraire et historique de Québec le soupçonneront un peu d'être le véritable “ *Uncle Jack*. ” Nous traduisons ce qui suit d'un des derniers Nos du *Quebec Mercury*, à propos d'une de ces conférences. Le sujet était l'*histoire des différentes élections pour la présidence des États-Unis*.

“ Après la conférence, le Dr. Marsden proposa un vote de remerciements à M. Howells. Il lui demanda, en même temps, d'expliquer comment il se faisait que si peu d'hommes distingués par leurs connaissances avaient rempli la première magistrature de la république. M. Howells répondit : “ lorsque l'on fait des affaires en commun, et sur un pied d'égalité, on doit se faire des concessions mutuelles : on en arrive par là à une moyenne autant dans les résultats que dans le choix des hommes. Ceux qui ont de petites connaissances ne cèdent point volontiers le pas à ceux qui en ont de supérieures. On ne doit pas s'attendre à ce qu'une nation choisisse à l'improviste l'homme le plus capable. Une autre raison c'est que chaque parti doit éviter de choisir, pour candidat, quelqu'un qui porte sur lui le poids d'un passé quelconque ; on cherche quelqu'un qui n'a point d'ennemi, quelqu'un enfin qui soit aussi inconnu que possible. La présidence est une grande charge par le rang qu'elle occupe ; mais de fait les devoirs qu'elle comporte ne sont pas beaucoup plus difficiles à remplir que ceux de la charge de gouverneur d'un état. Et au bout du compte la moyenne de l'humanité n'est nulle part bien brillante ! ”

Cette sympathie pour nos institutions et notre état de société, qui, se présente ici sous cette forme romanesque et un peu enfantine, se retrouve dans des pages plus sérieuses de l'un et de l'autre livre. Ainsi dans le premier, après avoir exposé comment ce qui paraît incomplet, insuffisant dans notre civilisation, est dû à notre état de dépendance coloniale (idée pour le moins assez naturelle à un citoyen des États-Unis), il ajoute avec une libéralité qui doit scandaliser beaucoup les orateurs et les écrivains du *spread eagle-style*, il ajoute :

“ Ce serait dommage, cependant, que ce pays se séparât de sa mère-patrie pour s'unir à un demi-frère aussi peu sympathique que nous le sommes pour lui ; et rien, heureusement pour les Canadiens, rien ne paraît être aussi loin de leur pensée. Il y a telle expérience qui n'est déjà plus possible chez nous, et qui pourrait se faire chez eux au grand profit de la civilisation, et nous nous trouverions plus à l'aise, deux grandes nations, côte à côte, qu'une seule puissance formée d'un amalgame d'idées et de traditions qui se répugnent mutuellement. Malgré tout cela le voyageur américain, tout gonflé de son importance et oubliant les despotes râpés qui gouvernent New-York, et les rois-filous de nos chemins de fer, dont un seul mot fait la loi à toutes la république, se sent très porté à dire au jeune géant, qui se tient oscillant et embarrassé de sa grandeur, de l'autre côté du St. Laurent et des lacs, “ Coupe les cordons du tablier de l'allégeance et deviens n'importe quoi pourvu que tu sois quelque chose par toi-même ! ”

Ces paroles sont généreuses autant que sincères ; mais nous reste-t-il, hélas, beaucoup d'expérience à faire qui n'aient été faites par nos voisins ?

Nous aimerions à multiplier les citations de ces deux livres. Elles feraient voir que l'on étudie plus que jamais notre pays et particulièrement le caractère distinctif religieux et social des canadiens-français ; et que le résultat de l'étude, somme toute, ne nous est point trop défavorable.

Le catholicisme, qui grandit autour de nos voisins et au milieu d'eux, les tourmente, les inquiète, ou tout au moins les préoccupe. Son quartier-général pour l'Amérique est sur les rives du St. Laurent, où il se trouve associé à de vieilles traditions, qui se confondent avec les origines de la civilisation américaine. Il y est heureusement exempt de tout rapprochement avec les sombres pages de guerres religieuses de l'Europe, exploitées avec tant de mauvaise foi par nos ennemis ; il a, au contraire, tout le prestige de l'âge, des missionnaires, des martyrs et des guerriers chrétiens, il a une antiquité relative pleine de charmes aux yeux des peuples nouveaux et riches qui éprouvent le besoin de se trouver ou de se créer des ancêtres.

Ces préoccupations se retrouvent encore plus visibles dans le dernier livre de M. Howells. La scène se passe en Italie, et quoiqu'on ne puisse en approuver les données, il est très probable que cet ouvrage eut été tout autre si après sa résidence à Venise, l'auteur n'avait point visité le Canada.

Dans ce troisième roman, publié l'année dernière, et qui a pour titre : *A Foregone Conclusion*, on met en scène un prêtre catholique. C'est absolument l'histoire du Père Hyacinthe..... excepté que c'est tout le contraire ! Expliquons-nous et tâchons d'être court.

Un jeune homme, consul américain à Venise, fait la connaissance d'une dame de son pays et de sa fille. La mère est une femme sensible, imprévoyante et quelque peu ridicule. La fille a un ca-

ractère bon et compatissant ; mais hautain en apparence. Miss Florida Vervain, qui savait déjà un peu de français et d'allemand, voudrait y ajouter beaucoup d'italien. La mère ayant remarqué que les maîtres de ce doux langage avaient l'habitude de tomber éperdument amoureux de leurs élèves, surtout lorsqu'elles paraissent riches, s'adresse à son ami, M. le consul, qui vient précisément de faire la connaissance d'un jeune prêtre, très distingué et très savant, mais toqué à l'endroit de la mécanique, enfin un inventeur de machines impossibles : *not practical*. Comme Dom Ippolito parle l'anglais, et que M. Ferris est un peu embarrassé de son protégé, il le présente à ses amies *sans garantie du gouvernement*, toutefois ; mais le croyant au moins à l'abri du vice rédhibitoire signalé chez tous les autres professeurs.

Il arrive que sa légitime espérance est trompée ; et mal lui en prend, car lui-même, sans trop s'en rendre compte, aimait Miss Florida. Dom Ippolito déclare à la jeune fille qu'il n'a aucun goût pour son état et va même jusqu'à lui laisser voir un scepticisme voisin de l'athéisme. L'aimable jeune fille essaie de réconcilier le prêtre indigne avec son ministère ; mais n'ayant pu y parvenir (et il faut avouer qu'elle n'avait point précisément mission pour cela), elle soumet hypothétiquement ce cas de conscience à M. Ferris. Celui-ci qui, on ne sait trop pourquoi, agit toujours au rebour de ses propres intérêts, lui dit carrément qu'un homme dans ces conditions ne doit point continuer une vie aussi détestable, et que ce qu'il y a de mieux à faire c'est de jeter le froc aux orties. La consultation ainsi obtenue est rapportée à Dom Ippolito qui, cependant, dans une conversation avec M. Ferris conçoit des soupçons qu'il sent le besoin d'éclaircir. En cela, il n'a point tort, car au moment de quitter son état, sa religion et son pays, pour suivre les Vervain, mère et fille, en Amérique, et là, faire valoir ses talents industriels, il apprend dans une dernière entrevue que ce qu'il avait pris pour de l'amour n'était que de la charité et de la pitié, et que Miss Florida aime M. Ferris ! Il disparaît, tombe malade, se convertit, grâce aux bons soins d'un oncle chanoine, meilleur casuiste que la belle américaine, et meurt au moment de prononcer ses vœux dans l'ordre des Carmes-Déchaussés. La veille de sa mort il fait venir son rival, lui révèle le mot de l'énigme, et celui-ci, après bien des traverses et des aventures, épouse l'héroïne.

Florida, désormais Madame Ferris, avait eu évidemment deux torts : celui de laisser croire à un homme à force de charité et de sympathies qu'elle l'aimait, et de laisser ignorer à force de hauteur et de fierté mal entendue, le véritable état de son cœur à celui qu'elle préférait. Cette double méprise est très joliment et très spirituellement mise en scène, et les petits tableaux de Venise, qui en font la décoration, révèlent l'artiste qui a étudié son sujet d'après nature.

S'il fallait s'en tenir absolument au proverbe anglais : *all is well that ends well*, il y aurait lieu de féliciter l'auteur et même de le remercier. Pour ne rien dire des écrivains de l'école de George Sand, il y a neuf romanciers protestants sur dix, qui auraient imaginé pire que cela, et qui, surtout dans le détail, n'auraient point laissé échapper des rayons de vérité comme ceux que nous allons tâcher de saisir et de fixer.

Malheureusement ce sont les bonnes intentions auxquelles nous aurions à croire, qui ont jeté M. Howells hors de la voie, et c'est ce dont lui-même

paraît se douter dans le dernier chapitre, lorsque M. Ferris, par un retour peu généreux sur le passé, demande à madame son épouse si Don Ippolito était bien réellement aussi sceptique qu'il voulait le faire croire ?

Il y a un mot : *corruptio optimi pessima*, mot aussi salutaire qu'effrayant, qui jette plus de jour sur ces questions que toutes les auto-biographies plus ou moins sincères, que toutes les prétendues études morales des romanciers. Sans doute, que cette histoire finit mieux et est conduite plus décentement que certains romans de la vie réelle dans le même genre ; mais c'est là qu'est l'erreur. Quoique les uns et les autres soient heureusement peu communs, les Luther et les Père Hyacinthe sont plus vraisemblables et moins rares que les Dom Ippolito. Un prêtre de l'espèce de ce dernier est un type à peu près aussi impossible que la canon à chambre secrète explosible que M. Howells lui fait inventer. *Not practical !*

Les consciences à chambre secrète de cette espèce éclateraient prématurément comme le canon en question. Il n'est point de supérieur qui ne sache à quoi s'en tenir là-dessus. Un sujet sceptique et presque athée ne dissimulerait pas longtemps son manque de croyance, et pour le ramener à la foi ou le chasser de sa position, il ne serait nullement besoin d'une Miss Florida quelconque.

Ce sont, au contraire, de pareilles rencontres qui font naître le scepticisme et non pas le scepticisme qui les amène ; et dans tous les cas, jamais le salut ne se présente sous la forme d'un amour malheureux, l'orsqu'il est coupable dans le principe. Du reste, en pareille occurrence, on connaît le proverbe : *une de perdue deux de retrouvées.*

Mais nous avons parlé plus haut d'un rayon de vérité bon à fixer, et nous avons hâte d'en faire part à nos lecteurs. Il se trouve dans l'espèce de consultation philosophique et théologique qui faillit avoir une influence si fatale sur l'avenir de Dom Ippolito, et peut-être même sur celui de la jeune fille, car avec de pareilles données, on ne peut répondre de rien. L'héroïne découvrant trop tard que le pauvre homme, qui était joli garçon, du reste, avait tout quitté pour elle, aurait bien pu se dévouer jusqu'au bout ; et alors pour notre part, nous aurions dit de l'un et de l'autre ce que M. Ferris disait de Florida seule : *"I wish them joy of their bargains !"*

Voyons maintenant ce dialogue.

—Croyez-vous que les prêtres, en général, soient des hommes pervers ? demanda timidement la jeune fille.

—Je ne le crois vraiment pas. Je ne vois pas comment tout cela pourrait tenir si c'était le cas. Tout compté, il doit y avoir chez eux un grand fond de vertu et de sincérité. Il me semble qu'au pis aller, pour un certain nombre, ce sont des gens qui exercent une profession, de pauvres diables qui sont entrés dans les ordres pour se faire une existence. Vous savez qu'autrefois les fils de famille se faisaient prêtres ; aujourd'hui le clergé se recrute dans les classes les plus humbles de la société ; ce n'est pas qu'ils vaillent moins pour tout cela, car les nobles, pour d'autres raisons, n'étaient certainement pas meilleurs.

—Je me demande, dit Florida, penchant un peu la tête et paraissant examiner les progrès de sa couture, je me demande pourquoi l'idée d'un prêtre nous semble toujours quelque chose de si terrible ?

—Ils nous paraissent, en effet, à nous protestants,

une sorte de parias. Je ne puis deviner s'ils font ou non le même effet aux catholiques. Mais nous avons une répugnance pour toute espèce de condamnés, n'est-ce pas ? Et le prêtre est pour nous un homme sous sentence de mort, quant à tous les liens naturels qui, autrement, le rattacherait à la race humaine. Il est mort pour nous. C'est ce qui le rend effrayant. Le spectre de notre plus cher ami, de notre père ou de notre mère, nous frapperait de terreur. Et cependant, ajouta Ferris, d'un air quelque peu rêveur, il n'y a rien d'effrayant dans une religieuse !

—Non, reprit la jeune fille, c'est que la vie d'une femme, même dans le monde, nous paraît d'une abnégation continuelle (*a continual giving up*). Non, une religieuse n'a rien qui soit contre nature ; c'est le contraire pour un prêtre.

—Elle se tut, pendant quelques instants, et elle les employa à coudre avec une étonnante rapidité ; puis, laissant tomber son ouvrage sur ses genoux, et y appuyant ses deux mains : —Pensez-vous, fit-elle, que les prêtres eux-mêmes aient quelquefois des doutes sur leur religion ?

—Je suppose que cela doit arriver de temps à autres. Dans les jours de la grande puissance de l'Eglise le scepticisme était de mode, vous le savez. J'ai souvent pensé à interroger Dom Ippolito sur ces matières, mais je n'ai jamais su comment m'y prendre.

—Ferris ne s'aperçut point du nuage qui passa sur la figure de la jeune fille : il continua : Notre connaissance n'est pas encore aussi intime que je l'espérais. Mais il est difficile d'aller plus loin avec ces Italiens. Ils aiment à nous rencontrer dans la rue ; ils n'ont peut-être pas d'intérieurs.

—En effet, cela doit arriver quelquefois, comme vous le dites, mais le cas d'un faux prêtre est-il pire que celui d'un ministre hypocrite ?

—C'est assez mal, pour l'un ou pour l'autre, mais c'est certainement pire pour un prêtre.

Voyez-vous, Miss Vervain, un ministre ne se donne pas pour autant ! Il ne prétend point nous pardonner nos péchés, il n'exige pas que nous lui en fassions l'aveu, il ne nous offre point le corps et le sang véritables du Sauveur dans le sacrement, et il ne porte pas allégeance au vicair visible et tangible du Christ sur la terre. Un ministre hypocrite peut être absurde ; mais un prêtre sceptique est tragique !

Ces pages étranges peuvent se passer de tout commentaire : le dernier mot surtout, et le cri que pousse ailleurs, Miss Florida ; "Quoi, vous un prêtre ?" sont bien frappants et renferment une bien dure leçon pour des gens qui malheureusement n'en profiteront point.

—Nos ministres ne se donnent point pour autant ! Oui, mais si le ministère du prêtre, au lieu d'être une pieuse illusion, était la réalité même, de combien alors ne serait-il point supérieur à l'autre ? Ne le soupçonnez-vous pas, un peu, et n'y a-t-il pas là, comme certains tours de phrases le font assez voir, un de ces doutes qui font germer de meilleures pensées ?

Et de fait, elles germent aujourd'hui dans bien des esprits, aux Etats-Unis. Aussi, sommes-nous pour les américains un grand sujet de curiosité, comme la réponse à une énigme que l'on se pose constamment, réponse que l'on ne peut pas rejeter et que l'on ne doit pas accepter.

On étudie, on se fait à soi-même plus d'une question du genre de celles que l'on vient de lire. Evidemment on n'est point satisfait de ce que l'on a ;

mais on ne sait guère où trouver mieux. On cherche, et avec la grâce divine, et un peu de cette humilité qui est bien opposé au *self-reliance* si vanté chez nos voisins, on tourne quelquefois. Le plus souvent, on cherche par orgueil ou par caprice, et alors on change de place sans jamais arriver au but. On passe d'une secte à l'autre ayant toujours en vue cette terrible église catholique, qui croit des choses si difficiles à croire et qui accomplit des œuvres si difficiles à concevoir ! Et avec cela, détournant ses yeux du grand foyer de lumière qui éblouit, chaque petite conscience humaine allume sa petite lampe qu'elle dépose sur le fleuve rapide des passions, des intérêts, des exigences d'une civilisation matérielle dont le flot envahissant monte toujours, et les pauvres petites lampes s'en vont à la dérive aborder où elles peuvent, comme celles que les dévots de l'Indoustan placent, aussi eux, sur les flots du Gange, et que le fleuve-dieu laisse flotter ou submerger suivant son caprice !

P. C.

Québec, Mai 1876.

## MÉLANGES

## D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE (\*).

Par BENJAMIN SULTE.

Ces *Mélanges*, essentiellement canadiens, embrassent des articles déjà publiés dans les journaux et les revues, mais que l'auteur a corrigés pour la présente édition.

Le mode de publication est assez nouveau en ce pays. Il consiste à publier une brochure de 125 pages tous les deux ou trois mois, au prix de *trente* sous chacune, ce qui permettra à toutes les bourses de se procurer la série en entier. Cependant, comme chaque brochure est complète par elle-même, on peut aussi bien n'acheter que celles que l'on tient à se procurer.

La forme typographique, si élégante et si correcte, rend ces petits livres tout-à-fait propres à orner une table de salon. On ne fait pas mieux en Europe. De plus, comme nous l'avons dit, les sujets qui y sont traités étant tous canadiens, on aimera à se les procurer au fur et à mesure qu'ils paraîtront. Trois d'entre eux sont déjà sortis des presses. Le lecteur y trouvera une foule de renseignements curieux sur divers points de l'histoire du Canada, et ce qui ajoute au charme de ces découvertes, c'est le ton si engageant de la causerie que l'auteur a su y mêler partout. On croit aborder un sujet sérieux, mais on commence à se déridier à la première page, et l'agrément de cette lecture ne fait qu'augmenter. Le style en général est très-correct, très-français, et nous avons été flatté de lire dernièrement une lettre d'un écrivain français distingué qui déclare que ces articles figureraient avec beaucoup de succès dans la librairie parisienne.

Les pages sur Pont-Gravé, sur les guerres des Sauvages, sur les vieilles Gazettes seront lues partout où l'on aime l'histoire du Canada. Quand aux

(\*) Imprimés par Joseph Buzéau, Ottawa.

réécrits tout-à-fait légers qui abondent dans ces ouvrages, nous sommes certain de leur succès dans toutes les classes de la société.

Voici, pour terminer cette appréciation, comment l'auteur se présente au public :

## AU LECTEUR.

Je viens te saluer sans fracas, ni réclame,  
Et mon livre à la main, instamment te prier,  
D'être indulgent pour l'humble et candide ouvrier  
Qui l'a fait par plaisir et qui l'offre avec l'âme.

S'il amuse quelqu'un j'en bénis le bon Dieu :  
Heureux celui dont l'art égaye un front morose.  
Les vers ne m'allant plus, je m'adresse à la prose,  
Car elle est moins farouche, et sait plaire en tout lieu.

Peut-être dira-t-on que, trompant la rubrique,  
J'aborde à tout propos un thème trop ancien.  
Qui donc ne voudrait plus se sentir Canadien  
Et verrait sans amour une étude historique ?

[Pour le *Foyer Domestique*.]

## ELEGIE DE FINAUD (\*).

Comme une motte au bord du champ  
Git la dépouille de *Finaud*,  
Cher petit chien de son vivant,  
Qui pour maître eut le Père ARNAUD.

Ah ! faites bientôt mettre en terre  
Dans le meilleur coin du jardin  
Sous quelque saule solitaire  
Les restes du pauvre *finfin*.

A son maître, parfois colère,  
S'il faut en croire la rumeur,  
Il trouva le secret de plaire  
Et de rendre la bonne humeur.

Qu'un écriteau de son histoire  
Retrace ainsi le souvenir  
Pour perpétuer sa mémoire  
Chez les caniches à venir :

" Ci-git *Finaud*, être fidèle,  
" Des caniches parfait modèle,  
" Qui fut frugal, docile, aimant,  
" Aux bons visiteurs caressant,  
" Vécut en constante harmonie  
" Avec *Minette*, son amie,  
" Fut paisible avec ses voisins  
" Et philosophe en ses chagrins !

A. A. BOCCHER.

(\*) Les lecteurs du *Foyer Domestique* aimeront à lire cette petite pièce de vers, qui n'était pas destinée à être publiée et qui mérite bien de l'être.

2

# BALANCONS-NOUS

NOCTURNE pour deux voix égales

Musique de L. CLAPISSON,

All<sup>o</sup> maestoso. (♩ : 100)

PIANO

Musical notation for the piano introduction, featuring a treble and bass clef with a forte (f) dynamic marking.

1<sup>o</sup> Ba.lan.çons nous, Ba.lan.çons nous,  
 2<sup>o</sup> Ba.lan.çons nous, Ba.lan.çons nous. Sous ce feuil-

Musical notation for the first system, including vocal lines for two voices and piano accompaniment.

*dolce*  
 Sous ce feuil.lage, Au frai.s om.bra . . ge... Ba.lançons nous. Un éven.tail n'est pas si  
*dolce*  
 lage, Au frai.s om.bra . . ge... Ba.lançons nous, Un éven.tail n'est pas si  
*dolce sempre.*

Musical notation for the second system, including vocal lines and piano accompaniment.

*dolce* a tempo, *dolcissima*  
 doux! Ba.lançons nous, Ba.lançons nous, A rendre les oi.seaux ja.loux! Ba.lançons-  
*dolce e rit.*  
 doux! Ba.lançons nous, A rendre les oi.seaux ja.loux!  
*sempre dolce.* *rit. auto.* *dolce sempre.*

Musical notation for the third system, including vocal lines and piano accompaniment.

*ritenuto*

- nous. Balançons-nous, Balançons-nous, Balançons-nous!....

*allegretto*

Balançons-nous, Balançons-nous, Balançons-nous, Balançons-nous!....

*suivrez - pp*

Même mouvt.

Au sein des airs, de notre cage En volons-nous En les sui-

*mf*

vant!..

Balançons-nous, comme un nu-a-ge Comme une feuille, au gré du vent... Balançons

Balançons

25

COUPLET. Quand nous mon-tons, quel doux mi-ra-ge! En bal-lon, moi, je crois par-

tirl..

Quand on des-cend, je fais nau-stra-ge... No-tre vais-seau va sen-glou-tirl! Ba-lan-çons-

Ba-lan-çons-

35

COUPLET. Les yeux fer-més, calu-e et mu-et-te, Moi, je fais là des ré-ves

d'or

Je crois dans ma har-ce, lou-net - te, Que ma mè-re me berce en - cor... Ba-lan-çons-

Ba-lan-çons-

## Beaux-Arts.

(Pour le Foyer Domestique.)

ÉTUDES

SUR LES

## BEAUX-ARTS.

(suite.)

IÈRE ÉTUDE.

## DES ÉCOLES.



DES la plus haute antiquité, il y eut des écoles publiques chez les peuples civilisés, chez les Perses, dans la Grèce, en Italie. Celles d'Athènes étaient célèbres : on y apprenait à lire et à écrire aux enfants, puis on y enseignait la grammaire, la poésie et la musique, qui comprenait les divers arts ; Homère y était particulièrement lu. Selon Plutarque, il y avait des écoles à Gabies, en Etrurie, même avant Romulus. Des rhéteurs grecs fondèrent à Rome des écoles

de rhétorique, de grammaire et de philosophie. Les Romains, à leur tour, établirent des écoles municipales en Espagne, dans la Gaule, en Germanie et dans la Grande-Bretagne. Ces écoles avaient disparu vers la fin du ve siècle ; mais le christianisme les remplaça aussitôt par les écoles dites épiscopales, parce que chaque siège épiscopal avait la sienne, et par les écoles monastiques, formées dans les cloîtres. A la fin du viii<sup>e</sup> siècle, Charlemagne releva l'éclat des anciennes écoles et en créa de nouvelles, il en institua une, entre autres, dans son propre palais, qui, pour ce motif, fut appelée école palatine. Aux xii<sup>e</sup> et xiii<sup>e</sup> siècles, ces écoles, fort multipliées, firent place aux classes et aux collèges, et le nom d'école ne fut plus guère donné qu'à des établissements d'instruction spéciale.

On donne aussi le nom d'école à une secte philosophique où à la doctrine de quelque maître célèbre, ainsi qu'à une classe d'artiste, de peintres surtout, qui reconnaissent un même maître, ou qui ont suivi les mêmes règles de goût.—C'est cette dernière acception du mot école qui va faire l'objet de notre article.

Est-ce à dire que tel maître célèbre avait aussi un établissement ou école dans lequel les élèves apprenaient la peinture ? Non ; on doit plutôt croire que ces grands artistes avaient alors un modeste atelier où ils recevaient quelques sujets pour apprendre le dessin et la peinture. Cet atelier avait parfois la visite d'un pape ou d'un souverain sans compter celle de grands personnages étrangers. Car il faut reconnaître que si de grandes réputations se sont faits jour sous le Moyen-Age et la Renaissance, cela tient en grande partie à la protection que leur accordaient à ces deux époques les princes de l'Eglise et les puissants potentats de l'Europe.

Quelques écrivains ont prétendu que la religion était une entrave aux progrès des beaux-arts. Quelle religion, d'abord ? Est-ce le catholicisme ou le protestantisme ? Pour notre part, nous avons

été à même et par nos études et par nos nombreux voyages de constater la fausseté ou la mauvaise foi de cet argument. Quo l'on veuille bien parcourir la longue liste des artistes célèbres qui ont illustré par leurs œuvres les monuments, les musées publics ou particuliers, tous ces grands souvenirs attestent d'une manière irréfragable la part que y a grandement prise la chrétienté, ou mieux encore les hauts dignitaires de l'Eglise. Les magnifiques cathédrales qui sont l'orgueil de tant de grandes villes en Europe ne sont-elles pas une preuve de l'encouragement qui était accordé aux artistes ? A l'extérieur comme à l'intérieur de ces monuments sublimes, n'admire-t-on pas les sculptures les plus riches ? Les plus belles fresques ne couvrent-elles pas les murs de ces immenses édifices où la piété se le disputa au génie de l'art ? Les sujets religieux, les ornements commandaient un personnel d'artistes émérites protégés par des âmes d'élite et d'une générosité princière. La sculpture sur bois, à l'époque du Moyen-Age, témoigne assez de la faveur dont elle jouissait alors par l'habileté du praticien, à tel point, que l'on considère aujourd'hui cet art comme perdu.

Du reste, rappelons-nous que lorsque Rome fut débarrassée des Lombards grâce à l'intervention de Charlemagne, lorsque le repos et la paix purent s'établir un peu dans la ville éternelle, rappelons-nous, dis-je, que le premier soin des papes fut d'élever de nouveaux édifices religieux, et ils consacreront des sommes considérables tant à leur construction qu'à leur ornementation intérieure. Léon III (796-816), entre autres, sous lequel la basilique de Saint Pierre fut achevée, se montra d'une grande munificence dans les dons qu'il fit aux églises. D'autre part, les évêques et les abbés suivirent l'exemple de Rome. Dans les temples et dans les monastères, les arts étaient donc en grand honneur. Charlemagne et ses successeurs donnèrent aux arts en France une vigoureuse impulsion. L'Allemagne suivit le mouvement général. C'est encore, et nous les avons vus, dans les trésors des cathédrales que vinrent aussi se réunir les plus beaux travaux. Encore une fois, le mélange de la foi du Moyen-Age et de l'ardeur artistique de la Renaissance a produit des chefs-d'œuvre inimitables et que les artistes modernes recherchent pour y puiser la science ou en étudier le génie. Ceci nous met en mémoire une anecdote assez singulière et instructive à la fois.

Je venais de visiter la Belgique, ce petit pays qui est si grand par ses souvenirs historiques, et si remarquable par le nombre de ses monuments et de ses cathédrales. Après avoir admiré l'hôtel-de-ville et la cathédrale d'Anvers, cette ville forte qui était probablement la capitale des *Ambacaretis* dont parle César, je dirigeai mes pas vers une autre ville forte, la place de Metz dont les fortifications méritent un examen attentif. Là, je m'établis dans un excellent hôtel adossé, je puis dire, à la cathédrale, bel édifice gothique qui date du xve siècle, surmonté d'une flèche de 252 pieds et orné d'admirables vitraux.

L'heure du dîner m'appela dans une belle salle à manger garnie de plusieurs tables fort bien dressées. En entrant, japerçus trois personnes qui conversaient sur les événements du jour. C'était quelques mois après le fameux coup d'Etat de 1851. De la politique à la religion il n'y a qu'un pas pour bien des individus. C'est ce qui arriva entre les trois convives. Comme ils discutaient avec assez de chaleur, je pus suivre leurs raisonnements, et

Je m'aperçus que chacun d'eux discutait à son point de vue, c'est-à-dire selon la religion qu'il pratiquait. Or, il y avait un catholique, un protestant et un israélite. Voyez-vous d'ici une controverse religieuse entre trois individus d'une nationalité différente, car le premier était français, le second un gros suisse et le dernier... un juif qui pouvait être un homme parfaitement respectable mais dont la toilette négligée lui donnait titre d'*usurier*.

LE FRANÇAIS.—Oui messieurs, le coup d'Etat est un fait d'une haute politique qui assure à la France une longue paix. Le catholicisme, un peu ébranlé à Rome en 1849, va renaître plus fort que jamais sous la protection de la fille aînée de l'Église...

LE SUISSE.—A votre point de vue mais pas au mien... Le prince Napoléon se servira du catholicisme comme d'un moyen ; ce sera entre ses mains un instrument fort utile mais qui lui coûtera bien cher s'il ne veut pas rompre avec les sociétés secrètes...

LE JUIF.—Bah!... Qu'a-t-il besoin de s'occuper du pape? Un homme qui fait un coup d'Etat comme celui-là est au-dessus d'un pape, et rien ne l'arrêtera dans ses projets...

LE FRANÇAIS.—C'est précisément là qu'est le danger pour lui ; il sera trop diplomate ou pas assez, et du moment qu'entre ces deux extrêmes il commettra une faute, car tout homme est faillible, l'opinion publique se mettra contre lui, contre le pouvoir, et la nation française assistera à toutes les péripéties d'un grand drame.

LE JUIF.—Bah!... vous en êtes encore là de votre éducation? Vous croyez au pape et avec le pape?... C'est magnifique, vraiment!... Tenez, monsieur, ne me parlez des papes que pour les ornements d'églises. Ah! pour cela, ils ont été les véritables protecteurs des arts et des artistes. J'ai parcouru toute l'Italie, je me suis instruit sur l'histoire de tous les monuments que j'y ai rencontrés, et ma foi, ce sont des hommes qui savent bien monnayer et bien dorer leurs temples...

Un garçon de salle ayant annoncé aux voyageurs l'heure de départ du train pour Paris, mes trois individus se séparèrent amicalement, et je restai tant soit peu étonné des dernières réflexions de ce juif.

On aime toujours entendre déclarer une vérité, même de la part d'un ennemi loyal, et je n'ai jamais oublié cette appréciation si originale d'un être assez repoussant par son extérieur mais très courtois dans la conversation.

Si dans le monde vous entendez une personne discourir sur l'action du clergé à propos des beaux-arts, s'il sort de sa bouche quelques phrases mal sonnantes sur ce qu'on est convenu d'appeler le progrès dans les arts, soyez persuadé que c'est un libre-penseur, un esprit fort, qui nage en plein dans l'erreur. C'est de sa part, ignorance ou mauvaise foi. Peut-on discuter avec des gens qui sont décidés à nier les faits quand même? S'il n'y a pas d'ignorance chez l'individu, c'est alors un parti bien arrêté chez lui, en haine du clergé, de disputer comme il dirait) sur des faits d'une si petite importance. Ce n'est pas d'une si petite importance de savoir à qui attribuer le premier mouvement donné au véritable progrès des beaux-arts. Ce n'est pas d'une si petite importance que de réfuter *illico* les faits historiques qui abondent dans les meilleurs ouvrages. La vérité avant tout, et qu'il soit bien compris que le Moyen-Age nous a laissé des noms

et des œuvres qui témoignent hautement du vif intérêt qu'y prenaient les princes de l'Église.

Les grands maîtres étant ainsi encouragés travaillaient avec la plus grande ardeur à des travaux qui devaient non-seulement perpétuer leur nom mais aussi leur école. Voici le nom de ces différentes écoles :—Au XIII<sup>e</sup> siècle, Cimabué, Giotto, Masaccio et Giovanni da Fiesole, dit Fra Angelico, fondèrent l'*École florentine*, et inaugurèrent la peinture moderne qui eut pour effet de conserver ses formes raides et invariables qu'elle conserva pendant tout le Moyen-Age.

Toutesfois, ce ne fut que deux siècles après que la peinture s'affranchit complètement des traditions (1) antiques et prit un caractère nouveau en substituant au symbolisme l'imitation de la nature. Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, furent les auteurs de ce monument. C'est alors que se formèrent les grandes écoles de peinture de l'Italie—l'*École bolonaise*,—l'*École lombarde*,—et surtout les *Écoles romaines* et *vénitiennes*, si remarquables, la première, sous le rapport du dessin, et la seconde, sous celui de la couleur : le Pérugin, André del Sarto, le Giorgione, le Titien, les Carraches, Paul Véronèse, Guido Reni, brillent vers cette époque.

Vers 1428, Van Eyck (2) avait inventé la peinture à l'huile : par cette découverte, il transforma l'*école de Cologne*, d'où sont sorties—l'*école allemande*, fondée par Alb. Durer,—et les *écoles flamande* et *hollandaise*, illustrées par Rubens, Van Dyck, les Teniers, Rembrandt et tant d'autres.

Depuis, il s'est formé trois autres écoles, mais qui dérivent plus ou moins des maîtres italiens et flamands : l'*école espagnole*, dont Murillo est le principal représentant ;—l'*école française* qui tire son origine de l'école florentine et eut pour fondateurs deux élèves de Léonard de Vinci,—Ambr. Dubois et J. Cousin—à qui l'on doit le premier tableau à l'huile peint en France (le *Jugement Dernier*, 1550). Simon Vouet et Nic. Poussin lui succédèrent : Lesueur, Lebrun, Mignard, illustrèrent le siècle de Louis XIV. Sous Louis XV la peinture déclina par l'influence de Boucher, mais bientôt Vien et son disciple David ranimèrent dans l'art la pureté de la forme et le goût du dessin ; Gros, Gérard, Girodet soutinrent dignement la gloire de leur maître, et formèrent l'école sévère de l'Empire (Napoléon I<sup>er</sup>), dont les traditions ont été abandonnées par un grand nombre de peintres modernes : le romantisme envahit alors la peinture comme la littérature.—Enfin, l'*école anglaise*, dont West et Reynolds sont l'honneur et qui ont formé des élèves remarquables.

On peut également citer les écoles suivantes, ce sont : les *écoles Mantouane*—de *Modène*—de *Ferrare*—de *Parma*—de *Crémone*—*Génoise*—et *Napolitaine*.

On le voit, dix-huit écoles existèrent pendant plus de deux siècles laissant derrière elles une phalange de célébrités dont nous pouvons admirer, étudier et copier les chefs-d'œuvre dans les principaux musées de l'Europe et surtout de l'Italie.

En musique, on mentionne souvent : l'*École de*

(1) Le mot *tradition* se dit généralement, de toutes les opinions, de tous les procédés, de tous les usages, etc., qui se transmettent de génération en génération par le moyen de l'exemple ou de la parole.

(2) Eyck (Jean Van), dit Jean de Bruges, peintre flamand.—Quelques chroniqueurs lui attribuent l'invention de la peinture ; s'il ne l'inventa pas, il la perfectionna au point de la transformer complètement.

*Glück*.—*l'École de Grétry*.—*l'École de Mozart*.—*l'École de Rossini*.—*l'École de Beethoven*.

On a réuni les différents systèmes de compositions musicales dans trois classes générales : *l'École française*.—*l'École italienne*.—*l'École allemande*.

Ainsi que nous le disions au commencement de cet article, le mot *école* doit donc plutôt s'appliquer à une classe d'artiste qu'à un établissement portant ce nom. Cependant quatre siècles se sont écoulés, et les progrès de la civilisation ainsi que ceux des arts ont dicté l'impérieuse obligation aux divers états de l'Europe de créer des *Écoles spéciales*. C'est ainsi que nous inscrivons ici :—*l'École des Beaux-Arts*.—*l'École (ou Conservatoire) d'Arts et Métiers*.—et le *Conservatoire de Musique*, trois établissements qui reçoivent des pensionnaires ou des externes, lesquelles suivent les différents cours destinés à leur faire obtenir des prix aux concours annuels, et que les grandes puissances encouragent, chacune chez elle, aussi bien par des allocations considérables que par des distinctions honorifiques accordées au directeur de ces établissements.

Ces écoles sont des institutions qui ont pour objet de montrer un art selon les règles les plus méthodiques et de former des élèves qui en répandent chez les nations les doctrines les plus saines. Des professeurs salariés par le gouvernement ont charge de diriger les classes ou les cours et de remarquer ceux des sujets dont les talents exceptionnels les désignent aux autorités supérieures.

La France est le pays où les arts sont cultivés avec le plus de succès. Le nombre d'étudiants que l'on compte dans ses célèbres écoles est si considérable qu'il y a aujourd'hui une agglomération de sujets d'élite qui vivent bien difficilement dans la grande capitale.

Quant aux maîtres qui font *école*, on peut citer : *l'École de Ingres*.—*l'École de Meissonnier*.—*l'École d'Isabey*.—*l'École d'Eugène Delacroix*.—*l'École d'Horace Vernet*.— Mais à tout bien considérer, ces différentes écoles participent de celles des grands peintres de l'époque de Napoléon Ier. — Pour dire la vérité, le nombre de célébrités que produit la France s'oppose en quelque sorte à ce que l'on puisse citer toutes les écoles ; ce nombre en est si grand, dans les divers genres, que la critique, si sévère dans ce pays, peut même critiquer les œuvres de M. Ingres ou de M. Eug. Delacroix ! Cela paraîtra à quelques-uns d'une audace inouïe, critiquer de pareilles célébrités, s'ériger en conseillers de ces grands maîtres ; mais cela est nécessaire et même réclamé par ces grands peintres, ces grands compositeurs. Si l'opinion publique peut quelquefois faire un excellent accueil à un grand œuvre, il faut néanmoins que le CRITIQUE — qui connaît l'art sous toutes ses faces — puisse carrément exprimer, lui aussi, son opinion sur ce grand œuvre. L'opinion publique juge de l'ensemble d'un œuvre d'art, tandis que la critique fouille d'abord dans tous les détails et ne considère l'ensemble qu'en dernier ressort. La critique ne cherche pas tout d'abord les beautés de l'œuvre mais bien plutôt les défauts qui peuvent s'y trouver. Je parle ici de l'écrivain consciencieux et savant à la fois. — *Point de critique, point de progrès dans les arts.* — Mais : *par une bonne critique, progrès rapides dans les arts.*

GUS. SMITH.

(à suivre.)

## Archeologie.

NOTES SUR LA TERRE SAINTE.

I.

### LE JARDIN DE GETHSÉMANI (1).



Le Jardin de Gethsemani, dont parle Saint-Jean (2), où Notre-Seigneur se retirait souvent avec ses disciples et où il entra pour la dernière fois le soir du jeudi, veille de sa mort, n'était pas un jardin semblable aux jardins d'Europe. C'était un terrain planté d'arbres fruitiers et surtout d'oliviers, car la montagne voisine en avait pris le nom.

Il est impossible aujourd'hui d'assigner les limites de ce jardin. Ce qui est certain, d'après les Évangiles, c'est qu'il était au delà du torrent de Cédron et au pied de la montagne des Oliviers. Il était probablement traversé, comme il l'est encore, par le chemin public, qui, à la sortie du pont du torrent, se bifurque pour aller au sommet du mont des Oliviers, d'une part, et de l'autre à Béthanie, en contournant la montagne au midi. L'espace assez étroit, compris entre le lit du torrent et le pied de la montagne, est encore aujourd'hui tout planté d'oliviers. Les Pères-Français en ont fait l'acquisition parcelle par parcelle, avec beaucoup de peine et à grand prix. Une partie, qui mesure 50 mètres de long sur 40 mètres de large, est entourée d'un mur, parce qu'elle est regardée comme la plus vénérable du jardin de Gethsémani, et qu'elle renferme les oliviers les plus anciens.

Sortons de la grotte de l'Agonie, traversons le chemin qui aboutit au sommet du mont des Oliviers, tournons à droite, et suivons cette ruelle. Nous voici à la porte de fer ; frappons avec le lourd battant. Le Frère gardien nous a entendus. Il ouvre ; baissez la tête, car le linteau de la porte est fort bas. Pourquoi une porte de fer ? Pourquoi une porte si basse ? C'est que naguère les Arabes musulmans y entraient par violence, même avec leurs chevaux.

Une barrière de bois protège la partie cultivée. Une allée assez large, qui en fait le tour, présente les quatorze stations du chemin de la croix. Les pèlerins sont heureux de trouver ici la solitude et le silence si favorables à la prière ; ils ont sous les yeux toutes les scènes de la Passion.

On cultive, dans le jardin, des fleurs de toutes les variétés, pour orner l'autel de l'Agonie et celui du *Saint-Sépulcre* (3).

La barrière de bois a été placée pour empêcher les pèlerins, toujours enclins aux vols pieux, d'arracher des branchettes aux vieux oliviers. Si le

(1) Cette notice a été adressée aux *Missions Catholiques* (Bulletin de la Propagation de la Foi), par Mgr. FOYER, protonotaire apostolique, à Jérusalem.

(2) SAINT-JEAN, chap. XVIII.

(3) Les lecteurs du *Foyer Domestique* verront apparaître successivement ces intéressantes monographies dont nous commençons aujourd'hui la publication.

Frère jardinier a bonne opinion de vous, il vous en ouvrira la porte, vous permettra de parcourir l'intérieur, de recueillir les branches et les feuilles tombées. Ne demandez pas un rameau encore vert tenant à l'arbre, il ne pourrait vous le donner. Si vous visitez le jardin dans le mois de février, au moment de l'émondage des oliviers, le Frère sera plus généreux, et vous donnera une dizaine de branchettes. Le P. Nau, missionnaire jésuite au mont Liban, qui accompagna M. de Nointel, ambassadeur de France à Constantinople, dans le pèlerinage qu'il fit à Jérusalem en 1674, raconte que Son Excellence obtint, par une faveur très-particulière, d'en faire couper une branche. A cette époque, le petit mur de pierres sèches ne suffisait pas pour empêcher les chrétiens hérétiques de dépouiller les oliviers. Aussi les Pères Franciscains entretenaient-ils, dans le jardin, un musulman comme fermier. "Il savait, dit le P. Nau, faire payer si cher ce qu'on en dérobaît, que personne n'osait y porter la main."

On ne perd rien du produit de ces arbres si vénérables. L'huile, qu'on extrait de leurs olives, est envoyée, dans de très-petites fioles, jusqu'aux extrémités du monde, aux bienfaiteurs de la Terre Sainte. Les noyaux sont distribués aux Religieux Franciscains, qui habitent le grand couvent de Saint-Sauveur à Jérusalem : ils en font des chapelets, fort recherchés des pèlerins.

Le baron Deshayes, que Louis XIII, roi de France, envoya, en 1621, porter de riches présents au Saint-Sépulchre, compta neuf gros oliviers dans le jardin de Gethsémani, "les vrais, dit-il, qui étaient du temps de Notre-Seigneur (4)." Il en donna pour preuve que ces oliviers ne payaient au Grand-Seigneur, chacun par année, qu'un médin (environ 9 centimes), comme tous les oliviers qui étaient du temps des Romains, tandis que les autres, plantés depuis, doivent, dit-il, la moitié de leurs fruits. Il n'est plus possible de vérifier l'assertion de Deshayes, car ces oliviers sont depuis longtemps exempts de tout tribut. L'un d'eux, celui qui est le plus près du mur au midi, mesure 7 mètres 50 de circonférence au bas du tronc. On sait que l'olivier croît lentement. Combien de siècles s'est-il fallu à celui-ci pour arriver à cette grosseur (5) ? En 1632, le P. Roger, et en 1652, le chanoine

Doubdom comptèrent encore neuf oliviers. En 1671, le P. Nau n'en compta plus que huit.

On donne aux oliviers de Gethsémani tous les soins possibles. Le frère jardinier entoure leurs pieds d'une terre légère, bien fumée, les arrose fréquemment dans la saison chaude, qui dure longtemps ici. Comme il ne tombe pas une goutte de pluie, depuis le mois d'avril jusqu'à la fin de novembre, une citerne plus grande a été construite, dans le jardin même, aux frais d'une Américaine catholique, qui avait fait le pèlerinage des Saints Lieux. Sur la partie antérieure de la citerne, une pierre porte gravés ces mots :

ADELIN E WHELAN  
EX WASHINGTON S. U. A.  
SUMPTIBUS  
AN. CHR. 1875.

Aux frais d'Adélino Whelan, de la ville de Washington (États-Unis d'Amérique). L'an du Christ 1875.

## L'ÉGLISE ET LA CHEVALERIE.

La féodalité une fois bien constituée, peu à peu les relations se poétisèrent, et la chevalerie prit un caractère nouveau. L'église intervint, et s'empara de la chevalerie pour civiliser et moraliser la société. La religion joua un magnifique et sublime rôle à ces époques barbares, en faisant tourner au profit des saines idées de morale et de bons rapports des hommes entre eux, une force, une puissance qui, sans elle, n'eût été que purement guerrière et dévastatrice.

Quand le récipiendaire dans l'ordre de la chevalerie, baigné et revêtu de blanc, symbole de pureté, de rouge, symbole de sang qu'il devait verser pour son Dieu et son suzerain, de noir, symbole de la mort qu'il devait braver pour accomplir tous ses devoirs, avait jeûné pendant vingt-quatre heures et passé la nuit en prières dans l'église, il se confessait le lendemain, communiait, entendait la messe et un sermon sur les devoirs du chevalier ; il recevait l'épée que le prêtre bénissait avant de la lui rendre ; ensuite les chevaliers et les dames lui mettaient les éperons, le haubert, la cuirasse, les brassards, les gantelets, et on lui coignait l'épée qui était restée suspendue à son cou ; puis on lui donnait son écu. Il recevait alors l'accolade du seigneur, qui le frappait trois fois du plat de son épée sur l'épaule et lui disait : "Au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges, je te fais chevalier. sois *preux, hardi, loyal.*"

Sur le casque du chevalier flottaient des couleurs aimées (quo nous retrouvons plus tard sous le nom de *lambrequins*) ; sur la housse de son cheval et sur son petit bouclier, il y avait comme de tout temps, des emblèmes qui plus tard devinrent ce qu'on appelle des armoiries, c'est-à-dire des signes de convention peints sur les armes défensives, pour que le chevalier (*miles*) pût être reconnu des siens dans la mêlée, et plus tard pour constater les droits qu'il avait à prendre part aux splendides joutes des tournois.

G. EYSENBACH.

(4) Comment les oliviers du jardin de Gethsémani auraient-ils été épargnés par les Romains pendant le siège de Jérusalem, l'an 70 de J.-C. ? Flavius Josèphe, présent à ce siège, assure que les Romains coupèrent, pour la formation de leurs quatre premières terrasses (*aggeres*), tout ce qu'il y avait d'arbres autour de la ville, dans un rayon de 18 stades [18 kilom.]. Par suite, les magnifiques jardins des environs de Jérusalem perdirent tous leurs arbres. Mais, comme il est certain que l'olivier renait de sa souche et qu'on le régénère en le coupant à sa racine, on peut croire que les huit oliviers, actuellement existants dans l'enclos de Gethsémani, appartiennent aux mêmes souches que ceux qui ont vu si souvent le Sauveur avec ses apôtres. Il ne faut pas s'étonner si les pèlerins se mettent à genoux et baisent leur vieux tronc et la terre qui les nourrit.

(5) Si l'un d'eux vient à périr, voici un moyen de connaître son âge à une année près. On sait que les troncs des arbres [dicotylédones] présentent de l'intérieur à l'extérieur une série de couches concentriques, et que chaque année une couche nouvelle se forme. Mais, quand l'arbre est très-vieux, il est difficile de compter ces couches très-fines et à peine visibles. M. d'Orbigny, voulant connaître l'âge d'un chêne mort de vieillesse, eut l'idée de faire bouillir dans l'huile un morceau scié dans toute l'épaisseur du tronc : cette opération fit apparaître les couches et permit d'en compter plus de deux mille. Cette expérience peut être faite, le cas échéant, sur les oliviers de Gethsémani ; elle permettrait de connaître leur âge véritable.

## Economie Sociale et Politique.

(Pour le Foyer Domestique.)

## ESSAI

SUR LE

## DROIT SOCIAL CHRETIEN.

(Suite.)

## II

Première loi de l'homme.—Son caractère général.—Son caractère spécifique, sa relation avec l'ordre surnaturel.



Nous des principes posés dans l'article précédent établit qu'il doit se trouver une proportion de convenance entre la nature d'un être, et la loi de l'ordre qui préside à l'action de cet être, et cela, à cause de la sagesse de Dieu, qui, en créant un être, et en lui fixant une destinée à remplir sous l'influence d'une loi directrice de son action, a dû vouloir, et, de fait, a voulu cette proportion. C'est donc la nature de l'homme qui nous révélera l'existence, ainsi que le caractère de sa loi première : c'est pourquoi nous analyserons les phénomènes dont cette nature est le théâtre.

La nature d'un être est son principe d'activité. SAINT-THOMAS la définit "le principe de l'action" (*principium agendi*), de même qu'il définit l'essence "le principe de l'être" (*principium essendi*);

Toute action humaine résulte d'un double principe : un principe *éliciteur*, d'où elle émane; et un principe *déterminant*, qui influe sur le premier et le porte à produire l'acte.

Le principe éliciteur est intrinsèque. C'est la nature elle-même. C'est dans ce sens qu'il faut entendre la définition de SAINT-THOMAS. Ainsi la nature humaine produit des actes intellectuels, des actes moraux, des actes physiques, par son intelligence, sa volonté, et ses facultés physiques, toutes facultés qui lui sont propres.

Il n'en est pas de même du principe qui *détermine* ou *pousse* l'homme à agir : ce principe est intrinsèque, en dehors de sa nature.

Dans l'être incréé, absolument parfait, à qui rien ne manque, le principe *déterminant* de l'acte divin, c'est la nature même de DIEU. C'est pour cela que DIEU a en lui-même son bien essentiel; il n'y a en Lui aucune tendance vers un objet extérieur; il n'est soumis à aucune loi; il est lui-même sa propre loi, comme il est lui-même son bien, son bonheur, sa fin.

Dans les êtres créés, au contraire, le principe *déterminant* de leurs actes réside en dehors de leur nature : il est extérieur. Cette nature, parfaite dans ses principes constitutifs, puisque les œuvres de DIEU sont parfaites, chacune dans les limites de sa condition, est cependant imparfaite quant à son dernier complément. Il lui manque quelque chose qui lui convient; et cette *convenance* entre la nature et cet objet existant en dehors d'elle, pro-

duit en elle un mouvement en vertu duquel elle tend à s'approprier ce même objet comme son bien. Car "tout être considéré comme l'objet d'une tendance quelconque est le bien de cette tendance." (1)

Comme l'obtention d'un bien, convenant à une nature, la complète et la perfectionne, il s'ensuit que tout être tend naturellement à se perfectionner. "Œuvre de l'Être infini, souverainement complet et parfait" dit VERTURA (2), "tout être tend naturellement et invinciblement non-seulement à conserver son être, mais aussi à le compléter et à en atteindre la perfection."

Donc *tout être créé cherche un bien* : c'est là le premier phénomène que l'on observe dans la nature de chacun. Tant que ce bien n'est pas obtenu, la nature s'inquiète, parce qu'elle est dans un état de tendance. Dès lors qu'il est obtenu, au contraire, l'être cesse de tendre, parce qu'il est complet et parfait. Il se repose : ce repos constitue le *bonheur*.

Ces observations suffisent pour faire saisir le fait primitif que nous rencontrons dans toute action humaine. C'est une impulsion qui nous porte à désirer d'être heureux. Nous désirons le bonheur naturellement, nécessairement et invinciblement. "Une tendance irrésistible", dit TAPARELLI (3) nous porte à désirer le bonheur, et à chercher, hors de nous, un objet dont la tranquille possession puisse apaiser la véhémence de nos désirs, et faire succéder en notre âme le repos à l'inquiétude. Si la faim, la soif, le sommeil, ou quelque autre sensation fâcheuse nous tourmente, nous soupçons, à l'instant, après la nourriture, la boisson, le repos; une odeur, une saveur, une couleur agréable s'offre-t-elle à nous, le sens correspondant s'y attache aussitôt, s'efforce d'en jouir, et voudrait absorber ce qu'il appelle son bien. L'imagination trouve son bien dans les images qui la flattent, l'intelligence trouve son bien dans les vérités qui l'éclairent : en un mot l'activité humaine trouve toujours hors d'elle-même un bien qui l'excite; elle est comme amorcée par l'appât de ce bien dont la possession est le but de tous les efforts."

Donc *bien, perfection, bonheur*, voilà trois mots synonymes pour exprimer l'idée du terme ou de la fin à laquelle tend la nature d'un être, et voilà pourquoi l'on dit également bien, en parlant de l'homme, qu'il tend naturellement au bien, à son *perfectionnement* ultime ou au *bonheur*. Il est toutefois entre ces trois termes, même considérés au point de vue qui nous occupe, une différence qu'il n'est pas inutile de signaler, dans l'intérêt de l'exactitude : le *bien* est l'objet même vers lequel se porte la tendance; le *perfectionnement* est l'effet que produit dans la nature la possession réelle de cet objet, le *bonheur* est le résultat de ce perfectionnement. Le premier est la cause du second, et celui-ci, à son tour, est la cause du troisième.

Le bonheur étant le repos dans la possession du bien qui convient à la nature, le bonheur parfait ne se peut trouver que là où il y a un repos complet, c'est-à-dire cessation entière de l'état de tendance. Or, l'homme ne cessera de tendre et d'aspirer vers le bonheur que lorsqu'il sera en possession d'un bien qui convienne *adéquatement* à sa nature, et soit capable d'étancher pleinement la soif qu'il

(1) BENSIA.—*Juris Naturalis summa*.(2) *Du Pouvoir Public*.(3) *Droit Naturel*.

éprouve d'acquiescer un objet extérieur. Tant qu'il n'est pas en possession de ce bien, il demeure dans un état de tendance. Il peut bien prendre un certain repos dans un objet qui ne convient que partiellement à sa nature; mais alors ce ne peut être qu'un repos passager, un bonheur imparfait: ce bonheur ne saurait l'empêcher d'aspirer toujours vers son entière perfection. C'est vers l'objet qui doit lui donner ce complément ultime qu'il tend en *dernier* ressort: voilà pourquoi cet objet constitue ce qu'on appelle la *fin dernière* de l'homme.

Donc l'homme tend naturellement et irrésistiblement à sa fin dernière; et, dans cette tendance, il obéit à une loi absolument indépendante de sa volonté, à une loi qui a son principe dans la nature même de son être.

En nous reportant maintenant à ce que nous avons établi plus haut, savoir: que c'est la nature d'un être qui nous révèle l'existence et le caractère des lois de l'ordre qui régissent ces êtres, conformément aux desseins du CRÉATEUR, nous découvrons dans le fait que nous venons d'observer dans la nature de l'homme, l'existence d'une loi, et son caractère général. Cette loi, autant du moins que les données précédentes nous la révèlent, peut être ainsi formulée. *L'homme tend nécessairement à sa fin dernière.*

\* \* \*

Tendre à sa fin dernière, n'est pas le propre de l'homme. Nous pouvons dire de tout être créé, quelqu'il soit, qu'il tend à sa fin dernière, c'est-à-dire au but que son CRÉATEUR lui a fixé d'avance. "Tout être contingent" dit TAPARELLI (1) "est nécessairement créé par une intelligence infinie d'après le plan tracé d'avance par sa sagesse éternelle: dans ce plan, chaque être doit remplir dans le monde une fonction déterminée; et c'est pourquoi chaque être a reçu de la main du CRÉATEUR une impulsion qui la dirige vers le terme de sa destinée. Cette impulsion n'est pas quelque chose d'extrinsèque à l'être; au contraire, elle s'identifie avec lui, et constitue ce principe interne d'activité que nous appelons la *nature* de l'être."

Cette tendance générale des êtres leur est naturelle: elle a son principe dans leur nature même, et non dans une volonté libre, puisqu'elle se trouve dans les êtres physiques aussi bien que dans les êtres moraux. C'est un mouvement que le CRÉATEUR a imprimé lui-même aux créatures.

Ce mouvement, bien qu'il existe chez tous les êtres en général, est, cependant, plus ou moins sensible, et revêt des caractères différents selon la diversité des natures dans lesquelles il se trouve imprimé.

Sous ce rapport, les natures créées peuvent se ramener à quatre catégories essentiellement différentes. Dans la première, nous rangeons tous les êtres en qui la tendance est déterminée par l'être même: telles sont les substances corporelles inorganiques. Ainsi un corps, par cela seul qu'il est corps, est déterminé à graviter vers son centre.

À la deuxième classe appartiennent les êtres en qui se trouve une nature susceptible de détermination, sans avoir intrinsèquement le principe déterminant: en d'autres termes, une nature à déterminer par un principe extérieur. Ce sont les substances végétales.

La troisième catégorie contient tous les êtres en qui se trouve une nature à déterminer par un principe interne nécessaire: ce sont les animaux privés de raison. Chez eux, en effet, la tendance naturelle reçoit sa détermination de la connaissance qu'ils acquièrent par le moyen des sens. Je dis "par un principe interne nécessaire", parce que, dans l'animal privé de raison, dès lors que la perception interne sensitive lui a présenté l'objet propre de quelqu'une de ses facultés, cette faculté se porte aussitôt à l'action sans qu'il puisse y opposer aucune résistance.

Enfin la quatrième catégorie comprend les êtres moraux, c'est-à-dire doués d'une nature à déterminer par un principe interne libre. Ainsi l'homme, doué d'un principe capable de réfléchir et de se replier sur ses propres tendances, pour en reconnaître le but immédiat et la fin dernière, a le pouvoir de déterminer par lui-même sa propre action.

Il ne faut pas confondre ce principe de détermination intime, qui n'est autre que la volonté éclairée par l'intelligence, avec le principe externe, la *fin*, dont il était question précédemment.

Ce pouvoir est tel qu'en présence même de l'objet auquel tend l'une ou l'autre de ses facultés, l'homme libre de toute détermination *physiquement* nécessaire, demeure toujours le maître de son action.

Ces distinctions nous conduisent à définir le caractère spécifique de la loi première de l'homme.

Ainsi, pour résumer, nous avons vu dans l'homme, d'abord, une impulsion naturelle, indépendante de sa volonté libre, par laquelle il est porté à tendre vers le bonheur, sa fin dernière et naturelle: et, considéré comme tel, avons-nous dit, il obéit à une loi générale, commune à tous les êtres créés, qui tous tendent vers une fin déterminée par le Créateur.

Nous voyons, en second lieu, dans sa nature même, un principe libre, en vertu duquel il est maître de se porter vers tel ou tel objet que lui présente l'une ou l'autre de ses facultés: et, considéré comme tel, il obéit, ainsi que nous l'avons fait voir, à une loi spéciale, propre à la nature intelligente.

Pour parler encore plus clairement, l'homme n'est pas libre de ne pas tendre vers le bonheur: cette aspiration est nécessité chez lui; mais il est libre de placer son bonheur dans tel ou tel objet, qui lui apparaît comme un bien, et peut perfectionner son être.

De ces observations il résulte que, de même que l'animal privé de raison laisse au CRÉATEUR le soin de penser à sa fin, et, qu'enchaîné par une force irrésistible, il court nécessairement à l'objet que la perception lui présente comme son bien; de même, l'homme, être moral et libre, est chargé de déterminer lui-même l'objet en qui réside son vrai bien, celui qui doit le perfectionner, et conséquemment lui procurer le repos, et le bonheur auquel il aspire naturellement. Ce qui fait voir de suite que la loi première de l'homme est une loi de l'ordre *moral*.

Et si l'homme, d'après le plan divin, est chargé de déterminer lui-même l'objet qui doit lui donner le bonheur parfait, il doit nécessairement se trouver en lui un moyen de réaliser cette destinée, une faculté naturelle capable de lui faire reconnaître et distinguer son *vrai* bien de tout bien faux et apparent; cette faculté, c'est son intelligence, douée du pouvoir de percevoir les raisons finales des

(1) *Droit Naturel.*

choses, et de connaître le rapport des moyens avec la fin.

Pour approfondir davantage cette idée, il faut distinguer plusieurs espèces de biens. L'idée de bien correspond, ainsi que nous l'avons exposé précédemment, à l'idée de fin, de *terme* d'une tendance quelconque. Mais ces termes peuvent être divers. Ainsi, pour me servir d'un exemple emprunté de PAPARELLI, un Archer lance une flèche vers un but qu'il a en vue. Evidemment, la fin du tireur est d'atteindre ce but déterminé. Cependant, pour arriver au but, la flèche doit passer, par tous les points de l'espace intermédiaire, et chacun de ces points peut être considéré comme le terme de l'espace parcouru jusques-là. Ce terme intermédiaire n'est nécessaire que comme moyen d'arriver au but : comme tel le tireur l'a vu, mais nullement comme la fin même de son action.

Il en est de même de l'homme considéré dans son état naturel. Il a en lui une impulsion qui le porte vers le bonheur parfait, c'est-à-dire vers le bien qui convient adéquatement à sa nature et doit lui donner son entière perfection. En tendant vers ce terme *final*, il doit rencontrer, et il rencontre, de fait, des objets qui ont une convenance avec l'une ou l'autre de ses facultés, et répondent objectivement à quelqu'une de ses tendances ; mais ces objets, par cela même qu'il ne conviennent pas à la nature, d'une manière *adéquate*, sont insuffisants à faire cesser toute tendance. L'homme ne pourrait s'y arrêter complètement sans se mettre en contradiction avec sa nature, sans résister à la loi qui le régit. Ces biens ne sont que des fins *intermédiaires* : il ne sont pas la fin *dernière*, l'objet auquel sa nature tend en dernier ressort, sous l'influence de l'impulsion que le Créateur a imprimée en elle. Ce bien final est le seul qui ait une convenance adéquate avec la nature, le seul qui puisse être proprement appelé bien *convenable* : tous les autres ne sont des biens pour l'homme qu'en tant qu'ils servent, comme moyens, à le faire arriver au terme final. Voilà pourquoi les moralistes les désignent sous le nom de biens *utiles*.

Quel est maintenant ce bien *convenable* ?—C'est celui-là même que l'intelligence de l'homme lui manifeste comme tel.

L'animal, avons-nous vu plus haut, possède certaines facultés au moyen desquelles il saisit et s'approprie les influences qui servent à déterminer sa tendance ; et, en vertu de cette perception, il s'imprime à lui-même sa propre tendance, soit d'une manière nécessaire, soit librement.

Or, la faculté perceptive propre à l'homme étant l'intelligence, la tendance naturelle de sa volonté devra être proportionnée à la nature de l'intelligence. Mais l'intelligence perçoit, de soi, un bien illimité, indéfini ; elle perçoit le bien abstraction faite de toute limite, le bien en général. L'intelligence, en effet, connaît l'être sous une raison universelle. Ce qui caractérise la connaissance intellectuelle, et la distingue de la connaissance purement sensitive, c'est précisément cette généralisation, cette perception de l'universel.

Done la volonté se porte d'elle-même vers le même bien sans limite, le même bien universel, le bien infini : elle se porte d'elle-même vers le bien tel qu'il est perçu par l'intellect. "L'être raisonnable, dit Saint-Thomas, (5) " par là même qu'il connaît la raison universelle du bien et de

l'être, se rapporte immédiatement au principe universel de l'existence."

Or, nullo puissance ne peut être satisfaite d'une manière complète que par l'acquisition de l'objet vers lequel elle se porte naturellement. Donc la volonté de l'homme ne saurait être complètement satisfaite, à moins qu'elle soit arrivée à la possession de l'infini.

Pour reprendre notre comparaison de tout à l'heure, supposons une flèche qu'une impulsion indéfinie dirige dans la direction de l'Est. En vertu de cette impulsion, elle tendra vers tous les points qui se trouvent dans cette direction ; mais elle y tendra comme vers des points de passage. Elle ne peut s'y arrêter, puisque le repos détruirait notre hypothèse.

Telle est notre volonté. Sa tendance au bien en général lui donne une impulsion indéfinie vers tous les objets qui lui offrent le bien sous quelque rapport, mais elle ne peut s'arrêter à aucun objet limité, comme à sa fin : s'y arrêter serait lutter contre sa propre nature qui la pousse sans cesse vers le bien sans limite.

Quand nous disons qu'elle ne peut s'arrêter à aucun objet limité, nous entendons évidemment parler d'un repos final, en vertu duquel elle constituerait dans cet objet sa fin dernière ; nous n'entendons nullement exclure un repos passager.

Ainsi, pour me servir de termes moins abstraits, une volonté bien réglée peut aimer les biens particuliers, tels que les richesses et les biens de la terre, ainsi que tout ce qui peut ici-bas procurer à l'homme d'honnêtes jouissances ; mais elle ne peut les envisager que comme des points intermédiaires, et nullement comme le terme final où réside la somme du bonheur parfait, terme final qui ne peut être que l'infini.

Or un seul être *réalise* l'infini. En d'autres termes, il n'existe, en *réalité*, qu'un seul être infini, un seul Être qui actualise le bien universel : Cet Être, c'est Dieu. Donc Dieu seul peut être et est le terme final où tend l'homme en vertu de l'impulsion qui le pousse à aspirer au bonheur. Dieu seul est la fin dernière de l'homme. "La fin dernière de nos désirs," dit encore Saint-Thomas (6), est ce qu'on appelle le bonheur... Mais, de ce que la nature intelligente désire le bien universel, elle ne peut trouver le vrai bonheur que dans ce seul bien dont la possession ne laisse plus aucun désir. d'où il résulte que le vrai bonheur est le bien parfait, le bien qui renferme en lui-même tout ce qui peut être l'objet d'un désir. Or, un tel bien ne se trouve pas sur la terre, car, ici-bas, ceux qui ont des richesses en désirent encore davantage : et il en est de même pour tout autre bien terrestre."

C'est donc une erreur, non-seulement contre la foi, mais aussi contre la raison de vouloir chercher le bonheur parfait ailleurs qu'en Dieu.

Ces considérations nous permettent de formuler, d'après son caractère spécifique, la loi première de l'homme, que nous n'avions antérieurement définie que d'une manière générale. *L'homme tend naturellement vers sa fin dernière qui est Dieu ; ou bien l'homme tend naturellement vers Dieu, la source unique de son véritable bonheur.*

\*:\*

Nous sommes partis de ce principe que c'est l'étude de l'homme qui révélera l'existence et le caractère de la loi qui le régit dans le plan divin.

(5) *Summa Theologiae.*

(6) *De requirite Princip.*

Comme conséquence immédiate de ce principe, nous pouvons établir que nous ne connaissons parfaitement la nature de cette loi qu'en tant que nous aurons de l'homme une connaissance parfaite, c'est-à-dire que nous le considérerons dans son être tout entier. Or, cet être, ne se bornant pas au petit nombre d'années de cette vie, la science de l'homme, pour être parfaite, doit porter ses regards sur la perspective qui s'élève au delà de la tombe. Il faut étudier l'homme avec cette ampleur de vue qui embrasse toute sa destinée, non-seulement telle qu'elle nous est connue par la raison seule, mais aussi telle qu'elle nous est manifestée par la foi.

Je m'adresse ici à des chrétiens qui admettent tous comme moi le fait divin de la révélation, ainsi que les vérités qu'elle a fait connaître à l'homme ici-bas. Or, la foi nous enseigne que l'homme est destiné à une fin *surnaturelle* : vérité que l'on ne peut rejeter sans se constituer dans le *naturalisme*.

Cette vérité fait apparaître dans la question qui nous occupe un point de vue nouveau, le plus fondamental de tous. Voyons.

Si l'homme eût été destiné à une fin purement naturelle, sa fin dernière et son bonheur parfait eussent été, comme on le voit d'après ce qui précède, dans la possession de Dieu, connu et aimé *naturellement*, c'est-à-dire avec les facultés naturelles de son être. En effet, dans cette connaissance et cet amour naturels du bien infini, l'homme eût trouvé son dernier complément, son entière perfection : en vertu de l'exigence propre de sa nature, et de l'impulsion imprimée en elle, il n'eût aspiré à rien de plus. Cela se conçoit de soi-même.

On conçoit également que cette fin, étant naturelle et par conséquent proportionnée aux forces et aux facultés de la nature, l'homme eût pu y arriver par ses seules forces naturelles. Mais cet état que nous supposons maintenant, et que les Théologiens appellent *état de nature pure*, bien qu'il eût pu exister s'il fut entré dans les desseins du Créateur, n'a jamais existé, et n'existera jamais pour l'homme. C'est la foi qui nous l'enseigne.

Dieu, en créant l'homme, l'a destiné à le connaître d'une manière aussi élevée au-dessus de ses forces naturelles que le divin l'est au-dessus de l'humain, et à l'aimer d'un amour proportionné à cette vision : il l'a destiné à le connaître et à l'aimer d'une manière *surnaturelle*.

C'est là l'unique fin dernière de l'homme, fin à laquelle il tend, non pas en vertu d'une exigence dont le principe soit dans la nature seule, mais en vertu d'une exigence qui résulte de l'ordination divine. Aussi, tant que l'homme ne sera pas en possession de Dieu connu et aimé de cette manière surnaturelle, il ne sauraît trouver le repos et le bonheur auxquels il aspire naturellement. Et pour cette raison, nous pouvons dire avec Taparelli (7), "que l'état que nous appelons surnaturel, en tant qu'il surpasse les forces de la nature de l'homme, peut être, à un autre point de vue, appelé naturel, non-seulement en tant qu'il n'est pas contre la nature, mais de plus, surtout, parce que le Créateur l'a fait en vue de la perfection de la nature ; car il n'y a rien de plus naturel que la perfection."—Le savant Jésuite appuie cette assertion sur St. Thomas qui dit (8) : "la perfection de la créature

raisonnable consiste non-seulement dans ce qui lui convient d'après sa nature, mais encore dans ce qui lui est attribué d'après la participation surnaturelle de la bonté divine." Et de Keteler a pu dire avec raison : "ce qu'est la gravité pour les corps physiques, le désir d'une vie meilleure et plus heureuse l'est pour notre âme qui y tend par un mouvement spontané et irrésistible."

Vouloir donc assigner à l'homme une fin dernière autre que celle-là, une fin dernière renfermée de l'ordre naturel, c'est vouloir se nourrir d'une chimère. "L'ordre surnaturel, écrivait un collaborateur du *Franc-Parleur*, "est le seul qui existe pour l'homme ; car la vision intuitive est la seule fin qui lui soit assignée. En effet, s'il ne l'atteint pas, il tombe, selon ce que la foi nous enseigne, dans le plus grand des malheurs : ce qui n'aurait certes pas lieu, si, après avoir manqué sa fin surnaturelle, il lui restait une fin purement naturelle qu'il put atteindre. D'ailleurs ce qui prouve bien qu'il n'existe pas de fin (dernière) naturelle pour l'homme, c'est qu'en perdant sa fin surnaturelle par la désobéissance dont il s'est rendu coupable au paradis terrestre, il a dû être racheté de la damnation éternelle par le sang du Verbe incarné. Donc, entrer dans l'ordre surnaturel n'est pas quelque chose de libre, de facultatif, mais de strict et d'obligatoire."

L'homme ne peut, avec les seules forces de sa nature, arriver à la fin surnaturelle à laquelle il est destiné dans le plan providentiel, ou conséquence, il a dû être mis en possession de moyens proportionnés à cette fin. La foi nous fait connaître quels sont ces moyens, lorsqu'elle nous apprend que l'homme fut créé, non pas dans l'état de nature pure, mais dans l'ordre *surnaturel*, dans l'état de grâce : ce qui veut dire qu'il a reçu primitivement, avec l'être, une forme accidentelle surajoutée à cet être, forme participant à la nature divine, élevant la nature humaine au-dessus d'elle-même, à la capacité de produire des actes proportionnés à la fin surnaturelle : des actes *surnaturels*.

L'homme a perdu, par son infidélité, cette possession de la grâce : mais ce serait se tromper grandement que de conclure qu'après s'être ainsi dépourvu de la forme surnaturelle, il est entré dans l'état de *nature pure*, c'est-à-dire, s'est trouvé dans l'état où il eût été, de fait, s'il n'eût jamais été créé sans la grâce. Et la raison en est toute simple : cet état de nature pure, s'il eût existé, eût été un état régulier et normal, tandis qu'au contraire, l'homme déchu de l'ordre surnaturel s'est constitué par sa chute même dans un état irrégulier et anormal ; car est irrégulier et anormal tout état qui n'est pas dans l'ordre. Et il est si vrai que l'homme, sans la grâce, est en dehors de l'ordre, qu'il meurt et tombe entre les mains de la justice divine en cet état, il doit être précipité dans le séjour de l'éternel *désordre*, et cela par le fait des jugements de Dieu, qui ne peuvent qu'établir une juste proportion entre le châtement et la culpabilité.

Mais Dieu n'aime pas le désordre, parce qu'il n'en est pas l'auteur. Pour ramener à l'ordre par lui établi l'homme qui s'en était écarté, il s'est fait lui-même, dans son infinie miséricorde, son Rédempteur, en se revêtant de l'humanité. Il est venu le régénérer, et le rétablir, au prix de son sang, dans l'état surnaturel. Il a laissé à la disposition de toutes les générations l'application de ce prix sacré, par le moyen des sacrements qu'il éta-

(7) *Droit Naturel*.

(8) *Surnat. Theol.*

blit pour être les canaux par lesquels la grâce recouvrée devait être rendue à chaque homme individuellement.

Donc l'homme est tenu d'entrer dans l'ordre surnaturel ; et chaque fois qu'il a le malheur d'en sortir, il est tenu d'y rentrer par l'usage des moyens établis par le Rédempteur. Or, l'ensemble de ces moyens constituent la Religion de Jésus-Christ ; donc cette religion est indispensable à l'homme sur la terre : indispensable non-seulement aux yeux de la foi, mais aussi aux yeux de la philosophie chrétienne, de cette philosophie qui s'appuie non-seulement sur les principes purement naturels, mais aussi sur les vérités manifestées par la foi, vérités qui lui fournissent des principes certains.

Une dernière idée à développer, et la première loi de l'homme sera parfaitement caractérisée et définie.

Le surnaturel n'absorbe pas la nature ; au contraire, il la requiert comme le sujet sur lequel il réside. La nature demeure toujours distincte du surnaturel ; elle conserve ses opérations propres, sa fin propre ; mais cette fin naturelle n'est pas la fin dernière de l'homme, elle ne peut être qu'une fin intermédiaire, un moyen qui le conduit d'une manière quelconque à la fin dernière.

Il importe d'expliquer cette pensée.

Le surnaturel n'est pas en contradiction avec la nature : il existe entre ces deux ordres un accord parfait, de même que cet accord existe entre la foi et la raison. Un bonheur naturel est conséquemment possible, non pas comme béatitude parfaite, puisque celle-ci ne se trouve que dans la fin dernière, mais comme béatitude incomplète. En effet, ce bonheur consiste à vivre selon la raison, à mener une vie naturellement honnête ; et cette vie naturellement honnête est aussi nécessaire à la vie surnaturelle que la nature elle-même l'est à la grâce : car l'acte humain, pour être surnaturalisé, doit être conforme à la raison, et par conséquent naturellement honnête. Comment un acte contraire à la raison pourrait-il devenir un acte surnaturel ?—Do même donc que la vie de la grâce, sur la terre, est ordonnée à la fin dernière, la vision béatifique, comme un moyen nécessaire, de même la vie naturellement honnête est ordonnée à la vie de la grâce comme une condition indispensable. Je prie le lecteur de saisir ces distinctions qui auront une grande importance dans la suite de cet écrit.

Résumons. Nous avons vu, en premier lieu, que l'homme tend à sa fin dernière, en quoi il s'accorde avec tous les êtres ; en second lieu, que l'objet de la fin dernière de l'homme, c'est Dieu seul, ce qui a spécifié sa loi ; enfin nous avons trouvé le dernier trait caractéristique de cette loi dans la relation qui existe nécessairement entre elle et l'ordre surnaturel.

Nous pouvons maintenant la définir d'une manière complète : *l'homme tend nécessairement à Dieu possédé surnaturellement, c'est-à-dire au bonheur éternel.*

Ce n'est que d'après cette loi ainsi conçue que nous pouvons raisonnablement établir la théorie du bonheur de l'homme.

Le bonheur d'un être, c'est, avons-nous déjà dit, le repos de cet être dans la tranquille possession du bien qui convient parfaitement et adéquatement à sa nature. Or, l'homme ne trouvera de repos parfait que lorsqu'il sera en possession de Dieu, son unique fin dernière ; donc le bonheur parfait pour lui ne se peut trouver en cette vie. Tant

quo nous sommes en ce séjour terrestre, nous sommes continuellement dans un état de tendance : c'est pour cette raison que les Théologiens appellent la vie présente *status viæ*.

Il ne faut pas conclure de là cependant qu'il n'y a pas de bonheur ici-bas, que la félicité sur la terre n'est qu'une illusion.

L'homme a, sur la terre, une fin déterminée ; et l'obtention de cette fin doit lui apporter une félicité réelle, quoique imparfaite.

En effet, un être est heureux dans un état quelconque, dès lorsqu'il est en possession de tout ce qu'il lui convient relativement à cet état. Ainsi dès lors que l'homme jouit des choses qui lui conviennent relativement à la vie présente, il se repose dans leur tranquille possession : il est heureux. Mais ce ne peut être un repos final, un tel repos étant absolument incompatible avec la nature même de la vie présente, qui est essentiellement un état de transition.

Ceci nous amène à préciser quels sont les véritables biens de l'homme en la vie présente, en d'autres termes, quelle est la fin immédiate à laquelle il tend en cette vie même.

Ces biens doivent évidemment être d'une nature telle qu'ils perfectionnent la vie actuelle, et qu'ils la perfectionnent selon la condition où elle se trouve placée dans le plan Providentiel de Dieu. Or, dans le plan divin, cette vie n'est qu'un état de transition à une autre vie, un chemin par où les humains doivent passer pour arriver à la béatitude céleste. La vie présente est un moyen par rapport à la vie future. De plus, il doit nécessairement se trouver une proportion entre le moyen et la fin. Donc la vie présente ne peut être parfaite qu'en tant qu'elle est une disposition réelle à la vie future, qu'en tant, par conséquent, qu'elle est élevée à l'ordre surnaturel. Donc le vrai bonheur de l'homme sur la terre ne peut se trouver que dans la possession des biens de l'ordre surnaturel, dans la possession de la grâce.

D'un autre côté, le surnaturel n'absorbe pas la nature. Celle-ci demeure toujours avec ses opérations, ses besoins, ses exigences propres. Donc le bonheur de l'homme sur la terre consiste, en second lieu, dans la possession et jouissance des biens de l'ordre naturel, en tant que le réclament les exigences de la nature soumise à la raison, et réglée par elle.

Voilà pourquoi le bonheur ici-bas réside essentiellement dans la possession de la grâce, et secondairement dans la possession des biens terrestres acquis, conservés et consumés d'après les règles de la justice. C'est ce que Dieu lui-même nous enseigne dans les livres Saints. — *Cherchez d'abord le royaume des cieux, et le reste vous sera donné par surcroît.*

En voilà assez sur l'homme pris individuellement. Ces observations, en quelque sorte préliminaires au sujet de ce travail, paraîtront peut-être longues. Le lecteur conviendra cependant qu'elles sont de la plus haute importance.

La société que nous avons à étudier étant une société d'hommes, il est impossible de déterminer d'une manière sûre, la nature, les tendances, la fin de la société humaine, si nous ne déterminons d'abord quelles sont les tendances et la fin des individus qui la composent.

La société n'est pas un être distinct de ces individus. Faites abstraction de ceux-ci, et vous n'avez plus qu'une conception de l'esprit. Evidemment, ce n'est pas de cette conception qu'il nous

avons à nous occuper: c'est la société prise dans son être réel. Et parce qu'elle reçoit cet être des individus mêmes qui s'associent, elle n'en est pas distincte. C'est donc dans la nature des membres de la société que résident les principes fondamentaux de l'ordre social. C'est là que nous trouverons la base des lois qui doivent régir l'action sociale.

Bien des auteurs, écrivant sur la société, ont le tort d'oublier, ou du moins de paraître oublier ce point important. Et, précisément parce qu'ils n'ont pas de base, ils tombent dans les plus étranges égarements; ils établissent des principes sociaux tellement peu en harmonie, ou, pour mieux dire, tellement en contradiction avec les besoins réels de l'homme qu'on se demande si la société, dans leur idée, au lieu d'être une institution destinée à aider l'individu à parvenir au bonheur, sa fin, n'est pas plutôt une invention dont le but est de l'en détourner.

Nous citons, en débutant, cette parole d'un savant Evêque: *les principes chrétiens ont délaissé nos sociétés modernes.*—Pourquoi ont-ils délaissé nos sociétés? Parce que ceux qui sont chargés du maniement des affaires publiques, parce que les gouvernants modernes ont cessé pour la plupart de voir dans le membre de la société qu'ils régissent, une créature destinée par le Créateur de toutes choses, de l'ordre social comme de l'individu, à une fin qui n'est pas restreinte à la vie présente: ils ont cessé de voir dans l'homme, sur la terre, un voyageur qui chemine vers une patrie supérieure, à laquelle il est appelé; et conséquemment ils font des lois, et ils en font tous les jours, lois sur lois, sans examiner si ces lois seront un aide ou un obstacle à l'homme marchant vers sa destination; ils ne songent pas même qu'il soit de leur devoir de faire cette considération. Comment voulez-vous avec cela qu'ils ne tombent pas dans les plus grosses erreurs. Qu'il me soit permis de citer à ce sujet un savant écrivain. (9) "Le bonheur parfait de la vie future est la fin dernière de tout homme. Donc tout ce qui se trouve dans l'homme, tout ce que l'homme fait, toutes ses actions doivent être essentiellement ordonnées à cette fin dernière. Donc toute la vie présente de l'homme doit être ordonnée au bonheur parfait de la vie future... on voit par là qu'ils tombent dans la plus grossière erreur, ceux-là qui, soit en bâtissant des systèmes philosophiques, soit en instituant des lois, séparent la vie présente de la vie future, et s'attachent à déterminer ce qui convient à l'homme et peut le rendre heureux en cette vie, d'après une source autre que l'ordre qui doit se trouver entre la vie présente et la vie future. Car il existe entre ces deux vies une connexion essentielle, entre ces états, une union intime, entre la vie présente et la vie future une dépendance mutuelle, en vertu de laquelle la première dépend de la seconde comme de la règle qui doit la diriger, et celle-ci de la première comme du moyen qui y conduit. Ceux donc qui, tout en mettant de côté cette relation et mutuelle dépendance entre ces deux états, veulent se mêler de discuter sur l'ordre, le bonheur et la moralité de la vie présente, et osent établir des lois civiles et politiques, tombent presque inévitablement dans les plus graves erreurs."

L. P. PAGE, O. M. I.

(A suivre.)

[Pour le Foyer Domestique.]

L'ÉGLISE LIBRE

DANS UN

ÉTAT LIBRE (1).



MONSIEUR GLADSTONE possède indubitablement des connaissances considérables sur les affaires religieuses, mais on il ne lit pas, ou il ne saisit pas la théologie de l'Église Catholique. Ce n'est pas qu'il n'en fasse grand cas, puisqu'il regrette qu'elle ne soit plus enseignée dans les Universités d'Italie (2). Cet ancien ministre, quoique Episcopalien avoué, n'est pas un théologien. S'il l'était,

il se ferait probablement remarquer comme écrivain sur la théologie mystique, à laquelle son style s'adopterait singulièrement bien.

Dans l'ouvrage qu'il vient de publier, on trouve un certain contraste. D'un côté, cédant à la rage contre la papauté (*Papaphobia*), naturelle à un Episcopalien de l'école Elizabethaine, il lance toutes sortes d'absurdités en parlant de ce qu'il appelle le *Curialisme*, le *Vaticanisme*, l'*Ultramontanisme*; et de l'autre côté, il lui reste un certain sentiment de bienveillance à l'égard de l'Église d'Italie, que le gouvernement du jour, dans ce pays-là, traite avec tant de mépris. Elle devrait pourtant être traitée ainsi. L'arbre de l'infidélité engendre nécessairement la haine et l'hostilité envers cette foi chrétienne qui contrôle si puissamment les actions des hommes. Là se trouve le secret de l'indifférence suprême avec laquelle le gouvernement révolutionnaire de l'Italie traite la Religion et l'Église. M. GLADSTONE, protestant libéral, ne paraît pas deviner la malice des libéraux Européens: il exprime seulement l'opinion que les nouveaux hommes d'Etat Italiens auraient agi plus sagement en reconnaissant l'Église, et en se conciliant le bon vouloir du Clergé. Suivant lui, ils se seraient gagnés ainsi une foule d'amis, tandis que par leur tactique actuelle, si on peut l'appeler une tactique, ils se sont aliénés un grand nombre qui avaient des dispositions pacifiques. M. GLADSTONE porte à 9,000 le nombre de prêtres dont on a fait des ennemis du nouvel état de choses.

L'écrivain s'efforce d'excuser les vols de la faction qui gouverne.

"La sécularisation des biens des ordres religieux, quoique son exécution ait été accompagnée nécessairement de plus ou moins de violence, était, suivant lui, d'une grande nécessité."

—Mais pourquoi? Était-ce un moyen de montrer que la faction dominante respectait les droits de propriété? N'est-ce pas très certainement le devoir des gouvernements de protéger tous les citoyens inoffensifs dans la jouissance de leurs biens, de leur liberté et de leur vie? Est-ce bien là un moyen d'inspirer aux simples particuliers du respect pour ces droits sacrés, que de persister soi-même à les violer systématiquement?

(1) Résumé et traduit de la *Catholic Review* de New-York, Janvier 1876.

(2) *Italy and her Church*, par le Très Hon. W. E. GLADSTONE, M. P.

Quant à la conscription appliquée au clergé italien et même à ceux qui sont chargés des fonctions du ministère pastoral, cet homme d'état la traite de *déplorable*. Il remarque que, même en Allemagne, on a exempté le clergé paroissial, et que cette exemption n'est pas demandée seulement par une bonne politique, mais par la simple convenance.

Vient ensuite la partie du pamphlet qui traite des rapports existants entre l'Eglise et l'Italie, lorsqu'elle était gouvernée par les princes déchus ; ce n'est pas la partie la moins importante. M. GLADSTONE a des idées fixes : dans son propre pays il a contribué à séparer de l'Etat l'Eglise anglicane d'Irlande, et lui a donné une constitution de sa façon, en en confiant le gouvernement à un corps composé des Evêques, du Clergé et d'un certain nombre de Laïcs. Il est évident qu'en Italie les amis de l'ex-ministre anglais ne sont pas disposés à suivre cet exemple. Croyant l'Eglise condamnée à périr, ils l'abandonnent mais sans vouloir même de "l'Eglise libre dans l'Etat libre." Mais cette Eglise n'est pas un antagoniste méprisable. Elle ne peut abandonner son droit d'ordonner et d'instituer ses propres ministres.

Depuis que l'Etat a refusé de prêter à l'Eglise l'aide qu'il lui devait, l'Eglise fait en sorte de se passer de lui : elle lui retire le pouvoir de nomination à certains bénéfices qu'Elle lui avait accordé. Mais M. GLADSTONE a horreur de cet état de choses, qui rendra tous les jours l'Eglise plus *Vaticane*, comme il s'exprime, et créera une foule d'ennemis au régime temporel de l'Italie. Il ne se trompe pas sur ce dernier point : le peuple Italien ne peut s'accommoder d'un gouvernement conduit d'après des idées voltairiennes. Le plus tôt ce peuple pourra secouer cette domination, le mieux se sera, il le comprend parfaitement, pour lui et pour l'humanité. Ce gouvernement lui-même pose tous les jours des actes qui accélèrent sa ruine et la rendront bientôt imminente. Il n'existe pas un véritable homme d'état parmi ses ministres : et l'on s'apercevra à la fin qu'en se glorifiant de l'habileté de leurs inventions politiques, ils se sont grossièrement trompés ; *mentita est iniquitas sibi*. Ils se convaincront lorsque le moment inévitable de leur ruine sera arrivée, et ils seront obligés de l'attribuer à l'absence de la sagesse politique la plus ordinaire.

La nomination, la présentation et l'institution des Evêques et des bénéfices étant maintenant tout entières entre les mains de l'Eglise, donnent pleine satisfaction, comme le reconnaît M. GLADSTONE lui-même, qui est obligé de reconnaître que dans trois cas seulement il a été fait une légère opposition : un certain nombre de paroissiens avaient voulu assumer le droit d'élire eux-mêmes leurs pasteurs. Et il est très remarquable qu'au milieu des différentes nationalités composant les 21,000,000 d'habitants qui constituent le royaume d'Italie, il ne se rencontre que si peu de réclamations ; ce qui donne une preuve frappante de la sollicitude admirable du SOUVERAIN PONTIFE dans l'administration des affaires de l'Eglise et de la vitalité que possède la religion dans ce pays.

En vain la puissance temporelle voudrait-elle mettre de côté ou anéantir une pareille autorité : elle est obligée de compter avec son influence réelle et son action toujours vivante. Peut-être cependant les aveugles qui tiennent les rênes du pouvoir civil, en Italie, n'auront-ils l'intelligence de ces faits que trop tard pour pouvoir consolider les bases de leur échafaudage.

Je suis frappé de la naïveté avec laquelle M. GLADSTONE informe ses compatriotes que "les Italiens, ou au moins un grand nombre d'entre eux, ont des droits à compter parmi les peuples d'Europe dont la civilisation est plus élevée et générale." Comment, en effet, les Anglais pourraient-ils avoir une opinion contraire et M. GLADSTONE l'aurait-il partagée, lorsque de l'Italie est venue pour le reste de l'Europe la restauration des lettres avec la civilisation qui l'accompagnait.

M. GLADSTONE paraît attacher de l'importance à une tentative de schisme à laquelle quelques Italiens auraient voulu donner des chances de se perpétuer, en lui donnant pour chef un certain Pannelli. Ce triste attentat se rattacherait, suivant lui, à la tentative des soi-disant *Vieux Catholiques* de l'Allemagne ; mais cela même reste encore à prouver. En toute probabilité on n'entendra plus parler de cette nouvelle secte, créée dans une chapelle de Naples, le 2 Mai 1875.

McD. D.....

— — — — —

[Pour le Foyer Domestique.]

## LA CALOMNIE.

(Suite.)

HONTE AUX CALOMNIATEURS.



**D**OU' donner une idée exacte de la méchanceté des Calomniateurs, il est bon de citer quelques exemples qui mettront sous nos yeux les mobiles qui les font agir et les moyens qu'ils emploient pour perdre leurs victimes.

Le Calomniateur ne recule devant rien, lorsqu'il est entré dans cette voie ; il affirme le mensonge avec un front d'airain, il se fait défenseur de l'innocence, il pleure, il gémit, il s'indigne. On dirait qu'il a une mission, qu'il est chargé de venger Dieu et la Société. Sans lui, la vertu outragée disparaîtrait de sur la terre.

Mais remarquez bien : il ne veut pas la conversion de celui qu'il accuse, il veut qu'il soit puni, châtié, chassé de la société des hommes, ruiné, anéanti, si cela est possible. Le premier mobile du Calomniateur est la vengeance. Or, la vengeance, unie au mensonge, se complique d'orgueil et d'entêtement. Le Calomniateur n'avouera jamais qu'il est un menteur. Il multipliera les mensonges, les inventions les plus diaboliques, pour prouver ce qu'il avance, il aura des complices, il trouvera une légion de badauds qui se chargeront de propager, de grossir d'une manière monstrueuse les imaginations les plus sottes et les plus incroyables.

Certaines calomnies sont comme de véritables pièces de théâtre, des drames si bien montés, si bien exécutés, que la foule ne peut manquer de s'y laisser prendre. Mais la comédie devient parfois tragédie : la victime, traînée dans l'amphithéâtre est sacrifiée aux applaudissements d'une foule in

nombrable. Tout est consommé, le diable triomphe et les ténèbres se font.

\* \* \*

La plus noire de toutes les calomnies est, sans contredit, celle qui s'exerce contre le royaume de Dieu, et qui tend à ruiner son empire sur les âmes.

Notre Seigneur a été calomnié et mis en croix. Les prophètes qui l'ont annoncé ont été persécutés. Isaïe, le plus éloquent, le plus sublime de tous les prophètes, a expié par une mort atroce la gloire d'avoir annoncé le Sauveur et ses souffrances huit cents ans avant sa venue. Un roi cruel ne pouvant supporter ses réprimandes le fit couper en deux avec une scie de bois.

Les premiers chrétiens ont été calomniés par leurs persécuteurs ; leur doctrine a été travestie, leurs intentions défigurées. De sorte que pendant plus de trois cents ans, il suffisait d'être chrétien pour être le jouet des plus infâmes accusations.

Jusqu'à la fin du monde les prophètes, les apôtres, les prêtres seront calomniés ; parce que les disciples ne doivent pas être traités mieux que le Maître.

Nous lisons dans les *Annales de la Propagation de la Foi* (No. 256, page 183.), que le Mandarin Tè-san, craignant que M. Chapdelaine ne fut pas condamné, il tint conseil avec deux autres juges. Ces trois misérables imaginèrent une calomnie que la plume se refuse à reproduire. Ce fut cette nouvelle accusation qui décida du sort du Missionnaire et lui valut la palme du martyr.

Heureux ceux qui peuvent ainsi verser leur sang et recevoir une récompense glorieuse pour les outrages qu'ils ont soufferts. Il est un martyr plus douloureux, plus long, moins glorieux, mais que Dieu récompensera certainement dans le ciel d'une récompense particulière, c'est le martyr des larmes.

\* \* \*

Un des plus célèbres exemples de ce martyr est le grand Evêque d'Alexandrie, Saint-Athanase.

Il semble que plus on est haut placé, et plus on travaille au salut des âmes, plus aussi on est exposé aux attaques des Calomniateurs. Les plus grands évêques et les plus grands saints ont aussi été les plus calomniés.

Entr'autres accusations portées contre Saint-Athanase, ses ennemis prétendaient qu'il avait commis un crime abominable, profané une Vierge consacrée à Dieu ; en effet, la créature fut amenée devant le tribunal des Evêques et déclara hautement en leur présence que l'Evêque Athanase avait logé chez elle, s'était indignement conduit à son égard, malgré sa résistance, et qu'il lui avait fait des présents pour l'apaiser.

Un prêtre nommé Timothée, qui était présent, se tournant vers la femme, dit : " Quoi vous prétendez que j'ai logé chez vous et vous ai déshonorée ? " Oui ! s'écria la femme, en montrant Timothée, c'est vous qui m'avez fait cet outrage, — ajoutant les circonstances de temps et de lieu, avec beaucoup de paroles. La malheureuse ne connaissait même pas Saint-Athanase ; aussi la plupart des témoins de cette scène ne purent-ils s'empêcher de rire.

Mais cela ne découragea pas les persécuteurs du Saint. Ayant ouvert une boîte mystérieuse, ils

furent paraître une main desséchée, qu'ils gardaient depuis longtemps.

Ils prétendaient que c'était la main droite de l'Evêque Arsène qu'Athanase avait tué. Or, Saint-Athanase qui savait parfaitement qu'il n'avait pas tué Arsène et ne lui avait pas coupé la main, puisqu'il vivait encore, le fit venir dans l'assemblée, puis ouvrant son manteau découvrit les deux mains de la prétendue victime. " Voilà, dit-il, Arsène avec ses deux mains ; Dieu ne nous en a pas donné davantage : c'est à mes accusateurs à chercher où pourrait être placée la troisième, ou à vous d'examiner d'où vient celle qu'on vous montre. "

N'allez pas croire que ses ennemis voulurent se rendre à l'évidence. Loin de là, ils s'écrièrent qu'Athanase était un magicien, ils se jetèrent sur lui avec furie et ils l'auraient mis en pièce si le comte Archelaüs et les officiers de l'empereur ne l'eussent arraché de leurs mains.

Voilà, certes, un bel exemple de l'amour des Calomniateurs pour la vérité et la justice !

\* \* \*

L'histoire fourmille de calomnies, lorsque les historiens se laissent entraîner et aveugler par l'esprit de parti, en voici un exemple :

Le roi Jean nomma connétable Charles d'Espagne, son cousin et son ami. Rien n'était plus naturel que cette promotion. Cependant les barons en furent jaloux. Les mauvaises langues s'exercèrent à cette occasion ; et M. Sismonde de Sismondi insinue que l'intimité du roi Jean et du connétable était suspectée d'infamies, et cela d'après Villani.

Alors même, dit M. Giraud de l'Institut, que Villani eut dit la chose, il n'en faudrait rien croire. Mais il n'en dit pas un mot. Loin de là, l'auteur italien rejette cette calomnie comme l'effet de l'envie incroyable des mauvaises langues.

Comment la prévention peut-elle à ce point égarer l'esprit d'un historien honnête ?

Froissard, plus près placé que Villani, dit que Charles d'Espagne était " le Chevalier du monde que plus aimait le roi Jean ; car ils avaient été ensemble nourris d'enfance et compains en toute chose. "

La jalousie, dont Charles d'Espagne était l'objet, n'avait d'autre cause que cette irritation éternelle dont sont poursuivis dans l'entourage des rois ceux qui sont l'objet de leur affection particulière et de leur confiance.

Ce ne sont pas seulement les historiens qui calomnient. Les ministres et les ambassadeurs regardent, parfois, comme un devoir de leur charge de calomnier les personnes les plus augustes, lorsqu'ils croient être agréables à leur gouvernement en agissant ainsi.

Tous ceux qui ont lu et étudié savent que Sixte-Quint est un de nos plus grands Papes ; mais il a suffi qu'il fût en opposition avec le gouvernement espagnol, pour que l'ambassadeur Olivares envoyât à son gouvernement la dépêche suivante :

" L'accès a été si fort que Sa Sainteté a trépassé. " " Il est mort sans confession, et pis, pis encore !... " " que Dieu lui soit miséricordieux ; mais je le vois " " au plus profond de l'enfer. "

Quelle belle âme, que cet ambassadeur ! Voyez comme il traite un des plus illustres Souverains Pontifes qui ait illustré le Saint-Siège. Et ce ministre était catholique. En écrivant cette dépêche, il ne se doutait pas qu'elle tomberait un jour sous les yeux d'un historien impartial, et que le titre de vil Calomniateur serait attaché à son nom.

Nous pourrions multiplier à l'infini de semblables citations. Tant il est vrai que la bassesse, et les plus vilaines passions, se glissent parfois dans les cœurs les plus élevés ; pour les faire agir pour ainsi dire à leur insçu et les entraîner dans la voie des moyens honteux.

Nous allons donner un des plus mémorables exemples de cet entraînement malheureux, afin de montrer que plus on est haut placé et plus la chute est grande, et plus aussi il faut nous défier de ces emportements, que la dignité la plus élevée, ou la grandeur du talent, ne peuvent jamais justifier.

\* \* \*

La guerre acharnée que Bossuet, l'aigle du gallicanisme, déclara à Fénelon, Archevêque de Cambrai, à l'occasion de madame Guyon et de son livre des *Maximes des Saints*, eut un retentissement immense. Un moment où ce qu'il y a de plus grand en ce monde se souleva contre l'illustre Archevêque. On alla jusqu'à employer les moyens les plus coupables, les dénonciations les plus honteuses, pour ternir la réputation sans tache de Fénelon ; on chassa de la Cour ses meilleurs amis, on mit tout en mouvement pour le perdre ; on prétendait que ses erreurs allaient être foudroyées par le Saint-Siège. Tous ceux qui l'aimaient en furent consternés ; lui seul restait calme et tranquille, tant sa belle âme était au-dessus de toutes les calomnies dont on voulait l'accabler.

Cependant il arriva un moment où l'indignation éclata. La douceur, la patience, la résignation avaient fait leur temps. Ce n'était pas seulement sa doctrine, c'était sa réputation, son honneur qu'il fallait défendre. Enfin la victime va se dresser en face de son persécuteur ; et quelque grand, quelque puissant qu'il soit, elle fera retomber sur sa tête une honte que ni la grandeur du génie, ni l'éclat du talent ne pourront jamais effacer. L'indignation qui remplit désormais l'âme de Fénelon ne nuit en rien à la modération et lui donne au contraire une force nouvelle. Forcé de se défendre avec un courage indomptable, le cygne ose regarder l'aigle en face et le faire descendre des hauteurs de sa gloire. Ce n'est pas seulement le Saint-Siège qui jugera entre ces deux hommes, ces deux Evêques, c'est la postérité. On pourra admirer quand même le génie de Bossuet ; mais jamais on ne l'aimera, jamais on ne le vénéra comme un saint. Tandis que Fénelon répandra toujours un agréable parfum de grandeur, d'innocence et de sainteté qui le feront aimer de tous les âges.

Voyons comment un calomnié peut se défendre ; c'est un beau spectacle et une grande leçon.

\* \* \*

C'est Fénelon qui s'adresse à Bossuet :

" Monseigneur, jamais rien ne m'a tant coûté que ce que je vais faire ; vous ne me laissez plus aucun moyen pour vous excuser en me justifiant. La vérité opprimée ne peut plus se délivrer qu'en dévoilant le fond de votre conduite ; ce n'est plus ni pour attaquer ma doctrine, ni pour soutenir la vôtre que vous écrivez, c'est pour me diffamer..... Ce qui fait ma consolation, c'est que pendant tant d'années où vous m'avez vu de si près, tous les jours, vous n'avez jamais eu à

" mon égard rien d'approchant de l'idée que vous voulez aujourd'hui donner de moi aux autres. Je suis ce cher ami, cet ami de toute la vie, que vous portiez dans vos entrailles. Vous honoriez ma piété etc., etc. Honorez-vous, Monseigneur, d'une amitié si intime les gens que vous connaissez pour faux, hypocrites et imposteurs ? Leur écrivez-vous de ce style ? Si cela est, on ne saurait se fier à vos belles paroles, non plus qu'aux leurs. Mais, avouez-le, vous m'avez cru très sincère, jusqu'au jour où vous avez mis votre honneur à me déshonorer ; et où les dogmes vous manquant, il a fallu recourir aux faits pour rendre ma personne odieuse."

En finissant, il dit : " Il ne me reste qu'à conjurer le lecteur de lire patiemment votre *Relation* avec ma *Réponse* et vos *Remarques* avec cette *Lettre*. J'espère qu'il ne reconnaîtra pas en moi le Montan d'une nouvelle Priscille dont vous avez voulu effrayer l'Eglise. Cette comparaison vous paraît juste et modérée ; vous la justifiez en disant qu'il ne s'agissait entre Montan et Priscille que d'un commerce d'illusion ; mais vos comparaisons tirées de l'histoire réunissent mal.

" Ce fanatique avait détaché de leurs maris deux femmes qui le suivaient ; il les livra à une fausse inspiration, qui était une véritable possession de l'esprit malin, et qu'il appelait l'esprit de prophétie. Il était possédé lui-même aussi bien que les femmes, et ce fut dans un transport de fureur diabolique qui l'avait saisi avec Maximilla, qu'ils s'étranglèrent tous deux. Tel est cet homme, l'horreur de tous les siècles, avec lequel vous comparez votre confrère, ce cher ami de toute la vie, que vous portiez dans vos entrailles ; et vous trouvez mauvais qu'il se plaigne d'une telle comparaison ! Non, Monseigneur, je n'en serai affligé que pour vous. Et qui est-ce qui est à plaindre, sinon celui qui se fait tant de mal à soi-même en accusant sans preuves ?..... Vous faites plus pour moi que je ne saurais faire moi-même.

" Mais quelle triste consolation quand on voit le scandale qui trouble la maison de Dieu et qui fait triompher tant d'héritiques et de libertins !

\* \* \*

Voilà, en effet, à quoi aboutissent les scandales qui s'élèvent dans l'Eglise, autour des évêques et des prêtres : au triomphe des ennemis de Dieu.

Jamais plus grande leçon ne pourra être donnée que celle de Fénelon infligée à Bossuet.

Pourquoi le calomnié tremblerait-il devant le Calomniateur ? Il ne craint même pas la condamnation dont on le menace, disposé qu'il est à s'y soumettre avec l'abandon le plus absolu.

L'évêque ou le prêtre calomniés ont un Juge-Infailible à Rome, qui juge avec un calme parfait. Elevé au-dessus de toutes les passions humaines, et sachant tout ce qu'elles peuvent occasionner de troubles et de tempêtes, il écoute l'accusateur et l'accusé ; il pèse les preuves et les raisons ; il apprécie les mobiles qui font agir ; il découvre la trame secrète que l'on voudrait cacher à sa perspicacité et finit par rendre une sentence équitable, qui confond le plus souvent un zèle trop ardent et trop emporté.

Ce qu'on pourrait reprocher à Rome, c'est la lenteur de ses jugements ; mais quand on considère que la justice est éternelle, on comprend qu'il vaut mieux attendre des années pour l'éclairer que de porter un jugement précipité. On défendra

a Rome le simple prêtre avec la même impartialité, le même soin qu'un Patriarche ou un Primat. Parcequ'il n'a pas su ce qu'est un Prêtre, et ce qu'il vaut. L'honneur sacerdotal avant tout ! Aussi, quels ménagements ne prend-on pas avant de condamner ceux qui sont coupables d'erreurs ? On les écoute, on les examine, on les avertit. On veut des preuves éclatantes, des témoins dignes de foi, avant de porter un jugement. Les accusations anonymes, grossières, sans poids, sont repoussées avec mépris ! Le persécuté, le calomnié peut aller avec confiance à ce tribunal redoutable aux méchants, son innocence sera proclamée en face de l'Univers et de ses ennemis.

Voyez avec quelle confiance, quelle longanimité Fénelon se repose sur le jugement du Juge Suprême. Bossuet déclarait hautement que Fénelon allait être écrasé, excommunié. .... Il s'imaginait avoir contre lui des preuves irréfragables. Cependant le Pape a tout vu, tout examiné, et voici qu'il déclare que "*l'affaire n'est pas claire.*"

Aussi écoutez : "Quelque fin, —dit Fénelon en terminant sa lettre, —quelque fin qu'un Saint Pontife puisse donner à cette affaire, je l'attends avec impatience, ne voulant qu'obéir, ne craignant que de me tromper et ne cherchant que la paix. J'espère qu'on verra dans ce silence, dans ma soumission sans réserve, dans mon horreur constante pour l'illusion, dans mon éloignement de tout livre et de toute personne suspecte, que le mal que vous avez voulu faire craindre est aussi chimérique que le scandale a été réel, et que les remèdes violents contre des maux imaginaires se tourmentent en poison."

Nous n'avons rien à ajouter, si ce n'est que les sentiments de Fénelon doivent être ceux de tous les calomniés : et que sa conduite dans sa défense est la seule qu'ils puissent prendre pour modèle.

\*:\*

Après des exemples pris si haut, nous osons à peine descendre dans le bas-fonds où la calomnie se plaît parfois à patauger, comme les viles reptiles qui vivent et pullulent dans les eaux croupissantes. Il est bien certain que la calomnie, si méprisable par elle-même, le devient davantage encore en raison de la bassesse de sa source. Comment croire aux accusations de gens sans foi, sans honneur ; de gens étrangers ou inconnus qui dénoncent et calomnient pour se venger !

Le dégoût ne monte-t-il pas au cœur en les écoutants ? Non seulement ils n'ont pas de preuves ; mais leurs accusations sont invraisemblables.

Ils se cachent pour calomnier, ils se cachent surtout après avoir jeté leurs venins, quand ils voient qu'on les regarde en face, et qu'on peut, non-seulement les démentir, mais tourner contre eux les pièges qu'ils voulaient tendre à leurs victimes. Aussi, comme ils disparaissent ! On cherche la place où ils étaient, on ne la retrouve même pas. Ils vont porter au loin la honte et l'infamie dont ils sont couverts ; et si, quelquefois, ils revèlent encore leur existence ce sera toujours en employant les manœuvres les plus méprisables et en répandant les injures les plus grossières.

\*:\*

Parmi ces moyens, un des plus détestables, est l'Anonyme.

L'Anonyme est le masque des gens qui attaquent dans les ténèbres et par derrière.

"Une lettre Anonyme est presque toujours une mauvaise action. Il est rare que les gens de cœur et de loyauté prennent cette voie, même pour préserver d'un péril dans une louable intention..... Le plus ordinairement, une lettre Anonyme est l'arme de l'astuce et de la bassesse. C'est ainsi que des menaces de spoliations ou de mort ont été quelquefois lancées par une féroce cupidité ou par la haine. C'est ainsi qu'on a ruiné des réputations, troublé la paix des familles, et rompu sans retour des vieilles amitiés. Aussi l'homme sage et prudent doit-il mépriser toute lettre Anonyme."

Après l'Encyclopédie du XIXe siècle, voilà ce que nous lisons dans le *Dictionnaire de la Conversation* :

"Un abus intolérable est celui des lettres anonymes... La lâcheté, la perfidie se servent de cette arme hypocrite, pour porter le trouble dans les familles, et pour jeter dans l'anxiété des personnes qui ont besoin de repos."

L'Eglise a horreur de l'Anonyme ; aussi le *Concile de Trente* défend-il expressément qu'on publie aucun écrit sur la Religion sans nom d'auteur.

Une autre espèce d'Anonyme est celui dont certaines gens se couvrent pour dénoncer des personnes qui se croyaient en toute sécurité à l'abri de leurs coups.

Pharisiens de la loi nouvelle, ils se couvrent de leur manteau de philosophe pour donner à leur dénonciation un caractère d'importance qu'elle n'aurait pas sans lui. Oui ! Rien n'est sot comme un homme ayant une certaine réputation de vertu, et qui croit en conscience devoir révéler certain secret qui l'obsède. Rien n'est dangereux comme de pareils procédés. La sainteté suppose l'intelligence, la Prudence, la Charité, la Tempérance. En un mot tous les dons du Saint-Esprit. Un saint n'est pas un imbécile, un dénonciateur, qui, sans preuves, sans raisons, sans mission, s'en va rapporter les plus sots bavardages, en recommandant bien de ne pas révéler son nom.

Mais, sot que vous êtes, si vous avez en vue la gloire de Dieu, l'honneur de son Eglise, la conversion et le salut de votre prochain, pourquoi vous cachez-vous ? pourquoi affichez-vous des vertus que vous n'avez pas ? La grande vertu, sachez-le, c'est la vertu de l'intelligence. Si vous n'avez pas la simple intelligence du catéchisme, la simple notion de la vertu de discrétion, vous n'êtes ni docteur, ni saint. Aveugle que vous êtes, si vous voulez conduire d'autres aveugles, vous tomberez avec eux dans la fosse ; vous en ferez des intelligences bornées, des consciences fausses ; appelé à donner l'exemple à vos enfants, à ceux que vous avez reçu la mission d'enseigner, vous ne pouvez leur donner que de détestables enseignements : vous en ferez des hypocrites et jamais des hommes de cœur. *Nolite fieri sicut hypocritæ, tristes !*

\*:\*

CONCLUSION.

Il est de droit naturel que tout accusé doit être entendu, mis en présence de ses accusateurs, et qu'il peut se défendre par tous les moyens que la justice met entre ses mains.

Le calomnié doit se défendre avec d'autant plus d'énergie que son honneur est plus sérieusement attaqué.

Il faut courir sus aux calomnieurs comme on court sus aux loups et aux serpents dans les bois. Il faut leur arracher le masque dont ils se couvrent et les livrer au mépris public.

Quelquefois, sans doute, le mépris et le silence sont ce qu'il y a de mieux; Fénelon a gardé le silence et a méprisé tant que cela lui a semblé convenable; mais une fois convaincu que son silence serait mal interprété, il s'est défendu comme un lion. L'histoire aujourd'hui le glorifie et son honneur est sauvé.

Nous devons défendre même les morts quand leur réputation est attaquée; à combien plus forte raison, ne devons-nous pas nous défendre, nous, vivants!

Allons donc généreusement au combat: défendons Dieu, défendons l'Eglise, défendons le Sacerdoce, défendons la Justice et la Vérité, le Dieu des combats est avec nous.

TH. ALLEAU,

Miss. Ap., Curé de Ste. Anne.

(à suivre.)

Ottawa, Mai 1876.

N. B.—Il y a cinq ans que ces *Etudes sur la CALOMNIE* ont été écrites, en France. Elles ont un caractère de généralité qui doit bien convaincre les lecteurs, qu'elles ne peuvent atteindre des personnalités placées à mille lieues de la pensée de l'auteur. Ce qui est vrai est toujours vrai, à Constantinople comme à Rome; la pauvre humanité est la même partout. Personne ne peut donc se croire atteint à moins qu'elle ne le soit dans sa conscience.

[Pour le Foyer Domestique.]

## CAUSERIE MEDICALE.

### LA DENTITION.



QUI ne s'occupe du *Bébé*, de ce petit être si faible et qui requiert toute notre protection; auprès duquel chacun s'empresse et que personne ne quitte depuis son heureuse arrivée en ce monde. Qui, s'il est malade, de la mère, du père, des frères et sœurs, ne suit pas avec anxiété les différentes phases de la maladie qui l'a frappée! De quels soins n'entoure-t-on pas ce berceau où semble se concentrer tout l'amour et toutes les affections. Chacun voudrait lui administrer ses soins les plus intelligents, pour le préserver de la maladie, l'aider à traverser sans entraves l'époque si critique de la dentition, pendant laquelle succombe malheureusement la plupart des enfants: "puisque les calculs sur la probabilité de la vie humaine prouvent que le tiers des enfants qui naissent à une époque donnée meurt avant d'avoir atteint l'âge de vingt-trois mois."

Eh bien, Mères de Familles, j'ai cru vous être

utile et agréable en vous soumettant quelques réflexions sur ce sujet, fruits de mes études sur l'enfance. Je n'ai pas la prétention de me poser en autorité, mais vous accepterez, je n'en doute pas, ces quelques conseils, puisés aux meilleures sources, et suivant ce que l'expérience m'a permis d'approfondir touchant les soins à donner à l'enfant pendant les deux premières années de son existence. Comme je me propose de vous entretenir, plus tard, du régime et des soins hygiéniques à donner à l'enfance, etc., je ne parlerai, pour aujourd'hui, que de la dentition, vù que ce sujet presse, et que nous serons dans quelques jours en plines canicules, dont la durée s'étend jusqu'à la fin des grandes chaleurs, et qui ont une très grande influence sur l'enfance, pendant cette intervalle.

Parmi les indispositions nombreuses qui entourent le berceau de la première enfance, les accidents liés à l'éruption dentaire occupent peut-être la place la plus importante; c'est un tribut que nous payons tous à la douleur, dès nos premiers pas dans la vie; heureuse encore lorsque des troubles beaucoup plus graves ne viennent pas entraver la marche de cette évolution toute physiologique. Avant que d'exposer les principaux accidents qui peuvent être la conséquence de l'éruption dentaire et des moyens de traitement les plus efficaces qu'il convient de leur opposer, je crois utile d'offrir quelques notions élémentaires sur les conditions dans lesquelles se produit à l'état normal la première apparition des dents. Les dents, dans l'espèce humaine, sont un nombre de trente-deux chez l'adulte et de vingt chez le jeune enfant. On donne à ces dernières le nom de dents de lait ou dents temporaires; c'est généralement vers la fin du sixième ou septième mois environ que les dents incisives moyennes inférieures percent le tissu des gencives. Peu de temps après les incisives correspondantes de la mâchoire supérieure paraissent, puis les incisives latérales supérieures, et enfin celles de la mâchoire inférieure. Les premières petites molaires, au nombre de quatre, succèdent aux incisives, laissant entre elles et les incisives un espace que rempliront plus tard les canines, dont l'éruption est généralement plus tardive et plus laborieuse; les secondes petites molaires ne tardent pas à suivre les canines; ces petites molaires sont plus grosses que les dents correspondantes de la seconde dentition. Vers la fin de la seconde année, ces vingt dents sont sorties, la première dentition est achevée et la vie des enfants est assurée.

Nous nous occuperons, plus tard, de la seconde dentition.

Cet ordre de l'éruption dentaire est quelquefois intervesti, car on voit des enfants n'avoir leurs dents que très tard, à douze, quatorze et même seize mois; mais celui-ci est l'ordre de la nature. On cite quelques exemples, fort rares, toutefois, de dentition précoce; ainsi l'histoire rapporte que Richard III, roi d'Angleterre, Louis XIV, de Mazarin, sont venus au monde avec des dents; du reste, il n'y a pas que des rois qui se paient le luxe de naître avec des dents, car on pourrait facilement allonger la liste des faits de ce genre. Mais, ce que vous ne savez pas, mères de familles, c'est que ces jolies petites perles qui sont destinées à jouer un si grand rôle dans la charmante figure de mademoiselle votre fille, lorsqu'elle aura quinze ans, ces dents qui donneront un charme si gracieux à son aimable sourire, existaient depuis longtemps quand l'enfant est venu au monde; elles n'atten-

daient que l'instant propice pour se montrer au dehors.

Les accidents de la dentition sont locaux et généraux. Les locaux se distinguent par une tuméfaction des gencives, qui sont rouges et gonflées, et qui sont la cause de vives douleurs, ainsi que le démontre l'enfant par ses cris et ses pleurs de chaque instant. La salivation est très active et la salive coule hors de la bouche avec abondance. On observe assez souvent de petites vésicules blanchâtres à la surface interne des lèvres, des joues, sur les gencives, la langue et le voile du palais. Quelquefois les enfants restent la bouche béante, les lèvres écartées avec effort, et ils portent sans cesse la main sur les gencives comme pour indiquer le siège de leurs souffrances; alors il faut laver la bouche avec un liquide adoucissant et mucilagineux. Il faut souvent toucher les diverses parties affectées avec un pinceau de coton imbibé de decoction de graine de lin, ou un mélange de parties égales de miel et d'eau d'orge, ou de borax et de miel, ou encore une légère solution d'alun. La gencive est quelquefois si rouge et si gonflée à l'endroit où se trouve la dent près de sortir, qu'il est nécessaire d'en faire le débridement, ou si vous voulez, de l'ouvrir avec une lancette; si votre médecin juge à propos d'opérer, laissez-le faire, et ne vous arrêtez pas au faux préjugé que *ça fait mourir les enfants*; préjugé si répandu, comme tant d'autres, malheureusement, que nous avons à combattre tous les jours dans l'exercice de la profession. C'est une opération, d'ailleurs, très innocente, qui remédie à la tension extrême des gencives, en produisant une petite perte de sang salulaire, et en fin de compte facilite la sortie de la dent.

On peut donner à mordre aux enfants un morceau de racine de réglisse; il s'en échappe un liquide adoucissant qui peut calmer l'inflammation des gencives; dans tous les cas, il vaut mieux employer des substances qui s'amollissent en s'humectant, comme des figues sèches, une croute de pain, etc., plutôt que d'user des hochets d'ivoire, de verre ou de corail. Ces corps durs peuvent, au contraire, irriter les gencives, endurcir peut-être leur tissu et retarder plutôt que favoriser l'éruption des dents.

DR. F. X. VALADE.

Ottawa, 1er Juin, 1876.

(A continuer.)

#### Maximes et Pensées.

Nous nous donnons de grands airs, nous augmentons notre luxe, nous exagérons nos dépenses, et nous croyons élever ainsi le niveau social de notre position, mais en réalité nous abaissons le niveau moral de nos idées, de nos sentiments, et de notre conduite; c'est nous mettre au-dessous et non au-dessus du rang où Dieu nous a placés; c'est descendre en s'imaginant monter.

— Ne souhaitez pas de fils au jeune homme qui rit des larmes de son père... Ce souhait exaucé équivaldrait à la plus terrible des malédictions.

COMTE DE NUGENT.

## Agriculture.

[Pour le Foyer Domestique.]

VINGT

COURTES LEÇONS

SUR

## L'AGRICULTURE.

(Suite.)

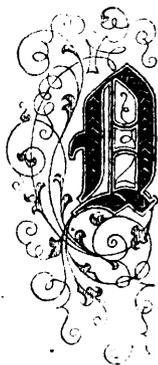
### IIème LEÇON PRÉLIMINAIRE.

#### Noble Origine de l'Agriculture.

*Tulit Dominus hominem et posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur et custodiret illum.*

Dieu prit l'homme et le plaça dans un jardin de délices, afin qu'il le cultivât et le gardât.

(GEN. c. 2. v. 15.)



UI a enseigné à l'homme l'art de cultiver la terre ?

R.—DIEU lui-même ayant créé la terre avec ses divers produits, ordonna à Adam de les cultiver.

Q.—Donnez les noms de quelques-uns des patriarches menant la vie champêtre ou agricole.

R.—Les fils d'Adam, Caïn et Abel; ainsi que Noé, Abraham, Isaac et Jacob, furent de ce nombre.

Q.—L'Agriculture fut-elle aussi en honneur chez les peuples païens comme chez les Israélites ?

R.—Oui, les Perses, les Égyptiens, les Grecs et les Romains regardaient l'agriculture comme le premier et le plus noble des Arts.

Q.—L'histoire rapporte-t-elle l'exemple de Princes et de Rois, en différents pays, honorant particulièrement l'agriculture ?

R.—Oui, l'ancienne Rome, la France, la Chine elle-même, nous montrent des Législateurs, des Souverains mettant la main à la charrue par choix ou par hommage à la profession d'agriculteur.

### IIIème LEÇON PRÉLIMINAIRE.

#### Qu'il faut adopter et suivre un bon système.

*Terra in potestate vestra est; exercete, negociamini, et possidete eam.*

La terre est en votre disposition, cultivez-la, faites-en votre négoce, et jouissez-en.

(GEN. c. 34. v. 10.)

Q.—Est-il important en agriculture, comme dans les autres professions industrielles, de suivre des règles, et d'adopter quelque bon système ?

R.—Oui, certes ; c'est d'une telle nécessité que le cultivateur, quelque laborieux qu'il soit, s'il n'a pas de règle ou de système dans ses travaux, finit bientôt par appauvrir sa terre, et n'en retire plus qu'un demi profit.

Q.—Quelle est en général la grandeur des terres en ce pays ?

R.—Les terres, en ce pays, ont rarement moins de cent arpents, dont un quart ou un tiers en bois de chauffage, et le reste en culture.

Q.—Une terre de qualité ordinaire, contenant 60 arpents en culture, suffit-elle pour le support honnête d'une famille sobre et laborieuse ?

R.—Oui, cela suffit, si l'on adopte quelque bon système d'amélioration et de renouvellement du sol par des engrais et par la culture.

Q.—Remarque-t-on, en ce pays, quelque méthode ou moyen d'améliorer les terres surtout par la culture ?

R.—Oui, il faut le reconnaître, des cultivateurs étrangers, venus de l'Europe parmi nous, nous en donnent déjà de nombreux et profitables exemples.

### Le système d'Amélioration

EN

SIX ANS.

1ère ANNÉE : LEÇON 1ère.

*Non est laboriosa opera  
et rusticationem creatam ab  
Attissimo.*

Ne dédaignez pas les travaux laborieux, ni l'agriculture créée par Dieu.

(EccL. c. 7. v. 16.)

Q.—Qu'entendez-vous par ce système des six années ?

R.—Ce système est un changement de semences et de produits qui se fait dans l'espace de six ans, et se recommence la 7ème année.

Q.—Comment procédez-vous dans ce système de variation de produits chaque année ?

R.—Voici : d'abord je divise, comme dans le plan ci-joint, en six grandes pièces de dix arpents chacune, les 60 arpents de terre haute et cultivable. Voir le Tableau porté à l'autre colonne.

Q.—Que faites-vous des coulées et bas-fonds, s'il y en a ?

R.—Les coulées et les bas-fonds paient toujours mieux à être mis en foin, lesquels néanmoins doivent être labourés et semés en graine de foin, et égouttés par de bons fossés. (Voir à la Table, plus tard, l'article Fossé).

Q.—Que mettez-vous dans la 1ère Pièce, la 1ère année que vous suivez ce système ?

R.—Je la mets toute en jardinages, patates, betteraves, carottes, navets, blé-d'inde, fèves, etc.

Q.—Comment ces produits contribuent-ils à améliorer le sol ?

R.—C'est que pour élever ces produits il faut labourer la terre deux fois ; il faut tirer des sillons, y mettre un peu de fumier, autant que l'on en a ; il faut cercler et renchausser tout ce champ deux ou trois fois pendant le mois de juin et de juillet ; et voilà ce qu'on appelle améliorer la terre en la cultivant.

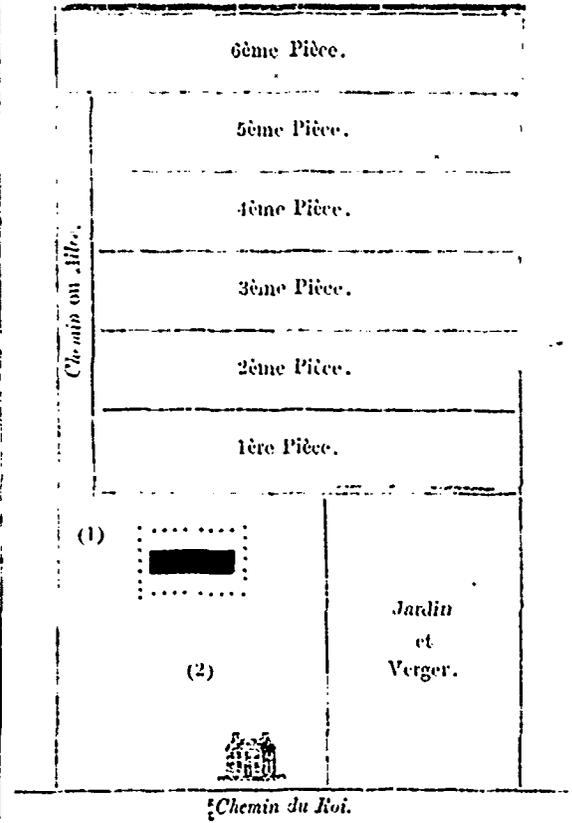
Q.—Mais ne semble-t-il pas qu'une pièce de terre remuée si souvent à la charrue ne s'appauvrisse et ne se désèche entièrement ?

R.—Non, au contraire, une terre toujours tenue meuble et mouvante par la culture, conserve sa fraîcheur, plutôt qu'une terre dure et crevassée.

Q.—En quel temps et comment préparez-vous cette pièce pour jardinages ?

R.—D'abord ce système demande que cette pièce soit un retour de paccage ou de prairie ; puis qu'elle soit labourée l'automne précédent, d'un labour mince et bien retourné.

Tableau du système d'assolement proposé.



Q.—Pourquoi ces trois précautions ?

R.—C'est afin que la tourbe, qui est déjà un demi engrais, ait le temps de pourrir ; et qu'ensuite un labour croisé et plus profond soit plus facile et profitable le printemps vers la fin de mai, ou le commencement de juin ; c'est-à-dire aussitôt après la semence des grains.

Q.—Qu'est-il encore à propos de faire l'automne précédent, afin de ne perdre aucun moment du temps si précieux des semences ?

R.—C'est de charrier sur les premières neiges, au milieu de cette pièce destinée aux jardinages, et en un tas bien conditionné, tout le fumier de l'hiver précédent, lequel a dû être ramassé et conservé avec soin sous les galeries ou romises de l'écurie et de l'étable.

Q.—Quand la main-d'œuvre est rare et cher au temps de la semence et de la récolte, que doit faire alors le cultivateur ?

R.—Dans des moments aussi urgents et aussi

(1) Les petits points autour de la grange, étable et écurie, représentent un excédant de la couverture de 15 à 20 pieds devant servir en partie de remise pour voitures et instruments aratoires ; comme abri pour le bétail ; et comme réservoir pour les fumiers en arrière des écuries et étables, où on les jette par un guichet.

(2) Le vaste espace laissé alentour des bâtiments est destiné aux jeunes bestiaux, veaux, cochons, volailles, etc.

précieux, le cultivateur industriel et intelligent doit se faire assister et aider de toute la famille, filles, femmes et enfants en âge et état de le faire. Ce sont vraiment les moments les plus précieux de l'année pour augmenter la commune fortune.

Q.—Mais quel montant de produits rapporte ordinairement une telle pièce de terre, ainsi cultivée ?

R.—Avec la bénédiction céleste, une pièce de terre ainsi cultivée donnera, chaque année, en produits de jardinages et de légumes une moyenne de cent minots de l'arpent ; ainsi 6 arpents en patates, betteraves, carottes, navets, et autres,..... 600 mts.

Quatre arpents en blé-d'inde et sèves semées dans le même sillon, à 50 minots de l'arpent..... 200 mts.

#### UN ANCIEN CULTIVATEUR.

A. B.—La leçon 3ème du Supplément dira comment disposer de ces produits pour l'engraissement des bestiaux.

(A suivre.)

#### CONSEILS D'OR.

##### A LA JEUNESSE.

Oh ! vous qui êtes encore riches de jeunesse et d'avenir, écoutez la voix d'un homme qui fut jeune comme vous, et ne préparez pas à votre âme d'inutiles regrets pour un âge plus avancé.

A votre âge jeune gens, on peut tout, parce qu'on peut tout vouloir : on est fort, parce qu'on peut tout espérer ; on est riche, parce qu'on peut tout tenter, tout apprendre. Vous avez tout ce que vous croyez avoir. A votre âge, travailler, c'est acquérir ; agir, c'est gagner ; penser, c'est s'enrichir ; désirer, c'est tendre vers le but ; vouloir, c'est l'atteindre.

Si Dieu vous a donné l'intelligence, livrez-vous à la recherche du vrai, ou à la contemplation du beau. Le domaine de la science est infini ; et la plus noble profession est celle de l'homme qui distribue la vérité à ses semblables, et qui les rapproche de Dieu, en les élevant.

Si vous sentez votre cœur s'élargir pour embrasser de grandes choses, ou s'attendrir à la vue de l'infortune et du malheur, marchez, marchez dans le sens de votre nature. Une voie infinie est ouverte devant vous. Partout et toujours vous trouverez des pauvres à secourir, des malheureux à consoler, des faibles à fortifier, des blessures à guérir. Une belle récompense vous attend ici-bas, car rien n'est doux comme de faire le bien ; et les bénédictions de ceux que vous aurez consolés vous parleront au ciel comme d'elles-mêmes.

CHARLES DE SAINTE-FOI.



## LE FOYER DOMESTIQUE.

OTTAWA, 1er JUIN 1876.

### Ce que l'on pense du "Foyer Domestique."

Notre modeste entreprise a reçu les félicitations de quelques Prélats, d'un grand nombre de Prêtres, de plusieurs Laïcs pieux, et de la plupart des Journalistes catholiques du pays, ce qui nous honore profondément et augmente notre courage.

"Puisse DIEU faire réussir votre excellente Revue,— nous écrit un vénérable Evêque,—car elle répond à un besoin véritable."

Un autre Pontife nous fait l'honneur de nous adresser ces lignes encourageantes :

"Je vous félicite de l'heureuse idée que vous avez eue de faire une telle publication, si nécessaire en ces temps de tiédeur et d'apathie, et je prie Dieu de bénir votre œuvre."

La Supérieure d'une Communauté nous écrit :

"Puisse la SAINTE-FAMILLE faire réussir votre excellente publication, si propre à porter l'édification au sein des familles chrétiennes. Elle est vraiment le foyer domestique."

Un Père Oblat nous informe :

"Envoyez-moi cinquante copies de votre excellente publication, car elle mérite ma protection, et je vous promets plus de cent abonnés dans ma paroisse avant un mois."

Une mère de famille, entre plusieurs autres, nous adresse ces lignes :

"Votre Revue, destinée à répandre si abondamment les sentiments religieux et moraux au sein du foyer domestique m'intéresse si hautement, que je viens vous prier d'inscrire mon nom au nombre des abonnés du *Foyer Domestique*."

Un Laïc, aussi instruit que fervent, nous écrit ce qui suit :

"Vous réalisez-là un vœu qui a été souvent exprimé—celui de propager, par une publication à bon marché, les saines doctrines au moyen d'un choix de lectures attrayantes, variées et instructives tout à la fois. Vous réalisez ces deux points du problème, nul doute que votre publication sera répandue partout, dans l'atelier de l'artisan des villes comme dans la demeure de l'habitant des campagnes."

La Supérieure d'une Institution de Charité ajoute :

"Nous désirons recevoir le *Foyer Domestique* auquel vous donnez tant de soin ; et nous prions le Ciel pour qu'il répande ses grâces sur votre publication et sur ses Collaborateurs, afin que cette œuvre triomphe pour le bien des âmes."

Une Institutrice nous dit :

"Je suis enchantée de votre *Foyer Domestique*, et j'y trouve d'innombrables délices à le lire—Veuillez me l'adresser."

Un vénérable Curé nous écrit :

"Je suis aussi édifié que charmé de votre publication ; veuillez m'adresser quinze copies du *Foyer Domestique* pour ma paroisse."

Un membre du Barreau écrit :

"Je ne puis assez vous louer dans votre belle entreprise, et veuillez continuer à m'adresser le *Foyer Domestique*, qui m'intéresse hautement, ainsi qu'il intéresse ma femme et mes enfants."

Passons sous silence une foule d'autres adhésions non moins honorables et spontanées, pour reproduire celles d'une partie de la presse franco-canadienne.

La *Gazette des Campagnes* annonce comme suit l'apparition du *Foyer Domestique* :

" Cette Revue ajoutera de nouveaux fleurons à nos bibliothèques canadiennes. Accessible à toutes les bourses, ce nouveau foyer domestique devra trouver sa place dans toutes les familles."

Le *Canadien*, de son côté, dit :

" Nous sommes heureux de saluer l'apparition d'une Revue consacrée au culte de notre littérature canadienne.... Les articles offerts à la lecture sont du plus vif intérêt.... Nos meilleurs écrivains de Québec, de Montréal et d'Ottawa ont promis leur généreux concours à cette œuvre niaisante."

Le *Journal des Trois-Rivières* ajoute :

" ..... La variété des matières, le goût exquis qui a présidé au choix des morceaux qui composent cette première livraison et l'excellent programme de la rédaction, placent de suite cette Revue au-dessus de tout ce que l'on a encore entrepris de ce genre dans le pays... Nous félicitons cordialement les promoteurs de cette œuvre et leur souhaitons le meilleur succès.... Nul doute que cette Revue recevra un large encouragement en atteignant une circulation considérable."

Le *Progrès de Sherbrooke* dit :

" ..... Les matières sont abondantes, variées, bien choisies, on ne peut rien demander de mieux. Au reste, la liste des Collaborateurs est une garantie pour l'avenir. On y voit les noms de la plupart des meilleurs littérateurs de notre pays. Nous saluons la naissance de cette nouvelle Revue avec plaisir : elle était nécessaire au sein de la Capitale du Canada. Aussi, nous espérons que toutes les familles canadiennes vont s'empressez de s'y abonner."

L'*Avenir* de Beauharnais s'exprime comme suit :

" Le *Foyer Domestique*, réligé dans un sens religieux et patriotique par un comité de Collaborateurs choisis parmi les écrivains les plus distingués du pays, ne peut manquer d'obtenir le patronage de toutes les personnes sérieuses et qui désirent s'instruire. Nous formons bien cordialement les vœux les plus sincères pour la réussite d'une entreprise aussi belle et aussi utile."

La *Gazette de Joliette* ajoute :

" ..... Cette publication est très intéressante et devra se trouver dans beaucoup de familles."

Le *Courrier de Saint-Hyacinthe* forme le vœu qui suit :

" .... Puisse cette nouvelle Revue trouver sa place au foyer domestique et répandre le goût du beau et du bon."

L'*Union* de Saint-Hyacinthe dit également :

" .... Nous ne pouvons souhaiter trop de succès à cette Revue qui devrait être reçue dans toutes les familles."

La *Minerve*, cette doyenne de la presse française, écrit :

" ..... Cette intéressante publication nous arrive d'Ottawa, contenant une variété de sujets bien propres à édifier les familles chrétiennes, tout en nourrissant l'esprit de connaissances utiles et agréables. Nous souhaitons au *Foyer Domestique* le succès qu'il mérite pour récompenser ses administrateurs des sacrifices qu'ils font pour la religion et les sciences."

Le *Nouveau-Monde*, de son côté, dit :

" La matière que cette Revue renferme est variée et bien choisie. Elle est rédigée par un comité de Collaborateurs au nombre desquels nous voyons figurer les noms de plusieurs de nos principaux écrivains canadiens-français. C'est une publication qui nous paraît tout-à-fait digne d'encouragement."

Le *Canada Musical* s'exprime ainsi :

" Nous saluons avec bonheur l'apparition de cette nouvelle Revue religieuse, littéraire, historique, artistique, agricole et de tempérance, publiée mensuellement à Ottawa, par un comité d'écrivains catholiques. A part les matières éditoriales, la première livraison comprend, dans ses 64 pages, de nombreux articles originaux, fort bien écrits, sur des sujets concernant la religion, les sciences sacrées, la philosophie et la morale, la littérature, l'histoire, les beaux-arts, l'archéologie, l'agriculture et l'économie sociale et domestique. Six jolies poésies ornent le présent numéro (1ère livraison), qu'embellit encore une charmante romance de Jules Couplet, intitulée : *Les Anges du Foyer*. Nous souhaitons cordialement qu'une aussi excellente publication rencontre de nombreux souscripteurs et qu'elle soit accueillie avec empressement dans tous nos foyers canadiens. L'extrême modicité de l'abonnement—\$2 par année—concourt également à en assurer le succès."

Il faut assurer au "*Foyer Domestique*" une circulation de 25,000 Abonnés !

Quoique l'encouragement accordé au *Foyer Domestique* soit comparativement fort considérable, cependant nous croyons devoir faire appel à tous ceux qui nous honorent de leur appui, soit comme Agent ou comme Abonné, ou à quelque titre que ce soit, pour attirer à nous des adhérents nouveaux, afin de centupler notre force, non-seulement en raison du nombre des abonnés, mais surtout par l'importance que prendra le *Foyer Domestique* au triple point de vue littéraire, moral et religieux.

Il est donc utile, indispensable même pour le triomphe de notre œuvre, que tous les chefs de familles s'imposent le devoir de concourir à l'entreprise en s'inscrivant sur notre liste d'abonnements, afin de rendre plus générale la diffusion de la *Bonne Lecture* au sein de la grande famille franco-canadienne, éparpillée sur toute la surface du pays, et qui forme au-dessus d'un million d'âmes !

Sur un chiffre de population aussi imposant, il y a donc raison d'espérer que le *Foyer Domestique* peut arriver à un tirage de 25,000 copies ! Ainsi, que chacun de ceux auxquels nous adressons cette Revue se donne la mission d'obtenir deux nouveaux abonnés au *Foyer Domestique*, et le problème est résolu !

Notre désir est d'augmenter l'attrait de cette *Gazette des Familles* en la publiant plus fréquemment et en y ajoutant des *Illustrations*, surtout pour la partie littéraire ; c'est pourquoi nous sollicitons un appui aussi actif qu'il doit être général.

Si chacun s'impose la mission que nous leur proposons, nous serons en mesure, dès le mois prochain, de répandre le *Foyer Domestique* sur un plus vaste théâtre et d'augmenter l'intérêt religieux et littéraire par des *Illustrations* qui parleront à l'esprit comme au cœur.

Notre Prochaine Livraison.

A titre d'encouragement préalable pour nos lecteurs, nous commencerons le mois prochain la pu-

blication d'une œuvre littéraire très émouvante, intitulée : **LES FILS DU MARTYR**, par A. de LAMOTHE, l'un des écrivains les plus populaires de la France.

C'est le récit du drame de CASTELFIDARDO, où s'illustrèrent si vaillamment les Pimodan, les Charettes, les Sabran, les Parcevaux, les Bourbon-Chalus, les George d'Héliand, les Laroche-Foucaud et mille autres, qui, avec les Zouaves Pontificaux, tant du Canada que de l'Europe, s'immortalisèrent en défendant le pouvoir temporel du Siège Apostolique, et dont quelques-uns tombèrent glorieusement martyrs de la grande et sainte cause de l'immortel Pie IX !

Nous illustrerons les principales scènes de cette glorieuse épopée par quelques gravures, dans l'espoir où nous sommes de recevoir l'encouragement que nous sollicitons dans l'entre-filet ci-dessus.

D'autres œuvres littéraires de premier ordre viendront tour à tour captiver l'attention des lecteurs du *Foyer Domestique*, en voie de préparation pour notre Revue.

En attendant, nous commencerons dès le mois prochain, aussi, la publication d'un roman historique intitulé : **LES HÉRITIERS DE JUDAS**, dû à la plume féconde de M. RAOUL DE NAVERY. Cette œuvre dépasse pour la grandeur de conception, la ressemblance des portraits, le piquant des détails, l'ingéniosité des situations, le haut intérêt scientifique et religieux qui s'attache à ce récit, tout ce que cet écrivain a produit jusqu'à ce jour.

La fiction de l'ouvrage est vraiment belle : les HÉRITIERS DE JUDAS, ce sont les traitres : tous ceux qui manquent au mandat reçu, aux serments prêtés, aux obligations acceptées. Depuis le chef de la famille, se soustrayant à ses devoirs, au lâche désertant un poste d'honneur la veille du combat, jusqu'à l'homme qui, élevé dans les croyances de la foi catholique, les renie et arrache de l'autel le crucifix sur lequel jadis se collèrent ses lèvres ; — depuis l'ami dérobant à son ami un dépôt sacré, jusqu'à l'écrivain, à l'artiste, se servant de leurs aptitudes et de leur génie pour chanter et ressusciter, sinon les dieux du paganisme, du moins la licence dont ils étaient le symbole ; — depuis l'harangueur des masses, visant à se faire confier un siège de député à la Chambre, et reniant ensuite le peuple dont il fit l'instrument et le complice de ses ambitions, jusqu'à l'ouvrier mentant à ses camarades, trahissant son patron, et fomentant autour de lui la haine, le désordre et la grève.

Ce roman passe en revue les divers HÉRITIERS DE JUDAS, depuis le jour où l'argent maudit tomba des mains des Princes des Prêtres dans celles de Judas ; il n'a cessé de circuler dans le monde, allant l'un de l'autre, achetant les cœurs, soldant les consciences, payant l'infamie et le crime.

*Trente Deniers !* ils sonnent éternellement dans

la bourse du Tentateur, et sont toujours convoités par un misérable !

En dépit du nom de JUDAS, qui semble transporter le lecteur dix-huit siècles en arrière, le drame de l'auteur est essentiellement moderne ; les scènes de son roman ont pour théâtre Paris, la Suisse et Jérusalem.

Ces deux grands drames paraissent actuellement dans une Revue illustrée de Paris, l'*Ouvrier*, publication que nous voudrions voir circuler en Canada, tant elle mérite la sympathie des hommes de bien.

L'administration du *Foyer Domestique* sera heureuse de recevoir les demandes qui pourraient se produire pour s'abonner à cette intéressante publication, ainsi que pour celle intitulée : *La Bonne Lecture*, et enfin le Bulletin des *Missions Catholiques*. Le prix de chacune de ces publications est de 8 à 10 francs par année.

#### Appel à nos Abonnés.

Avant même que cette troisième livraison du *Foyer Domestique* soit parvenue à nos abonnés, nous aurons été appelé à payer les frais de cette livraison, qui s'élèveront à environ \$500 ; celle du mois précédent avait coûté au-dessus de \$600. Les frais des trois livraisons s'élèvent donc à environ \$1,600.

Pour rencontrer les dépenses futures, nous comptons sur la rentrée des abonnements du 1<sup>er</sup> Semestre, soit \$1.00 par chaque abonné.

Nous prions MM. les Agents du *Foyer Domestique* de bien vouloir collecter de suite la *Piastre* due par chaque abonné, dans leur paroisse respective, et de nous en adresser le montant sous le plus court délai possible.

Là où il n'y a point d'Agent nommé, nous prions les souscripteurs de nous adresser directement le prix de leur abonnement, et des Reçus leur seront expédiés par le retour de la malle.

#### Agents Demandés.

Pour faciliter à tous le moyen de s'abonner à notre publication, nous désirons obtenir, dans chaque Paroisse un Agent.

Nous faisons donc appel au patriotisme religieux des Maîtres de Postes d'origine franco-canadienne de chaque Paroisse, en les priant de bien vouloir se constituer les protecteurs de notre entreprise, en qualité d'Agent, et de nous en informer.

Si le Maître de Poste n'est point d'origine française, nous accepterons un Agent particulier.

En reconnaissance des services que nous recevons des Agents, dans la circulation du *Foyer Domestique*, nous commençons dès aujourd'hui, à leur adresser notre feuille à titre de gratification.

Pour les campagnes offrant au moins vingt-cinq souscripteurs, il sera alloué aux Agents une commission de dix pour cent sur la collection et l'envoi des abonnements de chaque semestre.

Adhésions Nouvelles.

La rédaction du *Foyer Domestique* s'est enrichie d'un Collaborateur nouveau, M. ELZÉAR PAQUIN, de Montréal, qui vient de nous adresser la première partie d'une *Etude* assez considérable, que nous commencerons à publier le mois prochain.

Nous avons également reçu l'appui de soixante nouveaux Agents, depuis notre dernier numéro, et dont les noms figurent avec ceux du mois précédent dans la *Liste Générale des Agents*. L'activité que va déployer ces jours-ci cette phalange de zélateurs, anciens et nouveaux, devra contribuer pour une large part à la réalisation du vœu que nous formulons dans notre deuxième entre-filet.

Nous devons également saluer avec reconnaissance les efforts patriotiques qui se produisent au sein des divers groupes Canadiens des États-Unis, en faveur du *Foyer Domestique*, entr'autres ceux renfermés dans les États du Rhode-Island, du Massachusetts, du Vermont et du Wisconsin. A en juger par les listes déjà reçues, on commence à croire que le *Foyer Domestique* atteindra bientôt une circulation de 1,000 à 1,200 copies aux États-Unis.

Renvoi du "Foyer Domestique."

Nous avons vu avec assez d'étonnement le renvoi du *Foyer Domestique* par un certain nombre de personnes, et ce, après la publication de la deuxième livraison. Il nous semble que le temps qui s'est écoulé entre la publication de la première livraison et celle qui a suivi, formant une intervalle d'environ 10 jours, était suffisant pour permettre à ces personnes de penser à envoyer une publication qu'elle ne voulait point recevoir, sans attendre, pour la plupart, près d'un autre mois pour renvoyer les deux livraisons à la fois.

C'est un acte tout-à-fait injuste et qui n'est point honorable. S'il ne s'agissait que du renvoi d'une simple feuille de papier, comme un journal ordinaire, la faute serait peu grave; mais il n'en est point ainsi d'une publication aussi coûteuse et aussi considérable que celle du *Foyer Domestique*, dont la seconde livraison se composait de onze feuilles d'impressions formant à elle seule près de 90 pages!

La justice réclame de notre part que nous protégeons l'œuvre commencé, et nous incombe le devoir d'informer ceux que cela peut concerner que nous ne donnerons aucune attention à de nouveaux renvois, après la publication de cette troisième livraison, et que conformément à la loi, nous tiendrons responsable, les personnes à payer le semestre déjà à moitié écoulé.

Visites Pastorales.

DIOCÈSE D'OTTAWA.

Sa Grandeur Mgr. DUHAMEL, commencera sa visite pastorale le 5 juin. L'itinéraire sera comme suit :

Embrun.....	5, 6, 7	Juin.
High Falls.....	7,	"

Cambridge.....	7, 8,	Juin.
Ottawa.....	9, 10	"
Gloucester.....	10, 11, 12	"
Metcalf.....	12, 13	"
Osgoode.....	13, 14, 15	"
Manotick.....	15, 16	"
Ottawa.....	16, 17, 18	"
N.-D. de Lourdes.....	19, 20, 21	"
Orléans.....	21, 22, 23	"
Brook.....	23, 24	"
Clarence.....	24, 25, 26	"
Curran.....	26, 27, 28, 29	"
Fournierville.....	29, 30, 1er	Juillet
Alfred.....	1, 2, 3	"
L'Original.....	3, 4, 5	"
Vankleek Hill.....	5, 6	"
Hakesbury Mills.....	6, 7	"
Saint-Joachim.....	7, 8	"
Saint-Eugène.....	8, 9, 10, 11	"
Richmond.....	21, 23, 26	"
Nepan.....	26, 27	"
March.....	27, 28	"
Lac Témiskaming et autres missions du 10 au 24 août		

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE.

Voici l'itinéraire de la visite pastorale que doit faire Mgr. MOREAU cette année. Ce sera la première depuis sa consécration et il sera accompagné par le Rév. M. BLANCHARD, l'éloquent curé de Notre-Dame, et Messire St. GEORGE, curé de Saint-Athanase.

N.-D. du Rosaire.....	3, 4	Juin.
La Présentation.....	4, 5, 6	"
St. Jean-Baptiste.....	6, 7, 8	"
St. Damase.....	8, 9, 10	"
St. Césaire.....	10, 11, 12	"
St. Marie.....	12, 13, 14	"
N. D. de Bonsecours.....	14, 15, 16	"
St. Mathias.....	16, 17, 18	"
St. Hilaire.....	18, 19, 20	"
Belœil.....	20, 21, 22	"
St. Marc.....	22, 23, 24	"
St. Charles.....	24, 25, 26	"
St. Denis.....	26, 27, 28	"
St. Antoine.....	28, 29, 30	"
St. Roch.....	30, 1, 2	Juillet.
St. Ours.....	2, 3, 4	"
St. Victoire.....	4, 5, 6	"
St. Robert (*).....		
St. Pierre de Sorel.....	6, 7, 8	"

DIOCÈSE DE SHERBROOKE.

Sa Grandeur Mgr. RACINE, commencera la visite de son diocèse vendredi prochain, le 9 juin, suivant l'itinéraire qui suit :

St. Philippe de Windsor.....	9, 10, 11	Juin
St. Bibiane de Richmond.....	11, 12, 13	"
St. Anne de Danville.....	13, 14, 15	"
St. George de Windsor.....	15, 16, 17	"
S. Hyppolite de Wotton.....	17, 18, 19	"
S. Canille.....	19, 20, 21	"
S. Joseph de Ham.....	21, 22	"
SS. Anges de Ham.....	22, 23, 24	"
S. Fortunat de Wolfestown.....	24, 25	"
S. Julien de Wolfestown.....	25, 26, 27	"
S. Olivier de Garthby.....	27, 28	"
S. Janvier de Weedon.....	28, 29, 30	"
S. Gabriel de Stratford.....	30, 1, 2	Juillet.
S. Romain de Winslow.....	2, 3, 4	"
S. Zénon de Piopolis.....	4, 5, 6	"
Notre Dame de Chesham.....	6, 7	"
S. Pierre de "La Patrie".....	7, 8, 9	"

(\*) En conséquence des travaux de l'Eglise de cette paroisse, la visite ne se fera que plus tard.



Cette petite guerre se termina par le défilé des troupes devant le Gouverneur-Général ; placées en colonne à distance de peloton, la droite en tête, elles défilèrent avec un ensemble parfait ; l'artillerie suivait à quelques pas. Puis, opérant un demi-tour, elles revinrent, la gauche en tête, en colonne serrée, prendre leur place de départ.

Pas moins de 2000 personnes assistaient à cette revue pour laquelle le temps s'est admirablement comporté.

Lord Dufferin a été très satisfait de la tenue et de l'instruction de nos miliciens : et le public s'est retiré enchanté d'avoir assisté à une petite guerre dans laquelle personne ne comptait ni morts ni blessés de part et d'autres. Nous en concluons que chacun a dû faire un excellent dîner, pour se reposer d'une fatigue de deux heures, passées sous un ciel assez chaud, mais tempéré par une excellente briso de printemps.

G. S.

### Fête de l'Ascension.

Quarante soleils ont brillé depuis que, renversant la pierre de son sépulcre, le Christ est sorti de la mort ; il va maintenant rentrer dans sa gloire. La montagne des oliviers, témoin de son agonie, le sera de son triomphe. Le Sauveur annonce aux disciples l'avènement prochain de l'Esprit-Saint qui, en se répandant sur eux, fera de ces hommes grossiers des conquérants et des martyrs ; il les revêt de la souveraine puissance que le Fils a reçu du Père et dont l'Eglise garde l'immuable dépôt ; il leur ordonne de prêcher au monde ces dogmes nouveaux, cette morale de renoncement et de sacrifice que le monde ne soupçonnait pas ; il promet à l'Eglise son éternelle assistance et lui communique sa propre infailibilité ; enfin voyant que tout est accompli, que le grand œuvre du salut des hommes est terminé, que l'apostolat est fondé, que cette terre, longtemps souillée par l'idolâtrie, redevient le temple de l'Eternel, il étend les bras sur ses enfants, les bénit, et s'élève lentement dans les cieux. Avec lui montent dans ces incorruptibles demeures les âmes justes des patriarches, des martyrs, des prophètes et des femmes fortes de l'Ancienne Loi qui, depuis des siècles, attendaient dans les Limbes du Seigneur. Le ciel si longtemps fermé, s'ouvre au nouvel Adam ; les légions angéliques accourent aux portes de son palais, au devant du Roi voyageur ; et la Jérusalem nouvelle reçoit dans son sein ceux qui, avant la venue du Messie, tandis que l'aveugle gentilité encensait le mensonge, ont adoré le seul vrai Dieu en esprit et en vérité.

Rien ne surpasse, à nos yeux, le ton noble et la grâce majestueuse du langage de saint Luc racontant, dans les Actes des Apôtres, l'Ascension de Jésus-Christ. L'Eglise, dans la fête de ce jour, relit à ses enfants ces pages touchantes ; elle les fait assister aux adieux du divin Pasteur qui ne voulait pas laisser ses enfants orphelins. Pendant que les Apôtres suivent d'un regard attentif l'Ascension du Maître qu'un nuage voile bientôt, deux hommes vêtus de blanc leur apparaissent ; ils apprennent à ces fils, un moment abandonnés, que Celui qui s'élève ainsi dans les cieux en descendra à la fin des siècles pour essuyer les larmes des élus, et de faire succéder aux misères et aux injustices de la vie le règne de l'équitable éternité.

L. A.

### Jour de la Pentecôte.

Dimanche prochain sera célébrée par toute la terre la grande fête de la Pentecôte. C'est en ce jour que descendit du Ciel, il y a dix-huit siècles l'Esprit-Saint, pour consoler, sanctifier et enseigner aux hommes toutes choses, suivant l'exorde du sermon de M. l'abbé de SAINT-VINCENT, que nous publions dans la présente livraison du *Foyer Domestique*.

La Pentecôte des Juifs, — dirons-nous avec le Vicomte WALSH, — qu'ils appelaient la *fête des semaines*, la *fête de la loi*, la *solennité des moissons*, le *jour des premiers fruits*, avait été instituée par MOÏSE pour qu'Israël gardât à jamais le souvenir des commandements que le Seigneur lui avait donnés au milieu des foudres et des éclairs sur le mont Sinaï.

La *Pentecôte des Chrétiens* est la commémoration d'une autre grande journée, de celle où le Saint-Esprit, sous la forme visible de langues de feu, descendit sur les Apôtres, pour embraser ceux qui devaient éclairer le monde.

Le Dieu descendant au Cénacle est le même que l'Eternel descendant sur Sinaï ; sous la loi nouvelle, c'est un bruit semblable à un vent impétueux venant du ciel qui le précède et remplit la maison où les Apôtres étaient rassemblés.

A cette grande voix d'en haut, ces hommes pleins de foi, qui attendaient le *consolateur* que Jésus avait promis de leur envoyer, ne doutant plus que ce ne soit l'accomplissement de la parole divine, et, saisie de crainte et de respect, ils se mettent à prier : O prodige ! tout-à-coup des langues de feu se divisent et vont s'arrêter sur chacun d'eux.

Feu du ciel vraiment ! car, à l'instant même, ces hommes faibles et timides se sentent entièrement changés ; sous la flamme divine, leurs âmes se sont soudainement agrandies ! à présent ils conçoivent les pensées, les généreux dévouements et les nobles sacrifices ; à présent l'Esprit-Saint est en eux !

Aussi entendez-les louer et confesser Dieu dans toutes les langues ! à peine savaient-ils l'hébreu, et les voilà parlant, ces douze galiléens, de manière à être entendus et compris par tout l'univers.

Comment se fait-il que nos disciples nous parlent de chacun notre langue ? Comment se fait-il que tout à coup tant de savoir leur ait été donné ? Voilà ce qu'avec épouvante se demandaient les témoins du prodige.

Mais ceux qui avaient reçu le Saint-Esprit, eux ne ressentaient plus d'épouvante, car un de ses dons c'est le courage... Oh ! à présent pas un d'entre eux ne renierait le Christ ; dans leur souveraine inspiration, ils voient l'avenir ; cet avenir sera sanglant pour eux ; c'est égal, ils s'élanceront audacieusement du glaive et des bûchers, de la roue et de la croix ; ils ne trembleront plus, le Saint-Esprit est en eux !

### Notre Fête Nationale.

C'est avec une grande satisfaction que nous voyons sur tous les points du Canada, et en maints endroits des Etats-Unis, se faire de grands préparatifs pour fêter dignement la fête nationale du pays, la Saint-JEAN-BAPTISTE.

C'est un signe manifeste du fidèle attachement

do la génération actuelle à la nationalité, ainsi qu'à la foi de nos aïeux qui, dès les premiers temps du pays, célébraient cette fête par des feux de joie allumés la veille sur les deux rives du fleuve.

Quant à la Capitale du Canada, à Ottawa, la fête aura un caractère de grandeur doublement imposant, puisque les membres de la Société Saint-Jean-Baptiste, et toute la population française de la ville, auront à s'associer à la pose et bénédiction de la pierre angulaire de la bâtisse nouvelle que l'Institut-Canadien fait construire, comme un monument élevé à la gloire de la Littérature et des Lettres en ce pays.

Après la célébration de la messe solennelle, à la Cathédrale, la Société Saint-Jean-Baptiste se mettra en marche pour se rendre sur le terrain de l'Institut, et après les bénédictions sollicitées de l'Eglise sur l'œuvre, des discours de circonstance, alternant avec les flots d'harmonies de plusieurs corps de musique, seront prononcés comme couronnement de la fête.

Dans la prochaine livraison du *Foyer Domestique* se trouvera le compte-rendu très détaillé de la fête, ainsi que la gravure du fronton de l'Institut, tel qu'il sera étant terminé.

#### L'Institut d'Ottawa.

Comme nous venons de le dire, c'est le jour de la célébration de notre fête nationale qu'aura lieu la cérémonie de la pose de la première pierre du nouvel édifice de la rue York. Les travaux déjà si avancés donnent l'espoir que le rez-de-chaussée sera complet pour le 24 juin. Sa Grandeur Mgr. DUBANEL, patron de l'Institut, bénira la bâtisse et posera la pierre angulaire. Des préparatifs sont faits pour revêtir cette circonstance de tout l'éclat possible.

C'est, en effet, une occasion mémorable, car l'Institut que nous possédons a fait des progrès surprenants et tous les Canadiens-français se feront gloire de participer à la célébration qui va avoir lieu.

Les plans du nouvel Institut promettent un édifice de larges proportions en tous points. Les divisions intérieures seront de beaucoup supérieures à celles de tout monament de ce genre que nous connaissons. Par exemple, les membres de l'Institut auront une très vaste salle de lecture comprenant les tables de journaux et la bibliothèque, de plus, une belle salle de billard, et deux chambres de comité.—Le tout de plein-pied avec la rue, ce qui forme un local des plus commodes, car généralement les institutions de ce genre n'ont qu'une salle commune ou lorsqu'elles en ont davantage elles sont situées dans les étages supérieurs des maisons ce qui est loin de les rendre agréables. L'un des principaux inconvénients que les membres de l'Institut ont eu à subir depuis tant d'années consistait dans la location de leur salle, ce qui, à tout moment, les privait de se réunir, de lire les journaux, de fréquenter la bibliothèque. Dans le nouvel édifice, il y aura au premier étage un théâtre, de la dimension de celui de M. Gowan, dont l'Institut pourra faire usage pour ses séances publiques et même louer aux étrangers, sans aucunement déranger la marche et les habitudes des membres.

La façade est superbe. Nous n'avons pas un seul édifice aussi beau dans la basse-ville. Le coût du contrat est de quinze-mille piastres. On croit

pouvoir inaugurer l'édifice le 24 juin 1877, qui sera le vingt-cinquième anniversaire, jour pour jour, de la fondation de l'Institut, et la cinquantième anniversaire (à un mois près) de la fondation de la ville.

#### Statistiques du Canada.

Le quatrième volume des Recensements du Canada sera mis en circulation dans quelques jours. Il contient les statistiques du développement de la population depuis l'établissement du pays jusqu'à nos jours, comprenant la proportion des sexes et des âges, les professions et classes, la vitalité, mortalité et survie, ainsi que les progrès du défrichement et de l'agriculture, à chaque période importante de l'histoire du pays.

De nombreuses notes historiques, distribuées çà et là, viennent compléter les informations et aider l'intelligence dans la démonstration des faits comparés.

Une étude critique de la statistique sert d'Introduction, où l'auteur expose méthodiquement le développement numérique de la population blanche et la répartition de la population aborigène à toutes les époques.

Dix années de travail ont été employées à préparer ce grand et important ouvrage de Statistiques Canadiennes, destinées dans l'idée de l'auteur à faire suite au Recensement de 1871.

Nous nous proposons de faire une étude analytique de cette œuvre colossale, dans le *Foyer Domestique*, pour l'intérêt de ceux de nos lecteurs qui n'auraient point occasion de fouiller cette œuvre magistrale, qui a pour auteur le Dr. TACHÉ, député ministre de l'Agriculture et de la Statistique, lequel a pensé, préparé, organisé et dirigé la marche de cet utile travail.

#### Les Louisianais et les Canadiens.

Un courant sympathique s'est établi, depuis quelque temps, entre les Français de la Louisiane et les Français du Canada. Cela est bien naturel, puisque les deux colonies ont la même origine. Nous pourrions dire mieux: c'est par le Canada que la Louisiane a été découverte; c'est des rives du St. Laurent que sont partis les hardis explorateurs qui ont découvert le Mississippi et sont descendus avec lui jusqu'à la plage où la Nouvelle-Orléans est assise. Il y a cent ans à peine la France régnait en souveraine sur ces immenses contrées où flotte aujourd'hui le drapeau étoilé de l'Union.

Alors, la Louisiane appartenait au Canada, ses premiers habitants ont été des Canadiens; plusieurs paroisses du diocèse de la Nouvelle-Orléans ont été fondées par des Canadiens et des Acadiens, restés toujours fidèles à la langue et à la religion de la vieille patrie.

Nous espérons que les relations les plus amicales et les plus fraternelles vont se renouer entre les deux pays; et que les frères, séparés par une si grande distance, vont se donner de nouveau la main.

Les Louisianais ne doivent pas oublier que le Canada est une terre française. Plus d'un million et demi de Canadiens, tant ceux du Canada que ceux des Etats-Unis, parle la langue de Louis XIV.

Toute la Province de Québec est profondément française. Dans presque toutes les paroisses du Bas-Canada on ne parle pas un mot d'anglais; et ce sont les lois françaises qui régissent le pays.

La Louisiane est sans doute plus riche que le Canada, son climat est doux, sa terre est féconde. L'hiver ne fait jamais sentir ses rigueurs sur ses rives où coule en abondance le lait et le miel de la Terre-Promise. Mais ce climat si doux, cette prospérité si grande, sont peut-être les plus dangereux ennemis des Français de la Louisiane.

Au Canada nous avons, il est vrai, des hivers longs et rigoureux, et la terre, couverte de neige six mois de l'année, est une terre austère. Elle ne refuse cependant pas la nourriture à ses enfants: elle leur donne le pain en abondance, elle nourrit leurs troupeaux, elle leur offre, dans ses forêts, une chasse abondante, de chaudes fourrures, des bois de construction qui font sa richesse et l'objet d'un commerce immense. Rien de superflu, mais tout ce qui est nécessaire à la vie d'un peuple fort.

Ainsi deux choses ont été données aux Canadiens, en récompense des vertus patriarcales qu'ils pratiquent: la santé et la famille. Le Canadien est robuste; accoutumé à lutter contre une nature sévère, il ne craint ni les rudes travaux, ni les fatigues. Une multitude d'enfants et de petits enfants fourmillent autour du vieux tronc où tous ont puisé la sève. Comme ces jeunes oliviers, dont parle la Sainte-Ecriture, qui poussent au pied de l'arbre séculaire qui leur a communiqué la vie. Tous les jours, nous voyons au Canada, les ancêtres d'une famille presque innombrable célébrer la cinquantaine de leur mariage. S'il y a un prêtre parmi les rejetons la joie est à son comble. Au jour anniversaire, la vieille maison des grands parents est trop étroite pour contenir les enfants; à peine l'Eglise est-elle assez grande. Ces fêtes se renouvellent tous les jours; dans presque toutes les paroisses.

Ah! s'il y avait en Louisiane dix mille de ces cœurs généreux, de ces bras infatigables, ce serait un secours providentiel pour nos chers Louisianais, peu accoutumés aux rudes travaux de la terre, trop abandonnés peut-être aux spéculations qui enrichissent et qui énervent en même temps. La seule richesse sérieuse et solide, est, sachons-le bien, la richesse que peut nous donner la vieille mère du genre humain, la terre, par sa culture.

Beaucoup de Canadiens émigrent, malheureusement, vers les Etats-Unis; ils vont chercher dans les fabriques un salaire qu'ils disent ne point trouver chez eux; mais ce qu'il leur faudrait, avant tout, ce seraient de belles terres à cultiver, et ils n'en veulent point dans leur propre pays.

Quant aux Canadiens qui sont aux Etats-Unis, puisqu'ils ne doivent plus revenir au Canada, malgré les chaleureux appels qui leur sont adressés, alors nous leurs conseillerions d'aller en Louisiane, et tout le monde y gagnerait, car ce serait un renfort inappréciable pour les anciens colons que la guerre de sécession a ruinés. Ces familles, ainsi perdues pour le Canada, pourraient avantageusement se diriger vers les rives du Mississippi; ils trouveraient là une nouvelle patrie, qui leur donnerait la prospérité, la sécurité qu'ils ne trouveront jamais dans les Etats du nord des Etats-Unis.

Nous prions nos lecteurs Canadiens, qui sont opposés à l'émigration des Canadiens dans les Etats-Unis, de croire que nous partageons entièrement leurs sentiments, et nous disons, nous aussi, que tous devraient rester au pays. Quant à ceux

qui ont déserté la patrie, alors nous préférerions les voir se diriger vers cette contrée de la Louisiane, où ils retrouveraient leur langue et leur religion.

TH. ALLEAU,

Miss. Apost., Curé de Ste. Anne.

Ottawa, 1er Juin 1876.

#### Le "Propagateur Catholique" de la Nouvelle-Orléans.

L'apparition du *Propagateur Catholique* dans la Capitale du Canada, à Ottawa, a causé une surprise bien agréable.

Les Canadiens ont vu quelle vitalité il y a dans la race française, au Sud comme au Nord. On avait craint que les habitants de la Louisiane ne fussent submergés et anéantis par l'invasion des Vandales du Nord. Heureusement il n'en a rien été, le *Propagateur* nous en donne la preuve: petite feuille faible et timide, il y a vingt ans, il a grandi, il s'est élargi et ne le cède en rien à nos plus grands journaux de France.

Ce qui plaît encore davantage; c'est de voir avec quel soin, quelle habileté ce journal est rédigé. On le lit avec intérêt d'un bout à l'autre. Tout y est intéressant.

Honneur aux rédacteurs qui tiennent d'une main si sûre le drapeau de la langue française. C'est un bel exemple qu'ils donnent à tous les français des Etats, comme à ceux du Canada.

Nous espérons que l'humble *Foyer Domestique*, qui vient de prendre naissance à Ottawa, sera reçu aussi avec plaisir par nos amis de la Nouvelle-Orléans. Et que plusieurs, même, voudront bien nous aider de leur collaboration. C'est ainsi que la Louisiane et le Canada pourront se donner la main, malgré la distance qui les sépare.

TH. A.

#### Les Jésuites Savants et Apôtres.

Quand on connaît les Jésuites, leurs œuvres, leur dévouement à la cause de l'Eglise, on ne peut s'empêcher d'être saisi d'indignation à la vue des persécutions et des outrages dont ils sont si souvent l'objet.

Au moins les savants devraient-ils leur être reconnaissants des services qu'ils ont rendus à la science... Ce sont eux qui, les premiers, nous ont fait connaître les doctrines de l'Inde et celles de la Chine. Ce sont eux qui dans toutes les parties du monde, ont exploré des pays sauvages et inconnus. Ce sont eux qui ont fait des découvertes infiniment précieuses non seulement pour la science, mais aussi pour la santé.

Et tout cela ne les a pas empêchés d'être calomniés, et surtout d'accomplir leur noble et divine mission.

Le 1er décembre 1700, (cela n'est pas nouveau,) le P. Boucher écrivait au P. Le Gobien.

" Notre mission de Maduré est plus florissante que jamais. Nous avons eu quatre grandes persécutions, cette année; on a fait sauter les dents à coups de bâton à un de nos missionnaires, et actuellement je suis à la Cour du Prince pour faire délivrer le P. Borghèse qui a déjà demeuré qua-

“ rante jours dans les prisons, avec quatre de ses ecclésiastiques qu'on a mis aux fers. Mais ces persécutions sont cause de l'augmentation de la Religion; plus l'Enfer s'efforce de nous traverser, plus le Ciel fait de nouvelles conquêtes. Le sang de nos chrétiens, répandu pour Jésus-Christ est, comme autrefois, la semence d'une infinité de prosélytes.

“ Dans mon particulier, pour ces cinq dernières années, j'ai baptisé plus de onze mille personnes, et près de vingt mille, depuis que je suis dans cette mission.—J'ai soin de trente petites églises et d'environ trente mille chrétiens. Je ne saurais vous dire le nombre des confessions; je crois en avoir Ouï plus de cent mille.”

Ces choses sont si belles, qu'on aime à les répéter. En les lisant dans les *Lettres Edifiantes* elles m'ont donné la même joie que l'on éprouve en découvrant, au milieu des ruines d'un passé déjà oublié, une belle médaille ou une statue antique.

Or, ce que les Jésuites ont fait il y a cent ans, deux cents ans et plus, il le font partout, ils le font toujours. Aussi, nous catholiques, quand nous les savons persécutés et calomniés, nous devons nous serrer autour d'eux et leur donner les témoignages d'affection que tout chrétien doit aux Apôtres qui portent avec eux l'amour de Jésus-Christ et la lumière de l'Évangile.

S'il était possible qu'il y eut des catholiques ennemis des Jésuites, nous leur dirions : ouvrez votre cœur ! c'est là qu'est le mal ! Pour quelle mauvaise action détestez-vous les Jésuites ? Vous voilà bien embarrassés ! Avouez, plutôt, que c'est parce qu'il font beaucoup trop de bien ; et c'est cela qui donne à vos sentiments cette couleur sombre.

TH. A.

### DÉSASTREUX INCENDIE A QUÉBEC.

Au moment de mettre cette dernière forme sous presse (mercredi matin, 31 Mai), le télégraphe nous transmet la nouvelle de la destruction presque totale du quartier Montcalm, par un incendie qui a éclaté sur la rue Scott, et que le vent a transporté sur tous les points à la fois. La partie détruite comprendrait, d'après les nouvelles transmises, tout le Faubourg Saint-Louis, moins la lisière formée par les deux rues qui longent en arrière de la rue St. Jean. On estime à 700 le nombre des maisons détruites; mais nous croyons ce chiffre exagéré. L'*Asile du Bon Pasteur* a été longtemps exposé, mais on espère qu'il a été sauvé de la catastrophe.

Nous espérons, malgré la gêne extrême qui règne partout, qu'une souscription générale viendra soulager les incendiés, tombés dans une misère aussi complète. Quant à Ottawa, la ville la plus éprouvée peut-être par la crise commerciale et industrielle qui pèse si lourdement sur le commerce du bois, elle saura faire cependant, son devoir et apporter sa juste part de secours.

### NOUVELLES GÉNÉRALES.

Nonobstant les 12 pages ajoutées à la présente livraison du *Foyer Domestique*, nous avons été forcément obligé de supprimer les matières concernant la *Tempérance* et le *Luxe*, ainsi que nos *Bulletins*, nous bornant aux seules informations qui suivent :

#### CANADA.

La première session de la Cour Supérieure s'ouvrira le 5 juin, à Ottawa.

—Les moulins des Chaudières, dont on avait suspendu les opérations à cause de la crue des eaux, ont commencé à fonctionner, au grand plaisir des travailleurs.

—Sa Grandeur Mgr. DUHAMEL a été l'objet d'une belle et touchante ovation, à Contrecoeur, sa paroisse natale, lors de son passage pour se rendre à Québec, où l'appelaient les affaires de l'Instruction Publique.

Voici ce que nous lisons dans le *Nouveau-Monde* du 27 mai :

“ Une foule considérable s'est portée au quai, à 2 heures cet après-midi, afin d'être témoin du départ de Sa Grandeur Mgr. Duhamel, pour Contrecoeur, où ses anciens co-paroissiens lui préparent une démonstration magnifique pour demain, jour de l'Ascension.

“ Sa Grandeur se rendit à bord du *Cultivateur*, vers une heure trois quarts. Cet élégant bateau avait été joyeusement pavoisé et orné de verdure pour l'occasion.

“ Un bon nombre de membres du clergé et de citoyens distingués accompagnent, l'illustre voyageur.

“ Nous n'avons aucun doute que la fête de demain datera dans les annales de la paroisse de Contrecoeur.”

Le compte rendu qu'en donne cette feuille, en effet, témoigne combien la paroisse de Contrecoeur sait témoigner son respect et prouver son affection, quand il y a lieu.

—Les *Noces d'Or* du R. P. POINT, Jésuite, ont été célébrées avec une grande pompe, le 20 mai au Collège Sainte-Marie, à Montréal.

Après la messe solennelle au *Gésu*, eût lieu le banquet, durant lequel la poésie et la prose se disputèrent la palme de l'éloquence, pour célébrer les vertus sacerdotales du vénérable Religieux, qui se dévoue depuis 50 ans aux travaux pénibles, mais glorieux du saint ministère.

Vers la fin de la séance, le R. P. POINT adressa à toute l'assistance des paroles qui sortaient du cœur. Il la remercia avec une émotion qui trouvait un écho dans toutes les âmes, de s'être associée à lui dans cette circonstance solennelle pour remercier Dieu de trois grands bienfaits : premièrement de sa promotion au sacerdoce, secondement de son entrée dans la Compagnie de Jésus, et enfin de sa vocation aux missions, et à celles du Canada en particulier. L'allocution du vénérable vieillard fut un des incidents les plus touchants de cette belle cérémonie, dont elle fut le digne couronnement.

—Une grand'messe solennelle a été chantée à la chapelle du *Sacré-Cœur*, à l'Église St. Roch de Qué-

bec, pour demander à Dieu le rétablissement de la santé du vénérable curé de la paroisse, le Rév. M. CHAREST.

Le saint prêtre avait eu la force de se rendre à la chapelle où il a entendu la messe.

Après l'office divin il a remercié en termes émus la pieuse assistance du beau témoignage d'amour filial qu'elle venait lui rendre.

—Nous avons eu le plaisir d'apprendre la nouvelle de l'heureux retour des RR. MM. HÉBERT, curé de Kamouraska et N. BEAUBIEN, curé de St. Pierre, Rivière du Sud.

Ces messieurs, partis depuis environ neuf mois, ont fait le plus heureux voyage en Europe et jus- qu'en Terre-Sainte.

ORDINATIONS.—Le 28 mai, dans la Basilique, Mgr. l'Archevêque a ordonné :

*Diacres.*—MM. Edward Walker, du diocèse de Charlottown, et John Hogan, du diocèse de King- ston.

*Prêtres* :—MM. Frs.-Guillaume Honoré Bélanger, d'Ottawa; Charles Edouard Carrier, de N.-D. de Lévis; Michel Thomas Labrecque, de St. Anselme; Louis Eleusippe Quézel, de St. Augustin; Jacques Janvier, Napoléon Gauthier, de la Baie St. Paul et Joseph Alphonse d'Auteuil, de St. Philippe de Néri; tous pour le diocèse de Québec; et MM. Michael McKenzie, William Bernard Macdonald, Michael Laffin et George Alphonsus MacAuly, du diocèse d'Arichat.

—Monseigneur des Trois-Rivières a fait les ordinations suivantes, dans la chapelle du Sémi- naire:

Tonsuré.—M. Patrick, McCabe.

Sous-diacre.—M. Thélesphore Lafèche.

Prêtre.—M. Henri Chapdeleine. Ce dernier Monsieur est nommé temporairement au Vicariat de St. Léonard, dont le curé, le Rév. Messire E. Béliveau est gravement malade.

#### ETATS-UNIS.

FALL RIVER. (Mass.)—La quête de Pâques à l'Eglise canadienne se monte cette année, à plus de sept cents piastres. C'est une preuve que notre vénéré pasteur, le Rvd. J. B. Primeau, est de plus en plus estimé de ses paroissiens. Par un temps de gêne comme celui que nous traversons, dit le *Travailleur* de Fall River, cette offrande est très significative. Près d'un tiers de la population canadienne a été sans ouvrage depuis quelques mois.

HAVERHILL. (Mass.)—Les canadiens ont com- mencé, lundi dernier, dit le *Protecteur Canadien* de Fall River du 20 mai, l'érection d'une nouvelle église de 50 pieds sur 100. On estime qu'elle coû- tera \$20,000.

NEW-BEDFORD.—Le bazar, pour venir en aide à l'*Hôpital St. Joseph*, a eu un succès immense. L'ex- cellence de cette charité est comprise de tous les paroissiens, qui se font un devoir de récompenser les bonnes *Sœurs de la Merci* de leur généreux dé- vouement.

WARREN. (R. I.)—Les RR. PP. Jésuites ont ouvert une mission dans l'église *St. Mary's*, di- manche dernier. Les sermons se font en langues française et anglaise.

PAWTUCKET. (R. I.)—Un bazar, sous les auspi-

ces de la Société St. Jean-Baptiste de cette localité, doit s'ouvrir incessamment, et au bénéfice de la congrégation canadienne de Central Falls. Rien n'a été négligé pour donner aux personnes qui le visiteront, tous les agréments possibles.

Le dévoué pasteur de Central Falls, le Révd. M. Bouland, invite les Canadiens des environs à faire une visite à ce Bazar, durant les premières sema- ines de Juin, et nous espérons, dit le *Protecteur Ca- nadien*, que tous ceux qui le peuvent, répondront à cet appel et contribueront à grossir la recette.

PETERBOROUGH. (N. H.)—Sa Grâce Mgr. l'Ar- chevêque a fait la dédicace de notre nouvelle église, dimanche, le 14 mai, dit un correspondant au *Protecteur Canadien*, et y donnait la confirma- tion à 86 personnes. C'est la première visite épis- copale dont nous sommes honorés, aussi il fallait voir le recueillement des fidèles pendant les impos- santes cérémonies. Les Révs. MM. Milette, de Nashua et McFall, de Concord, officiaient comme diacre et sous-diacre; le Révd. D. Moran, de Con- cord, maître des cérémonies. M. McEvoy, avocat de Lowell, tenait l'orgue et accompagnait un ma- gnifique chœur de Dames et Messieurs de Lowell et Peterborough. Notre nouveau temple est dû au zèle d'une Dame Américaine convertie, qui a contribué pour une large part à son érection.

—Les RR. PP. Oblats de Lowell viennent de faire l'acquisition d'un grand terrain pour y cons- truire des écoles.

#### DERNIÈRES NOUVELLES.

##### EUROPE.

CONSTANTINOPLE.—Une dépêche télégraphique de Constantinople, en date du 30 mai (hier), an- nonce que le Sultan est détrôné et que Murad Ef- fendi a été proclamé à sa place.

Le Sultan Abdul Aziz est né le 9 février 1830, il est le second fils de Mahmoud II et a succédé au trône à la mort de son frère aîné le Sultan Abdul Medjid, le 25 juin 1861. Le Sultan actuel, Murad Effendi, est né le 21 septembre 1840; c'était l'hé- ritier présomptif.

Une dépêche particulière adressée de Constanti- nople au *Pall Mall Gazette* de Londres dit que la révolution s'est opérée sans la moindre émeute.

Paris, 30, soir.—La nouvelle de la révolution de Constantinople a été parfaitement accueillie dans les cercles politiques et financiers; on croit que ce changement de gouvernement facilitera beaucoup la solution de la question d'Orient.

On dit que le nouveau ministère turc se compo- sera de Midhat Pasha, comme grand Vizir, et de Sadik Pasha, actuellement ambassadeur en France, comme ministre des finances.

Si l'on en croit les rapports publiés à Cologne, Midhat Pasha et le Grand Vizir étaient à la tête du mouvement révolutionnaire. Murad a accepté trois des propositions qui lui ont été soumises: sa- voir :

La création d'une assemblée permanente des no- tables;

L'abolition du séraïl;

La réduction de la liste civile à \$5,000,000.

On dit que l'Angleterre est en faveur d'un con- grès international pour le règlement de la ques- tion d'Orient.

## ESPAGNE.

DON CARLOS.—Les lecteurs du *Foyer Domestique* verront, par les deux documents qui suivent, destinés à paraître dans notre dernière livraison, quels ont été les motifs qui ont forcé Don Carlos à suspendre son héroïque défense. Espérons que la cause du valeureux roi d'Espagne finira par triompher, pour l'honneur de ce pays si bouleversé par la révolution. D'ailleurs, la défaite de Don Carlos aura probablement pour effet de créer un nouveau danger pour la France et ne règlera aucunement les affaires de l'Espagne.

Espagnols !

Désireux d'arrêter aujourd'hui l'effusion du sang, j'ai renoncé à continuer une lutte glorieuse il est vrai, mais pour le moment stérile. Si je suis contraint de céder à la force des circonstances, ni mon cœur ne faiblit, ni ma foi est ébranlée, et je garde intacts mes droits, qui sont les droits de la légitimité en Espagne.

Devant la grande supériorité du nombre, et plus encore devant les souffrances de mes fidèles volontaires, contre qui tout s'était conjuré, c'est une nécessité pour moi de remettre au fourreau mon épée.

Suivant les traditions de ma famille, je connaîtrai le chemin de l'exil, mais jamais je ne pourrai me prêter à des *convenios* déshonorants et déloyaux contraires à la dignité de qui a, comme moi, conscience de ce qu'il signifie et de ce qu'il représente.

Vous connaissez tous les principes sacrés que symbolise mon drapeau sans tache.—Pendant que je les soutenais d'une main ferme à la tête de mes bataillons, j'ai vu tomber à terre la monarchie étrangère et la République, violemment implantées dans la nation espagnole, et, bien que le succès n'ait pas une raison pour que le pouvoir de ces ennemis s'enracine, parce que les œuvres de la Révolution sont destinées à périr par l'œuvre même de la Révolution.

Mon drapeau reste plié jusqu'à ce que Dieu fixe, pour l'Espagne catholique et monarchique, l'heure suprême de la rédemption, qui ne peut manquer d'être marquée dans les desseins de la Providence, après tant de sacrifices accomplis.

Aujourd'hui comme toujours, j'ai foi dans l'œuvre de salut à laquelle cette Providence, me destine ; aujourd'hui comme toujours, je suis prêt à m'immoler pour ma patrie, que j'aime d'un si fort amour et à laquelle je dois tant.

Votre roi.

CARLOS.

Pau, 1er mars 1876.

*A mon armée.*

En foulant de nouveau le sol étranger, et le cœur encore ému par vos déchirants adieux, je crois que mon premier devoir est d'adresser une parole amie à ceux qui furent mes compagnons d'armes.

Témoin de votre courage héroïque dans les jours de triomphe et de votre abnégation, plus héroïque s'il est possible, à l'heure de l'adversité, jamais le cher souvenir du ceux qui me furent fidèles jusqu'au dernier moment ne pourra s'effacer de mon âme.

Tous les exploits que je rêvais alors, que dans ma première jeunesse et sur la terre d'exil, je pensais à ce que je pourrais faire avec votre aide, vous les avez accomplis, Montejurra, Somorrostro, Abarrzuza, Unieta, Lacar et tant d'autres noms déjà illustres, sont autant de pas faits par vous dans le chemin de la gloire et glorieusement suivis par vos frères des autres provinces. Dépourvus de tout, votre constance suppléait à tout, et jamais, en face de vos adversaires, vous n'avez compté leur nombre, ni mesuré la disproportion de vos ressources, pour arriver à la victoire.

Si une foi, si vaillante et une si noble résignation sont devenues infructueuses, ne vous découragez pas.

Fort comme moi en face du malheur, et confiants dans le Dieu des armées, montrez-vous dignes du renom que vous avez acquis et espérez toujours dans les destinées d'une patrie qui, parmi ses plus humbles enfants, compte des hommes comme vous.

Descendants des anciens Espagnols qui, à l'ombre de l'autel et du trône, occupent une si haute place dans l'histoire, ce sera toujours pour moi une gloire que le malheur n'amointrira jamais d'avoir été à votre tête, de même que ma plus grande douleur est aujourd'hui de me séparer de vous.

Votre roi et général.

CARLOS.

Pau, 1er mars 1876.

## LE FOYER DOMESTIQUE.

RELIGION.—PATRIE.

La deuxième livraison du *Foyer Domestique* vient de nous arriver, aussi intéressante et aussi digne de sympathie que le numéro-prospectus.

Si cette *Gazette des Familles* n'a pas été encore saluée et acceptée par toutes les familles canadiennes, il n'y a pas de doute qu'elle n'ait été bien accueillie par un grand nombre d'entre elles, au moins par toutes les personnes qui cherchent et aiment le bon, le beau, le vrai.

Le *Foyer Domestique* nous apparaît comme le meilleur ami de la *Religion* et de la *Patrie* ! Il porte dans son cœur ces deux grandes choses inséparables dans l'ordre littéraire, l'ordre philosophique, l'ordre politique et l'ordre moral. Animé d'un vif amour pour tout ce qui peut contribuer au bien-être des individus, des familles, de tout le pays, il vient frapper à nos portes pour se faire notre compagnon ! Combinant à la fois l'utile et l'agréable, il nous promet tout ce qui nous est nécessaire sous ce double rapport. Charmer, plaire, égayé, intéresser, instruire, déployer les splendeurs du beau, du vrai, sont les grands avantages qu'il désire nous procurer !

Surgissant d'un souffle à la fois religieux et patriotique, il ne désire rien tant que de trouver son millieu dans l'atmosphère moral de notre jeune pays.

Oh ! *Foyer Domestique*, je te salue, je te regarde comme mon premier compagnon, le meilleur de

mes amis, l'hôte de ma vie ! En toi, brillent le patriotisme et la religion !

Il est vrai que l'on reconnaît un ami par son désintéressement. Eh bien ! qui ne conçoit pas déjà toute l'abnégation, tout le dévouement du *Foyer Domestique*, puisque pour la somme bénévole d'Une Piastre par six mois, il s'engage de venir nous apporter chaque mois assez de matières pour nous intéresser et nous instruire jusqu'à la livraison suivante, c'est-à-dire au mois suivant. Ne devons-nous pas nous empresser, Canadiens-Français, à seconder les efforts de tous ceux qui prennent généreusement la cause de la Religion et de la Patrie ?

Néanmoins, nous devons l'avouer à notre grand regret, quelle torpeur, quelle apathie, quelle indifférence il y a parmi un grand nombre d'entre nous !

Pourquoi ne faisons-nous pas, comme nos compatriotes étrangers, qui, quand il s'agit d'un bien commun, ne forment plus qu'un cœur et qu'un seul esprit pour le réaliser et le soutenir. C'est ce qui fait leur supériorité sous certain rapport.

Eveillons donc notre patriotisme, secourons les lettres, les arts, les sciences, aimons-les, cherchons-les, efforçons-nous de les faire progresser et nous prospérerons avec elles.

Savez-vous, compatriotes, les sources où vous pouvez le mieux trouver les grands principes en science, en politique, en religion ? C'est dans des feuilles périodiques, comme le *Foyer Domestique* d'Ottawa, la *Revue Canadienne* de Montréal, par exemple ; nous serions bien maladroits de ne pas les rencontrer.

Comme il y a des préjugés pour tout ! J'entends quelquefois des individus dire, sans réflexion sans doute, qu'ils trouvent peu intéressant ou ennuyant un journal ou autre publication, parceque, outre les matières politiques, littéraires, scientifiques, etc., on y mêle l'enseignement des belles vérités de la religion !

N'est-il pas préférable de lire un journal ou des feuilles périodiques qui se montrent à la fois les défenseurs, les soutiens des intérêts, des droits non-seulement de la Patrie, mais aussi de la Religion.

Est-ce que, d'ailleurs, il peut y avoir de vrai patriotisme sans la religion ? Non, puisque le premier va toujours avec la dernière.

Tous, tant que nous sommes, nous devons avoir à cœur le maintien des droits de l'intelligence. Mettant donc de côté tout préjugé, nous nous unissons toujours à ceux qui travaillent pour le bien de la religion et de la patrie ! C'est ainsi que nous nous agrandirons, que nous ferons fleurir nos institutions.

Je ferai observer, en terminant, que j'ai fait les réflexions qui précèdent, non pas parceque je doute du succès pour le *Foyer Domestique*, mais c'est parceque j'ai pensé pouvoir faire connaître mes sentiments sur cette publication, secouer un peu l'indifférence régnant quelque part et combattre certains préjugés nuisibles même à ceux qui les portent.

ELZÉAR PAQUIN.

Montréal, 15 Mai 1876.

## MEMORIAL NECROLOGIQUE.

Madame Letellier.

Nous avons aujourd'hui la pénible tâche d'enregistrer dans le Mémorial Nécrologique du *Foyer Domestique* la mort de Madame LUC LETELLIER DE ST. JUST, née Eliza-Eugénie LAURENT, épouse de l'honorable Ministre de l'Agriculture. Madame LETELLIER succombait, le 3 Mai dernier, à une courte maladie dont rien ne pouvait faire prévoir le fatal résultat quelques jours seulement avant son dénouement. Madame LETELLIER n'était âgée que de 53 ans, et avait toujours joui jusque-là d'une excellente santé.

Il y a des douleurs qui ne sont bien comprises que quand on les éprouve soi-même : celle qui vient de frapper l'Hon. M. LETELLIER est de ce nombre. Qu'il permette à la collaboration du *Foyer Domestique* de s'associer à ses nombreux amis pour lui offrir nos condoléances et nos vives sympathies.

Pour faire comprendre à nos lecteurs la grandeur de la perte cruelle que l'Honorable Ministre de l'Agriculture vient de subir après vingt-huit ans d'un bonheur domestique parfait, nous donnons ici l'article nécrologique publié par notre confrère de l'*Evènement*. Jamais, à notre sens, panégyrique n'a été plus fidèle, et nous nous y associons de tout cœur.

« Universellement estimée et aimée de tous ceux qui ont eu l'avantage de la connaître, la mort inopinée de Madame LETELLIER a plongé dans le deuil la paroisse de la Rivière-Ouelle et les nombreux amis que l'Hon. M. LETELLIER possède dans les différentes parties du pays.

Les exquises qualités de l'esprit et du cœur dont était douée Madame LETELLIER, en faisaient le charme de sa famille et l'ornement de la société au milieu de laquelle elle vivait retirée à la campagne où s'est écoulée toute son existence, exclusivement occupée du soin et de l'éducation de sa nombreuse famille. Elle ne parut que rarement dans les cercles où ses douces vertus auraient pu briller avec plus d'éclat. Ceux-là seuls qui pénétraient dans le sanctuaire intime de son foyer domestique, ont pu apprécier tout ce qu'il y avait de trésors et de bonté, de douceur et d'amabilité dans l'esprit et le cœur de cette femme, de cette épouse, de cette mère vraiment chrétienne. Parmi l'assemblage des vertus qui faisaient de Madame LETELLIER une personne parfaitement accomplie, on admirait au-dessus de tout son incomparable douceur et son humilité : ces deux qualités étaient les traits distinctifs de son caractère. On peut dire qu'elle a réalisé dans sa perfection cette béatitude proclamée par le Sauveur :

Bienheureux les doux et humbles de cœur.

Heureuse elle-même par la pratique inaltérable de ce précepte évangélique, elle répandait partout

et toujours autour d'elle la sérénité, la paix et le bonheur.

Au milieu des agitations et des luttes politiques parmi lesquelles son mari a vécu pendant tout le temps de leur union, jamais un seul mot n'a été dit, jamais une remarque n'a été faite contre Madame LETELLIER par les adhérents les plus acharnés du parti opposé. Ce fait seul en dit plus que tous les éloges que nous pourrions faire de ses qualités. La haute position qu'occupait l'Hon. M. LETELLIER aurait pu permettre à son épouse d'aspirer à tous les honneurs, de prétendre aux distinctions, de paraître dans la plus haute société où ses avantages extérieurs, sa parfaite éducation, l'auraient fait briller au premier rang, mais tous ceux qui l'ont connu savent combien son esprit et son âme étaient éloignés de cet éclat et de ce faste du monde. Toutes ses pensées, toutes ses affections étaient concentrées sur sa chère famille à qui chacun de ces instants étaient consacré. La seule distraction qu'elle se permit dans l'intérieur de sa maison, était le soin de ses fleurs qu'elle cultivait elle-même, qu'elle aimait à voir fleurir sur ses fenêtres afin d'en orner les autels. Doux et touchant emblème de la grâce de sa personne, du parfum et de la suavité de sa vie. Avec une pareille tendresse d'âme, il est facile de concevoir quelle charité Madame LETELLIER avait pour les pauvres et pour tous les membres souffrants de Jésus-Christ. Dieu seul peut dire quelles abondantes et secrètes aumônes elle versait chaque jour dans le sein des indigents, quels secours délicats elle allait elle-même porter avec de douces paroles sous le toit des malades et des infortunés. Aussi, son éloge est-il sur les lèvres de tous les pauvres : c'est le plus beau et le plus précieux témoignage auquel puisse aspirer une âme chrétienne, et n'est-ce pas le plus sûr gage de l'amitié de Dieu ?

Après une carrière remplie de bonnes œuvres, vouée tout entière à son époux et à ses enfants, elle a vu venir la mort avec la parfaite confiance et la résignation d'une âme juste. Malgré ses souffrances continuelles, elle a conservé jusqu'au dernier moment une tranquillité d'âme et une lucidité d'esprit vraiment étonnantes. A chacun des membres de sa famille agenouillés autour de sa couche funèbre, elle a fait ses derniers adieux, donné des conseils incomparables d'esprit chrétien qui retentiront dans leurs âmes à travers toute leur vie. Elle n'a fermé les yeux à cette vie périssable que pour les ouvrir éternellement à celle qui ne finit pas.

Les funérailles de Madame LETELLIER ont eu lieu dans l'église de la Rivière-Ouelle, au milieu d'un très-grand concours de parents et d'amis. Les coins du poêle étaient tenus par les honorables MM. CHAPAIS, Sénateur, et Elisée DIONNE, Conseiller législatif, et par MM. POUJIOT, PELLETIER, FISSET et Philippe B. CASGRAIN, députés aux Communes."

#### Un Ange au Ciel.

Nous sommes heureux d'insérer l'Élégie suivante, composée à l'occasion du décès de MARIE-LOUISE-ALEXINA, âgée de 9 ans et demie, enfant chérie du Dr. Ph. St.-JEAN, M. P., d'Ottawa.

Dix printemps n'avaient pas encore  
Fleurir sur son front pâle et doux ;  
De ses grands yeux fixés sur nous  
S'échappaient des rayons d'aurore.

L'enfance, avec tous ses parfums,  
Rayonnante comme un symbole,  
Enveloppait d'une auréole  
Les ondes de ses cheveux bruns.

Sa petite âme à la lumière,  
Rose mystique, s'entr'ouvrait ;  
Autour d'elle l'on respirait  
Une atmosphère printanière.

Et cependant, reflet furtif,  
Malgré la jeunesse et sa sève,  
On pouvait voir le pli du rêve  
Contracter son sourcil pensif.

C'était une fleur fraîche éclosée  
Qui sur sa tige se penchait ;  
Et la main qui s'en approchait  
Craignait d'effeuiller une rose.

Souvent,—beaucoup s'en souviendront,—  
Malgré l'éclat de sa prunelle,  
L'on croyait voir l'ombre d'une aile  
Passer vaguement sur son front.

Puis tout-à-coup, lueurs étranges,  
Tout son visage rayonnait :  
On eût dit qu'elle revenait  
D'une entrevue avec les Anges....

Hélas ! tout n'est que vanité !  
Tout en ce monde est éphémère ;  
Et Dieu t'enlève ô pauvre mère !  
Ce trésor qu'il t'avait prêté....

Cette âme était une exilée  
Sur cette terre et parmi nous ;  
Ce sont les Chérubins jaloux,  
Qui l'ont auprès d'eux rappelée.

C'était, dans son prisme vermeil,  
La goutte d'eau du ciel venue,  
Et qui remonte dans la nue  
Avec un rayon de soleil !

LOUIS-H. FRÉCHETTE.

Ottawa, Février 1876.

#### Madame Vital Têtu.

Les pauvres de Québec viennent de perdre une de leurs plus zélées protectrices dans la personne de Madame Vital TÊTU. Sa vie a été une longue chaîne de bonnes œuvres, chaîne d'or de la charité, dont le dernier anneau l'a menée dans les cieux. Aider les communautés religieuses, soulager la misère et consoler l'infortuné, tel était l'objet dominant de ses pensées et son occupation habituelle. Elle ne savait pas refuser, quand il s'agissait d'une bonne œuvre et sa main était toujours ouverte aux mendiants. *Manum suam aperuit inopi et palma suas extendit ad pauperem.* Mais elle ne se contentait pas de donner à ceux qui demandaient ; sa charité était d'une nature plus élevée ; Madame Têtu était une de ces femmes admirables dont l'Eglise de Québec est si justement fière, qui savent mendier au nom des pauvres, sacrifier leur temps, leur santé et leur fortune au service des membres souffrants de J.-C., procurer un asile à celles que le monde repousse, les recueillir après le naufrage

et leur conserver un nom et un honneur que le crime avait flétri. Elle peut être considérée avec raison comme la fondatrice de l'œuvre de la Sainte-Enfance, à Québec, et l'on se rappelle le zèle qu'elle déploya, les démarches qu'elle fit, les sacrifices journaliers qu'elle s'imposa pour asseoir cette belle œuvre sur des bases solides, et lui assurer le développement et la durée. Puissamment secondée par des personnes dont les noms, comme le sien, sont bénis par les pauvres de la terre et par les saints du ciel, elle vit le succès couronner les efforts de son héroïque charité. Depuis 1852, une somme de \$40,000 a été versée pour le rachat des enfants infidèles. On peut dire que ce magnifique résultat est dû en grande partie à l'énergie incomparable de Madame Têtu et à l'affection universelle dont elle jouissait à Québec. Depuis la fondation de la Sainte-Enfance, que d'enfants sont partis pour le ciel, allant porter aux pieds de Dieu le nom de leur bienfaitrice ! Quel brillant cortège l'attendait là-haut ! Que d'âmes sauvées ! Que de couronnes !

Modèle des épouses, Madame V. Têtu sut faire le bonheur de celui que sa mort laisse aujourd'hui dans la plus profonde douleur ; modèle des mères, elle veilla avec soin sur l'éducation de ses enfants et ne laissa à personne la tâche de former leurs cœurs à la vertu. Quelle était belle la vie de cette mère et de cette épouse vraiment chrétienne ! *Supererunt filii ejus et beatissimam predicaverunt, vir ejus et laudavit eam.* Ses enfants se sont levés pour louer sa tendresse et son dévouement, et son époux a publié sa gloire.

Franquille et calme sur son lit de mort, comme elle l'a été pendant toute sa vie, elle a pu offrir à Dieu une âme enrichie de mérites et, en repassant dans sa mémoire les diverses années de son existence, elle aurait pu se rendre le témoignage que chacune d'elles avait été marquée au sceau divin de la charité. Son humilité l'empêchait sans doute de se rendre un si beau jugement ; mais pendant qu'elle s'abaissait devant Dieu, qu'elle lui offrait le sacrifice de sa vie et des êtres chéris qu'elle laissait sur la terre, les saints du ciel publiaient et chantaient ses aumônes et en demandaient au Seigneur la récompense éternelle. *Elemosynus illius enarrabit omnis ecclesia sanctorum.*

Madame Vital Têtu, décédée le 29 avril dernier, à l'âge de 67 ans et 4 mois, a été inhumée dans la Chapelle des Ursulines.

#### M. Antoine Leduc.

Depuis quelques années on a remarqué qu'un grand nombre des anciens de la paroisse, dit l'Avénir de Beauharnais, ont payé leur tribut à la mort, pour faire place à une génération plus jeune.

Le 24 avril dernier, M. Antoine Leduc, un des vieillards les plus respectables et les plus universellement considérés de St. Clément, disait adieu à la vie, après avoir parcouru une longue carrière, remplie de bonnes œuvres et de vertus. Juste et bon, il mérita vraiment qu'on put répéter sur sa tombe ces paroles sacrées : " Il est passé en faisant le bien. "

M. A. Leduc, était né à l'Île Perrot le 23 mai 1791, et vint plus tard s'établir dans la paroisse de St. Clément, où il est toujours demeuré.

Ses concitoyens lui ont témoigné tout l'estime et le respect qu'ils portaient à ses précieuses qualités en l'élisant, il y a quelques années, marguillier de l'Œuvre. Sa mort fut aussi édifiante que sa vie,

et a excité les regrets de tous ceux qui l'ont connu. M. Antoine Leduc compte une postérité nombreuse. Il laisse six enfants, 59 petits-enfants et 56 arrière petits enfants.

Sur ce nombre 5 sont encore religieuses et 2 autres sont mortes dans ce saint état.

Ses obsèques ont eu lieu le 26 avril. Un grand nombre de parents et d'amis étaient venus donner à cet estimable vieillard cette dernière marque de leur affection et de leur respect.

#### Messire M. E. L. Audette.

Le 14 mai, mourait à Québec, à l'âge de 30 ans et 6 mois, le Rév. Marie-Ernest-Léon-Philippe Audette, prêtre auxiliaire et professeur du Séminaire de Québec. Il a succombé à une maladie de poitrine qui, dans l'espace de quelques mois seulement, l'a conduit au tombeau.

Né à Québec, le 11 novembre 1845, le jeune Audette entra de bonne heure au Séminaire de cette ville, où il fit avec distinction son cours classique. En 1866, il prenait l'habit ecclésiastique et en 1870, il était ordonné prêtre par Monseigneur Baillargeon.

Lorsque la mort est venue le ravir, il comptait près de six années de prêtrise. Il passa les trois premières, à l'exercice du saint ministère, à St. Thomas de Montmagny, à Ste. Anne Lapocatière et au Cap Santé. C'est de ce dernier endroit que Monseigneur le rappela sur les instances du Séminaire qui sollicitait ses services.

A ce nouveau poste, comme partout ailleurs, on le trouve toujours le même, c'est-à-dire, poussant jusqu'à la sévérité l'amour du devoir. Fatigué depuis longtemps par une bronchite aiguë, il croyait devoir résister à la voix de ses amis qui le suppliaient de prendre du repos. Enfin, le 3 mars dernier, il lui fallut consentir à quitter ses classes régulières, sur l'ordre formel du conseil du Séminaire. Dès lors, la maladie prit de jour en jour un empire si marqué que la science dut constater son impuissance. Quelques instants avant sa mort, Monseigneur vint en personne lui donner sa dernière bénédiction. Il la reçut avec bonheur comme un véritable gage de salut et de prédestination, et il s'endormit doucement dans la paix du Seigneur.

Le Séminaire, qui avait eu une si large part de son cœur et de sa vie, réclama l'honneur de lui offrir sa sépulture. Notre bon et saint ami, le plus jeune peut-être des prêtres qui reposent déjà dans cette antique Chapelle, descendra donc sous ces voûtes silencieuses où l'attendent ces hommes illustres qui furent nos maîtres dans la science et dans la vertu. Il ira, revêtu de son aube, éclatante de blancheur et symbole de la pureté de son âme, il ira prendre place au milieu d'eux, à côté de cet ami distingué, M. Charles H. Laverrière, qui l'a précédé de si près dans la tombe, à côté de cet oncle vénéré, M. Léon Gingras, cette gloire du sanctuaire, et dont les ossements tressailleront d'allégresse au contact béni de celui qui fut dans un âge si tendre, le digne imitateur de sa piété.

C'est là, désormais, que le chercheront nos souvenirs et notre affection. Longtemps encore nous verserons sur sa tombe nos prières et nos pleurs. Mais notre vœu suprême sera de demander à Dieu par son intercession, de réunir un jour au ciel ceux qu'unissaient si intimement ici bas les liens du sang et les liens non moins forts de l'amitié.

**M. Edouard Lagueux.**

A St. Romuald, samedi après-midi, le 6 mai, est décédé Edouard Lagueux, Ecr., à l'âge de 78 ans. Il était juge de paix et major de milice. St. Romuald perd en lui un de ses premiers citoyens. Homme respectable, dévoué, il contribua beaucoup à la prospérité et à l'avancement de cette belle paroisse. Il peut en être considéré comme l'un des principaux fondateurs, car il fut un de ceux qui prirent une part active à son érection. Non-seulement il consacra, à cette noble tâche, son temps et son énergie, mais il donna généreusement le terrain pour l'église et ses dépendances, et contribua en outre largement à l'embellissement de ce magnifique temple.

Entouré du respect des siens et de l'estime de ses concitoyens, il a vécu en faisant le bien, et son souvenir restera longtemps.

**M. Maurice Belanger.**

Les Zouaves Pontificaux viennent de perdre un excellent camarade, dit le *Bulletin de l'Union Allct*, dans la personne de M. MAURICE BELANGER, décédé en cette ville le 1er mai, à l'âge de 26 ans et 3 mois, muni des sacrements de l'Eglise. M. Belanger avait fait partie du 3e détachement. Il était marié, et il laisse deux jeunes enfants.

Tous nos camarades se souviendront avec attonnement de ce jeune homme si modeste, si timide même en apparence, dont la santé paraissait frêle et la constitution délicate et qui, néanmoins, remplit si consciencieusement et jusqu'au bout le devoir de soldat de Pie IX. Tous s'associeront à la douleur de sa jeune famille éplorée et paieront à sa mémoire le juste tribut de leurs prières.

**Madame C. Gélinas.**

A Sherbrooke, s'éteignait, le 29 avril dernier, à l'âge peu avancé de 43 ans, l'épouse bien aimée de M. Cyprien Gélinas, commerçant de cette ville.

Femme aimable et mère dévouée, elle emporta avec elle dans la tombe les regrets d'un époux, d'une fille mariée au Docteur Lesage de cette ville, d'un grand nombre d'autres parents et d'amis.

Elle s'est éteinte après une maladie de quelques jours seulement, soufferte avec la résignation que l'on connaît aux femmes chrétiennes. Elle a vu approcher la mort avec le plus grand calme, s'abandonnant entièrement entre les mains de la Providence.

Ses funérailles ont eu lieu le 1er mai, à la cathédrale de cette ville, au milieu d'un concours considérable d'amis qui ont bien voulu s'associer au deuil de la famille.—R. I. P.

**Madame C. D. DeCelles.**

Le 9 mai, s'éteignait doucement, à St. Laurent, une personne que son savoir, son esprit et ses vertus chrétiennes avaient rendu une des femmes les plus remarquables que nous ayons rencontrées. Esprit éclairé et cultivé, âme d'élite, madame Catherine D. DeCelles gagnait l'affection de tous ceux qui l'ont connue.

Lacordaire dit quelque part que la bonté est ce qu'il y a de plus rare en ce monde, parce que la bonté implique le sacrifice continu de nos goûts à ceux des autres et une immolation sans cesse renouvelée. Cette bonté, elle l'avait au plus haut degré; elle en était la complète personnification humaine. Les qualités de l'intelligence rehaussaient encore cette bonté qui éclatait dans tous ses actes.

Femme d'un grand savoir, Madame DeCelles avait consacré la plus grande partie de sa vie à l'étude de l'histoire de la religion, etc., et il n'y a pas six mois, elle consacrait encore de sept à huit heures par jour à la lecture, bien qu'elle fût alors dans la quatre-vingt-dixième année.

Sa mémoire servait admirablement ce goût d'âme d'élite. Cette faculté avait chez elle des traits extraordinaires. Bien des fois, elle a raconté à celui qui écrit ces lignes que ses souvenirs dans le passé remontaient au jour où on avait annoncé dans sa famille la mort de Louis XVI (1793). Elle se plaisait également à retracer à ses petits fils, l'impression que produisaient dans le pays les événements du premier empire, lorsque le Canada, séparé du vieux monde pendant des mois entiers, apprenait tout à coup, à l'arrivée d'un navire d'outre mer, la marche des légions françaises à travers l'Europe, la chute des trônes et toutes les effroyables catastrophes de l'épopée impériale.

Ses souvenirs contenaient une mine d'anecdotes sur l'histoire de notre pays, de nos hommes publics. Pendant longtemps, Madame DeCelles vécut chez son frère, Messire St. Germain, (curé de St. Laurent, durant 46 ans,) homme de grand ton et d'excellentes manières. Ce digne prêtre était en relations avec tous les gouverneurs du Canada, alors qu'ils demeuraient à Montréal. Mise en rapport avec ces personnages du monde officiel d'alors, Madame DeCelles avait gardée de ces relations, des souvenirs aussi intéressants que précieux, que notre savant feu Jacques Viger sut apprécier et utiliser à la suite de nombreuses conversations qu'il eut avec elle.

Madame DeCelles est morte à un âge avancé, à 90 ans. Singulière particularité à noter dans sa famille, son frère et ses sœurs ont dépassé la moyenne de la vie ordinaire: l'abbé St. Germain est mort à 75; une de ses sœurs, madame Lussier, de St. Aimé, à 76; une seconde sœur, à 83 ans, madame Roy, de Boucherville et le mari de cette dernière, au même âge, à 83 ans. Il lui survit une sœur, madame Decelles, de Varennes, qui a 84 ans et dont le mari a 86 ans.

Madame DeCelles a conservé l'exercice de ses facultés jusqu'au dernier moment: c'est à peine si les approches de la mort enveloppaient pendant quelques instants son esprit de leurs ombres. Le moment suprême, elle le vit venir avec cette tranquillité que donne la religion lorsque l'on a respecté les enseignements. Elle parlait de sa fin prochaine comme d'autres parlent d'une affaire ordinaire de la vie. Jamais on ne vit chez elle, ces terreurs dont la nature, l'instinct de conservation qui a horreur de la mort, ne peuvent se défendre. Elle disait adieu à ses amis, à ses parents avec le plus grand calme, leur donnant rendez-vous dans un monde meilleur. Ses devoirs remplis, elle rendit son âme à Dieu au milieu d'une dernière prière et s'endormit du sommeil du juste, en donnant un nouvel exemple qu'une heureuse mort est la première récompense de ceux qui ont bien vécu.

**AGENTS DU-FOYER DOMESTIQUE.**

Les personnes ci-dessous nommées sont autorisées à recevoir le prix de l'abonnement au *Foyer Domestique*. Ceux qui préféreraient adresser directement à l'Administration le prix de leur abonnement, — comme de vraies le faire tout abonné, là où il n'y a point encore d'Agent nommé, — des Reçus leur seront transmis par le retour de la maille.

**PROVINCE DE QUÉBEC.**

<i>Paroisses.</i>	<i>Comtés.</i>	<i>Noms des Agents.</i>
Arthabaskaville.	Arthabaska	Aimé Dion
Arthabaska (station)	Arthabaska	Louis Foisy
Ancienne-Lorette	Québec	George Dufresne
Bagotville	Chicoutimi	Étienne Lévêque
Baie St. Paul	Charlevoix	O. A. Clément
Bécancour	Nicolet	Mad. Vc. M. E. Rivard
Bedford	Missisquoi	E. R. Demers
Beaumont	Bellechasse	G. H. Couture
Beauport	Québec	Laz. Chamberland
Bienville	Lévis	Paschal Morin
Broughton-Est	Beauce	Louis Beaudoin
Cacouna	Témiscouata	H. St. Jorre, N. P
Chambly (Bassin)	Chamby	W. Vallée
Canrobert	Rouville	Frs. Meunier, N. P
Cap Chatte	Gaspé	Théséphore Roy
Cap Rosier	Gaspé	J. A. LeBel
Charlesbourg	Québec	J. M. Tremblay
Chicoutimi	Chicoutimi	J. O. Tremblay
Coaticook	Staustend	Ferrier Chartier
Côteau du Lac	Soulanges	J. H. Rondeau
Deschambault	Portneuf	A. D. Hamelin
Durham-Sud	Drummond	F. Préfontaine
Gentilly	Nicolet	S. Brunello
Grand Méris	Rimouski	Jules Martin, fils
Hébertville	Chicoutimi	Elzéar Ouellette
Hemmingford	Huntingdon	J. A. V. Amirault
Isle Perrot	Vaudreuil	M. S. Jobin
Jeune Lorette	Québec	J. G. Vincent
Joliette	Joliette	Louis Désaulniers
Kamouraska	Kamouraska	L. C. Bégin
Lachine	Jac.-Cartier	Fabien Caisse
La Patrie	Compton	A. B. Gendreau
Laprairie	Laprairie	Julien Brossenu
L'Islet	L'Islet	Mad. Vc. E. Ballantyne
L'Acadie	St. Jean	Olivier Belle
L'Anse à Giles	Islet	I. O. Giasnou, N. P.
Lawrenceville	Shelford	A. C. Tétu
Lauzon (Village)	Lévis	C. A. Bourget
Les Cèdres	Soulanges	T. Marcoux
Malbaie	Charlevoix	Elie Anger, N. P.,
Montmagny	Montmagny	S. Vallé, N. P
Monte Bello	Outaouais	Charles Major
Maria	Bonaventure	F. S. Cyr
Montréal (Cité)	Montréal	H. Laurencell
N.-D. de Lévis	Lévis	Elzéar Bédard
Portneuf	Portneuf	F. X. T. Hamelin
Québec (Cité)	Québec	J. O. Pilteau
Rigaud	Vaudreuil	J. Charlebois
Rimouski	Rimouski	Abraham Couillard
Rivière-du-Loup	Témiscouata	C. A. Gaudry
Rivière-du-Loup	Maskinongé	A. Caron
Sault-au-Récollet	Hochelaga	J. B. Beauchamp
Sault Montmerency	Québec	Jos. Cazeau
Sherbrooke	Sherbrooke	C. Gélinas
Somerset	Mégantic	H. Jutras
Sorel	Richelieu	Jos. Cartier, Agt. d'Ass.
Stauford	Arthabaska	Gélon Gagnon
Stc. Adèle	Terrebonne	O. Lafleur
Stc. Agathe	Lotbinière	Laz. Boulanger
St. Aimé	St. Hyacinthe	P. Gélinas
St. Ambroise	Joliette	Ol. Vigneault
St. Anselme	Dorchester	P. Fortier
St. Antoine	Verchères	L. J. Cartier
St. Arsène	Témiscouata	Elie Martin
St. Augustin	Portneuf	M. C. East
St. Alban	Portneuf	Sifroid Leclere
St. Alexis	Montcalm	Dlle. Mathilde Omon
St. Albert	Arthabaska	Prud. Lainesse
St. Anicet	Huntingdon	F. S. Bourgeault
Stc. Anne	Saguenay	Marcel Côté
Stc. Anne Lapocatière	Kamouraska	A. E. Talbot
St. Antoine Abbé	Chateauguay	M. Patenaude
St. Alexandre	Iberville	A. A. L. Brien
St. Boniface	St. Maurice	Dr. S. G. Bourret, M. D

<i>Paroisses.</i>	<i>Comtés.</i>	<i>Noms des Agents.</i>
Stc. Brigitte	Nicolet	N. Rivet
St. Casimir	Portneuf	F. X. Gingras
Stc. Cécile	Beauharnois	J. Landry
Stc. Claire	Dorchester	J. E. Letloy
St. Cyrille	L'Islet	J. B. Cloutier
St. Camille	Wolfe	G. Crépéau
St. Charles	Bellechasse	Joseph Montminy
St. Clément	Beauharnois	J. A. Painchaud
Stc. Clothilde	Arthabaska	Camille Gélinas
St. Constant	Laprairie	Alphonse Lanctôt
Stc. Croix	Lotbinière	J. Hamel
St. Denis	Richelieu	A. Dupuis
St. Esprit	Montcalm	Chas. Dalpé
St. Edouard	Lotbinière	Eusèbe Cinq-Mars
Stc. Edwidge	Compton	J. Courtemanche
Stc. Elizabeth	Joliette	L. H. Beaulieu
St. Fabien	Rimouski	V. Roy
Stc. Famille	Montmorency	Alph. Drouin
Stc. Foy	Québec	Félix Belleau
Stc. Flavie (station)	Rimouski	Ant. Bérubé
St. Frédéric	Beauce	L. G. A. Legendre
Stc. Flavie	Rimouski	Joseph Fournier
St. George	Richelieu	F. X. Roy
St. Germain	Drummond	Mad. Vc. E. B. Paré
St. Gervais	Bellechasse	Ferdinand Aubé
St. Guillaume	Drummond	H. Mercier
Stc. Hénédine	Dorchester	Jos. Mercier
St. Henri	Lévis	Gilbert Roy
St. Honoré	Beauce	Pierre Boucher
St. Hilaire (Village)	Rouville	Arthur Goulet
St. Isidore	Laprairie	F. T. Langevin
St. Jacques	Montcalm	J. E. Ecrement
St. Jacques le Min.	Laprairie	J. O. Poirier
St. Jean	Iberville	M. Carron, Insp. d'E.
St. Jean (I. O.)	Montmorency	F. H. Turcotte
St. Jean-Port-Joli	L'Islet	Dlle. M. Fournier
Stc. Julie	Verchères	Joseph Collette
Stc. Justine	Vaudreuil	J. A. Raizenne
St. Joseph	Beauce	Dlle Anais Arcaud
St. Léon	Maskinongé	S. Lesage
St. Léonard	Nicolet	Dr. Max. Bellemare
St. Lin	Assomption	F. Garault
St. Michel	Bellechasse	Dr. E. S. Belleau, M. D
St. Mulo	Compton	Moise Roy
Stc. Marguerite	Dorchester	C. C. Lajeunesse
St. Mathieu	Rimouski	Théophile Lévesque
St. Norbert	Arthabaska	P. M. Pacaud
St. Pie	Bagot	A. D. Meunier
St. Pierre les Becq.	Nicolet	Al. Phillips
St. Pierre	Montmugny	Mad. Vc. S. Bacon
St. Roch des Aulnais	L'Islet	George Gagnon
St. Raphaël	Bellechasse	P. C. A. Fournier
St. Roch	Richelieu	J. B. Paquet
St. Romuald	Lévis	Damas Roberge
St. Simon	Rimouski	Dlle. S. Bernier
St. Stanislas	Beauharnois	Léon Perrault
St. Thomas Pierville	Yamaska	H. Pitt
St. Valérien	Shefford	P. S. Grandpré
St. Vincent de Paul	Laval	Joseph Paré
Terrebonne	Terrebonne	J. C. Auger
Tessierville	Rimouski	H. Parant
Trois-Rivières [Cité]	Trois-Rivières	Eph. Dufresne, Avocat
Valmont	Champlain	Onézime Landry
Valletort	Beauce	Louis Paradis, jr
Village St. Jean-Bte de Montréal		Gilbert Filiatrault
Yamachiche	Yamachiche	Arthur Lacerte
Yamaska	Yamaska	P. Beauré
Warrwick	Arthabaska	Ls. Triganne

**ONTARIO.**

N.-D. de Lourdes	Russell	J. N. Lévis
Pembroke	Renfrew	Dr. J. A. Desloges
Sandwich	Essex	Alb. Bondy, Instituteur
St. Eucène	Prescott	S. Labrosse

**MANITOBA.**

Winnipeg	Rivière-Rouge	Germain & Fils
----------	---------------	----------------

**NOUVEAU-BRUNSWICK.**

Caron Brook	Victoria	Théodore Pelletier
Menramcook	Westmorland	A. M. Vienneau

**ÉTATS-UNIS.**

Fall River	Massachusetts	Nap. Milotte
Northampton	Massachusetts	A. Ménard
St. Alban	Vermont	Dr. G. Thibault, M. D.

# BULLETIN DES ANNONCES.

Comme le **FOYER DOMESTIQUE** pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le **COUVERT DU FOYER** les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la 1ère insertion, soit \$2.50 pour un carré de 25 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

## SOMMAIRE.

Martin & Scott, *Epiceries, &c.*  
 G. Martineau, *Hardes-Faites, &c.*  
 J. B. Lamontagne, *Bijoutier.*  
 P. H. Chabot, *Hardes-Faites, &c.*  
 Fraser, *Artiste Photographe.*  
 N. Chevrier, *Marchand-Tailleur.*  
 J. A. Pinard, *Articles de Nouveautés.*  
 N. Faulkner, *Marchandises de Goût.*  
 Chas. Desjardins, *Agent d'Assurance.*  
 H. H. Pigeon, *Marchandises du Printemps.*  
 V. E. Godbout, *Etablissement de Tailleur.*

**"Montreal Warehouse,"**  
**RUE SUSSEX, OTTAWA.**

EPICERIES,  
 PROVISIONS,  
 LIQUEURS,  
 VINS, &c., &c.

Les Hôtelières et Restaurants sont approvisionnés d'après les prix en gros.

**MARTIN & SCOTT.**

**MAISON DU PEUPLE.**  
 No. 448 RUE SUSSEX,  
 OTTAWA.

**GUILL. MARTINEAU**  
 MARCHAND-TAILLEUR,

Importateur de Marchandises Seches,  
 En Gros et en Détail,

Manufacturier de Chemises et Collets.

HARDES-FAITES et faites à ordre dans 12 heures.



**J. B. LAMONTAGNE,**  
 Fabricant de Bijouteries en or. Montres et Horloges réparées avec soin.  
 No. 10, rue York, près la rue Sussex, Ottawa.

## P. H. CHABOT,

No. 518, (ancien No. 52)

**RUE SUSSEX, OTTAWA,**

Offre un choix complet de

**Tweeds, Draps, Chapeaux,**

*Chemises, Cols, Collets, et*

**HARDES-FAITES**

A TRÈS BAS PRIX.

Les Hardes sont confectionnées à ordre avec beaucoup de goût.

**N. CHEVRIER,**  
**Marchand-Tailleur,**

A toujours en mains le meilleur assortiment de

**HARDES-FAITES,**

Qu'il dispose à des prix extrêmement réduits.

Le public y trouvera également un bel assortiment de Tweeds Anglais, Français et Canadiens.

On sollicite respectueusement une visite.

**GALERIE PHOTOGRAPHIQUE**

—DE—

**FRASER,**

No. 460, rue Sussex, Ottawa.

Photographies de toutes sortes et de toutes grandeurs faites dans les derniers goûts de l'art.

Portraits copiés et agrandis, unis ou colorisés.

Cadres de tous les goûts, toujours en mains. Toutes commandes et ouvrages en dehors faits avec promptitude.

**J. A. PINARD,**

(Établi en 1865.)

**IMPORTATEUR DE NOUVEAUTÉS.**

SPÉCIALITÉS:

Mérinos doubles,

Draps Persien,

Cordé royal, &c., &c.,

Pour le Clergé.

PRELARTS, 8 verges de large.

TAPIS en laine, Union et fil.

NOUVEAUTÉS DE LA SAISON

**Au No. 551, rue Sussex, Ottawa,**

ENSEIGNE DE LA BOULE D'OR.

Enseigne de la



Feuille d'Erable,

Rue Sussex,

Ottawa.

**N. FAULKNER,**

IMPORTATEUR DE

**Marchandises Sèches,**

DE GOUT ET D'ETAPE,

Importe directement des marchés d'Angleterre et de la France.

**Nouvelles Marchandises!**

J'ai le plaisir d'annoncer à mes pratiques et au public en général que j'ai reçu un grand assortiment de

**Marchandises de Gout et d'Etape,**

**POUR LE PRINTEMPS.**

A des prix qui défient toute compétition.

Une visite est respectueusement sollicitée.

**H. H. PIGEON,**

72, Rue Sussex, Ottawa.

Enseigne de la Boule Rouge.

**"LA CITOYENNE,"**

Compagnie d'Assurance Canadienne.

Capital, - - - - - \$2,000,000  
 Dépôt au Gouvernement, - - - - - \$103,000

Sous le Patronage de Sa Grandeur Mgr. Bourget

Assure toutes espèces de propriétés contre l'incendie. Il y a aussi un département pour assurances sur la vie, contre les accidents, et de cautionnement.

Toutes informations fournies, sur application, par

**CHAS. DESJARDINS,**

Agent général pour le District d'Ottawa.

BUREAU.—No. 3, rue York, Ottawa, Ont.

**V. E. GODBOUT.**

**TAILLEUR,**

RUE ST. PATRICE,

Près de l'Église Sainte-Anne,

Informe ses nombreuses pratiques qu'il a reçu les derniers PATRONS pour l'habillement des MESSIEURS et des ENFANTS, et qu'il est prêt à confectionner tous les ouvrages de sa ligne avec élégance, promptitude et goût.

